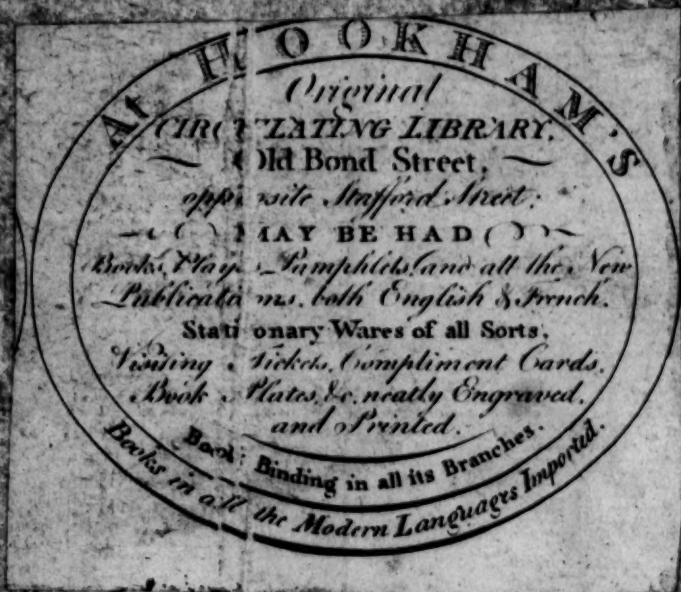


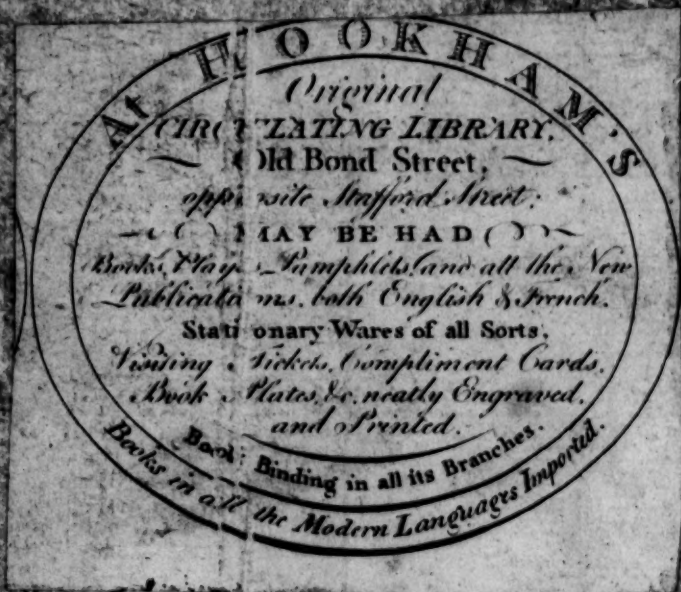
17031

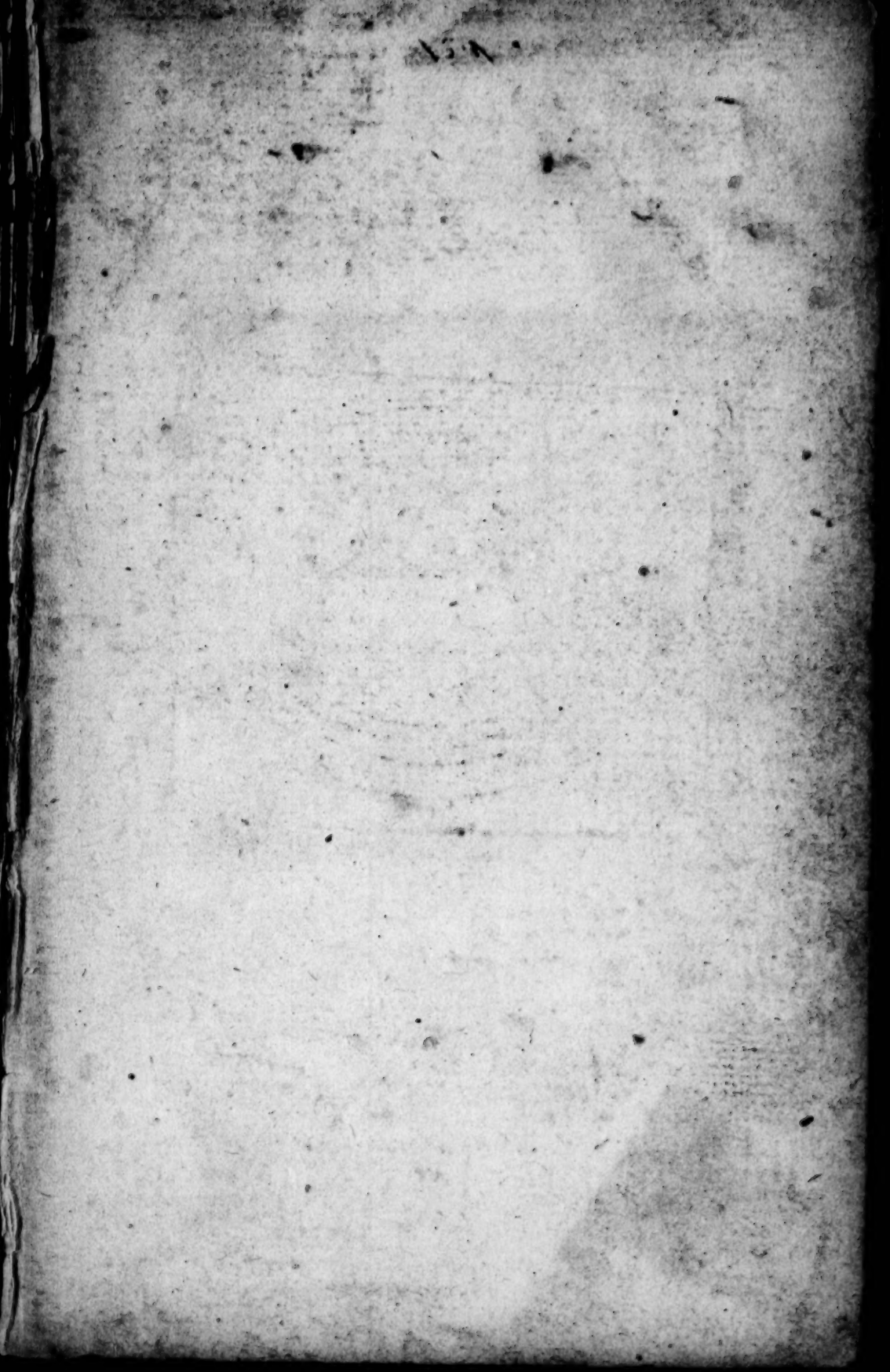
kar Peshme'ja



17031

kar Peshme'ja





12572. ll. 12

TÉLÉPHE.

A LONDRES.

PARIS.

73



T É L E P H E
EN XII LIVRES.

Et quorum pars magna fui.

VIRG.



A L O N D R E S ;

Et se trouve à P A R I S ,

Chez PISSOT, Libraire, Quai des Augustins.

1 7 8 4.

T E L E P H E

EN XII LIVRES.

Et quorum pars magna fit.

VIRG.



A L O R E S :

Et se trouve à Paris :

Chez PISSOT, Libraire, Quai des Augustins.

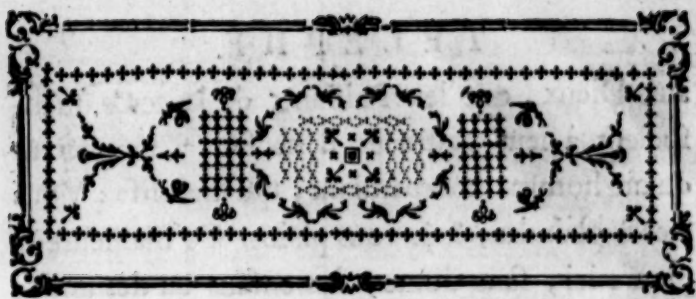
1784.

A MONSIEUR
DUBRUEIL,
MÉDECIN.

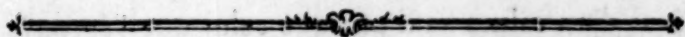
LE RESPECT
LA TENDRESSE
LA RECONNOISSANCE
OFFRENT CET HOMMAGE
A LA VERTU AUSTÈRE
A L'AMITIÉ GÉNÉREUSE
A LA PUISSANCE CONSERVATRICE.

FAUTES A CORRIGER.

- Pages 51 ligne 2, dérobe ; *lisez* dérobent.
62 ligne 5, d'hommes ; *lisez* d'homme.
66 ligne 11, N'est-tu ; *lisez* N'es-tu.
70 ligne 10, anéanties ; *lisez* anéantis.
80 ligne 6, il trouva ; *lisez* il trouve.
115 ligne 11, il ; *lisez* ils.
140 ligne 6, sans avoir ; *lisez* sans voir.
126 ligne 11, aux bornes de l'horizon. Nous ; *lisez* aux bornes de l'horizon , nous
239 ligne 5, nous sommes ; *lisez* nous nous sommes.



TÉLEPHE.



LIVRE PREMIER.

ENTRE la ville de Gnoſſus & le rivage de la mer , on voit des tombeaux épars dans une plaine ſtérile , dont la vue inspire la tritſeſſe au voyageur ſolitaire. Elle n'offre à ſes yeux ni arbres , ni ruiſſeaux. Tout y eſt calme dans l'air comme ſur la terre ; & rien n'y peut diſtraire l'homme ſenſible qui aime le ſilence , & qui ſe plaît dans la douleur.

Télephe ſ'avançoit dans la Crète pour chercher l'hospitalité , lorsqu'il apperçut un vieillard qui erroit autour de ces tombeaux. Après l'avoir obſervé long-tems , il deſira de l'interroger ; c'eſt un infortuné , diſoit-il , qui peut-être prendra quelque intérêt à mon ſort. Je ne demande point

aux Dieux, que les Puissants de la terre m'associent à leur destinée, il ne faut à mon cœur qu'un homme compatissant, qui me dise : Vous êtes à plaindre, & je vous plains. Ce malheureux pleure ici, sans doute, des enfans ou des amis, & privé des derniers appuis de sa vieillesse, il vient chercher un remède à sa douleur. Ah ! sans doute, c'est parmi les tombeaux que se trouve le repos d'une âme agitée, & je n'ai point encore joui d'un calme aussi pur que celui que j'éprouve à leur aspect. Abordons cet inconnu ; pourquoi craindrois-je de lui parler ? Je ne veux ni l'importuner, ni l'offenser. En parlant ainsi, Téléphe s'approchoit du vieillard, mais la timidité de son âge l'arrêtoit par intervalle, & son visage se couvroit d'une rougeur involontaire.

Sophosène (c'est le nom du vieillard) s'aperçut de son embarras. Jeune étranger, lui dit-il, craignez-vous d'aborder un infortuné ? Hélas ! que cherchez-vous dans ces lieux terribles ? Fuyez loin de moi, craignez que ma tristesse ne flétrisse jusqu'au fond de votre cœur, ou le plaisir, ou l'espérance. A peine entré dans la vie, qu'avez-vous de commun avec les cendres de tant d'hommes qui n'habiteront plus sur la terre ? Laissez la douleur aux infortunés qui ne vivent plus que par elle.

Hélas ! lui répondit Téléphe, je suis du nombre de ces infortunés. Vous ne savez pas les malheurs qui ont assiégé ma jeunesse. A quoi servent la force & la santé, l'espoir d'une longue vie, lorsqu'on est le jouet d'une destinée inflexible, & qu'on ne voit dans l'avenir que des revers nécessaires ? Vous êtes malheureux, dit Sophosène ? Vous connoissez donc la pitié & les affections touchantes. Je n'ai point trouvé dans ma Patrie ces sentimens consolateurs qui font supporter la vieillesse, & mon ame accoutumée aux douceurs de l'amitié dans un âge plus heureux, ne peut soutenir aujourd'hui l'indifférence des hommes qui m'environnent. Je viens dans cet asyle redoutable & sacré, m'abandonner à ma douleur solitaire ; c'est ici que finissent, me dis-je à moi-même, & les injures du sort, & les murmures qu'elles font naître.

Quelque besoin qu'eût Téléphe de soulager ses peines par le récit de ses malheurs, son premier mouvement fut de consoler ce vieillard, & de lui demander le sujet de sa tristesse. Si vous pensez, dit-il, que ma jeunesse ne me rende point indigne de votre confiance, soulagez votre cœur en jouissant de l'intérêt que le récit de vos revers va m'inspirer. Peut-être en vous racontant les miens, votre sort vous paroîtra moins à

plaindre ; peut-être remercieriez-vous les Dieux de n'avoir pas abandonné vos jours à toute l'amertume qu'ils ont répandue sur les miens.

Sophosène attendri le regarda avec des yeux mouillés de larmes ; il le fit asseoir à côté de lui sur un tombeau , & parla ainsi : Je suis né dans la ville de Gnosus , j'ai vu élever le palais du sage Minos , qui nous donna les loix qu'il avoit reçues de Jupiter. Il appella dans cette ville les hommes les plus sages & les plus laborieux de la Crète. Les peuples mêmes de la Grèce & de l'Egypte , attirés par la douceur de son règne & l'éclat de sa gloire , accouroient en foule dans nos remparts pour jouir de sa sagesse , & lui apportoit en tribut leurs lumières & leurs trésors. Jamais les hommes ne virent une contrée aussi florissante que la Crète , jamais ils ne firent des progrès plus rapides dans la connoissance des arts & de la vertu. Je descends de ces fameux Curètes qui élevèrent Jupiter sur le mont Ida que vous voyez d'ici. Minos fit bâtir à ce Dieu puissant un temple magnifique , dont il me confia le ministère. Élevé dans l'étude de la Religion & de tout ce que les Dieux veulent faire servir au bonheur des hommes , je voyois avec une joie pure la Société se perfectionnant par les soins d'un Monarque bienfaisant , comme les

Dieux dont il étoit l'image; je me représentois les hommes de l'âge suivant rendus meilleurs que nous, les secrets de la Nature dévoilés à nos descendans, une communication plus manifeste entre le cœur de l'homme & la volonté des Dieux, la paix s'établissant avec la raison, & réunissant toutes les Nations aux pieds du grand Être qui leur donna la vie, avec le droit de la défendre & le desir de l'embellir : ces places, disois-je, seront décorées de monumens qui immortaliseront les hommes vertueux qui doivent naître. Là, des fontaines salutaires, ici des Temples augustes enchanteront les regards des Citoyens sages & paisibles; dont le cœur exempt des tumultueuses passions n'éprouve de transports que pour jouir de la magnificence & de la gloire de la Patrie. Pourquoi la carrière de l'homme de bien est-elle si courte? Pourquoi ne jouit-il pas du spectacle que plusieurs générations éclairées par leurs erreurs & leurs découvertes préparent aux sages qui nous suivront? Cette idée me poursuivait sans cesse, & mécontent de la mesure des jours que le sort m'avoit prescrite, j'importunois le Dieu dont j'étois le Ministre, par les vœux les plus insensés. Faites cesser, lui disois-je, faites cesser tout-à-coup le mouvement & la vie qui m'animent, & rendez-moi après un siècle le

reste des jours que vous m'avez comptés, avec le souvenir de ma jeunesse; que le long intervalle qui séparera les deux moitiés de ma vie, me fasse jouir des avantages d'une vieillesse portée au-delà de toutes les bornes de la vie humaine.

Cependant je cultivois avec ardeur les lumières de ma raison, & le goût que j'avois pour la vertu. Tantôt m'égarant sur les montagnes de la Crète, j'observois les plantes les plus propres à la nourriture de l'homme & des animaux qui partagent avec lui le bienfait de la vie & les travaux qui la conservent; j'admirois en parcourant les villes & les campagnes, l'usage salutaire que nous avons fait des forces dispersées de la Nature; c'est alors que l'homme me paroissoit digne de la grandeur de son origine, par son activité & sa persévérance. Quelquefois à la vue des astres errans dans cet espace du Ciel, qui s'agrandit à nos yeux en perdant la lumière du jour, & ne laisse voir que des étincelles éparfes dans l'immensité de ses ténèbres, je réfléchissois avec effroi sur l'impuissance de l'homme jetté au milieu de tant d'objets qui ne tiennent à lui que par la terreur dont ils le pénètrent. Je remerciois les Dieux de m'avoir admis un instant à ce spectacle qui semble communiquer sa grandeur & son étendue à l'être borné qui le contemple. J'admirois

ensuite avec quelle rapidité se succèdent & disparaissent sur la terre les spectateurs de ce grand tableau. Ainsi s'éteignoient par degrés dans mon cœur le desir de connoître & l'espérance de jouir : une mélancolie profonde flétrissoit toutes mes pensées. Le sage Cléonime qui m'aimoit comme son fils , s'aperçut bientôt de la perte de ma santé. Il voulut me faire abandonner ces sombres contemplations & me ramener à une vie plus active. J'essayai en vain de cultiver les champs du sage Aphranis mon père ; les instrumens de mon travail tomboient de mes mains , & la nuit me surprenoit souvent au milieu de mes réflexions involontaires. Cléonime exigea de mon amitié un sacrifice qui nous affligeoit l'un & l'autre ; il voulut que je quittasse ma patrie pour aller parcourir les contrées les plus célèbres de la terre. Je partis avec douleur ; j'ai erré cinquante ans , tantôt sur des mers inconnues , tantôt dans des contrées lointaines. Le récit de mes voyages seroit trop long ; je suis enfin revenu dans ma patrie , le cœur préparé à de nouvelles jouissances. Déjà je croyois recevoir les embrassemens de mes amis & revoir les objets qui avoient entouré mon enfance. O Dieux ! que ma patrie me parut changée. Je ne trouvai plus l'humble toit qui m'avoit vu naître , & je ne pus distinguer la place qu'il avoit

occupée. Des demeures nouvelles ont succédé à l'habitation de nos pères. La génération que j'avois laissée n'existoit plus, je doutai quelques momens si j'étois dans ma patrie. Mes yeux cherchoient inutilement parmi la foule de ses habitans les Citoyens que j'avois connus. J'eus beau me retracer les effets du tems & la cruauté de ses ravages, je n'en fus pas moins surpris, moins affligé de mes pertes & de ma solitude. On ne me témoigna par-tout que cette pitié commune, insuffisante à l'homme qui a beaucoup aimé & que le souvenir d'une vie glorieuse rend peut-être plus difficile sur les égards qu'on a pour lui. Un vieillard reconnut mes traits & me donna l'hospitalité. Il m'a laissé en mourant son héritage & sa demeure couverte de chaume que vous voyez sur le penchant de la colline. C'est-là que je passe dans les larmes & dans l'oubli les restes de ma vie. Je ne sors que pour visiter ces tombeaux. Voilà celui de mon bienfaiteur. Ici celui de Néoclès à qui je donnai les premières leçons du culte de Jupiter. Plus loin est celui de Cléonime, de ce sage mortel que je quittai avec tant de douleur. Théophanes que j'avois laissé plein de force & de santé est couvert de cette pierre qui s'élève au-dessus du terrain. Voilà tous mes amis. Je n'en ai point d'autres. Le seul plaisir qui me reste, le seul commerce que j'aye encore

avec eux , c'est de lire leurs noms gravés sur leurs tombeaux. Vous y lirez bientôt le mien.

Sophosène, les mains appuyées sur ses genoux, la tête inclinée , fit succéder à ce discours un silence morne & douloureux. Il ne pleura point ; mais les traits de son visage prirent le caractère sombre de la douleur sans espérance. Téléphe avoit oublié ses infortunes , pour s'affliger de celles du vieillard. O mon père ! lui dit-il en prenant ses mains , qui fait mieux que moi combien il est affreux de perdre ceux qui nous furent chers. La mort vous a privé de vos amis. Ceux qui furent les miens vivent encore ; & le sort qui me les a fait perdre , me laisse une sensibilité funeste & trompée, & va désormais empoisonner tous les souvenirs de mon enfance. Ah ! du moins vous fûtes aimé ; mais moi , avec quelle confiance je me suis livré à des caresses infidèles ! Semblable maintenant à ces orphelins qui , dans les ténèbres de la nuit ou dans les illusions d'un songe , ont embrassé le phantôme de leur père ; le souvenir de ces embrassemens fait frissonner tout leur corps & glace leur sang. C'est avec la même horreur que je me rappelle les caresses perfides qui faisoient le bonheur de mon enfance. Et si les Dieux qui ont mis sur votre front le caractère de la vertu & dans votre cœur le besoin d'aimer , daignent vous inf-

pirer quelqu'intérêt pour moi, vous aurez le premier consolé mes maux & adouci ma destinée.

A ces mots le vieillard embrassa Téléphe. La nuit s'approche, dit-il; les vents du couchant vont amener sur notre tête ce nuage sombre qui nous dérobe l'horison. Ma demeure est simple, mais elle garantit des frimats. Si vous voulez me la rendre chère, venez-y recevoir l'hospitalité. Ils s'avancèrent vers la colline. Sophosène marchoit avec une vigueur dont il étoit étonné. Une force nouvelle sembloit l'animer. Il avoit languï sans appui; mais l'espérance d'être encore aimé, faisoit rayonner son front d'une joie vive. C'est ainsi que le saule isolé incline sa tête chauve & flétrie vers le torrent qui a dépouillé ses racines; mais si quelque Berger compatissant rassemble de la terre au pied de sa tige chancelante, l'arbre reçoit encore la sève dans ses veines épuisées, & va bientôt étaler dans ses rameaux l'éclat de la verdure qui avoit paré sa jeunesse.

Arrivés à la cabane, le vieillard en ouvre la porte; & s'arrêtant sur le seuil, il s'écrie: O mes Dieux domestiques! je vous amène un infortuné, donnez-lui le repos qu'il vient chercher auprès de vous. Que son sommeil ne soit troublé par aucun songe pénible, & que sa bouche & son cœur vous bénissent à son réveil. A ces mots il remplit de

vin une coupe profonde qu'il verse sur des charbons ardents. La flamme part comme un éclair, & jette une lumière rapide sur les Pénates d'argile qui présidoient à son foyer. Tout-à-coup les vents soufflent avec violence autour de la cabane qui en est ébranlée. Des nuages affreux se sont emparés du Ciel & ont intercepté sa lumière. Ils versent des feux & des torrens. O mon fils ! s'écrie le vieillard, ce désordre de la nature n'a rien d'effrayant pour l'homme qui aime les Dieux. L'ennemi seul de la vertu doit frémir au bruit de la foudre & à l'aspect des nuages qui la renferment. Il sent qu'il n'a point de refuge contre la justice des Immortels ; mais si les vents & le tonnerre grondent sur la demeure du juste, ce n'est que pour lui rendre son asyle plus cher, & l'hospitalité plus sainte.

Télephe ne connoissoit point encore ce caractère intéressant que la vertu donne à la vieillesse, lorsqu'ayant pour elle les Dieux & la paix de son cœur, elle ne se voit pas abandonnée des hommes. Il n'avoit pas encore observé combien il est aisé d'exciter sa reconnoissance, combien les moindres égards animent sa tendresse & provoquent ses larmes. Il étoit étonné de l'activité de Sophosène à préparer le repas du soir & le lit qu'il destinoit à son hôte. Déjà ses pieds fatigués

reprennent , dans l'eau réchauffée par les soins du vieillard , la souplesse & la force qui rendent si agréables les voyages du matin. Il ne cherche point à partager les occupations de Sophosène ; il fait que les fonctions de l'hospitalité sont un ministère sacré dont il n'est pas permis de dépouiller l'hôte bienfaisant qui nous a reçus , & le jeune homme plein de respect craindrait de diminuer par son empressement le prix d'une action qui termine la journée du vieillard d'une manière si douce & si religieuse.

Sophosène voulut remettre au lendemain le récit que Téléphe devoit lui faire de ses aventures. Le jeune homme s'étendit sur son lit pour obéir au vieillard. Son ame satisfaite des soins d'un hôte si généreux , cherchoit à écarter le sommeil pour goûter encore quelque-tems la douceur des vagues pensées qui le précèdent. Sophosène ne dormit point ; mais le calme de son cœur lui tint lieu de sommeil , & l'espérance d'opposer désormais un ami aux dédains qu'il avoit éprouvés jusqu'alors , l'occupa jusqu'au lendemain sans le fatiguer.

Déjà le jour naissant remplissoit toute la cabane, lorsque Téléphe se réveilla & satisfit en ces mots les desirs de Sophosène : Je fus élevé à la cour de Theutras , Roi de Mysie. Il m'appelloit

son fils , & je le croyois mon père. Les hommages d'une cour brillante ont été les premières habitudes de mon enfance. Le brave Eriçthon fut chargé de veiller aux exercices qui devoient former l'héritier du trône. Les victoires qu'il avoit remportées sous les yeux d'Hercule , lorsque les Amazones arrosèrent de leur sang les rives du Thermodoon , l'avoient fait choisir pour former mon esprit & mon courage. Cependant Simoïris qui avoit combattu vaillamment parmi les Amazones & qui étoit prisonnière de Theutras , inspira à ce Monarque une passion dont je devois être la victime. Il résolut d'épouser sa captive , & lui confia le secret de ma naissance. Simoïris exigea de son époux que je fusse chassé d'une cour où l'on m'avoit accoutumé à l'espérance de porter la couronne. Elle voulut même que le Monarque déclarât solennellement que je n'étois point son fils , & que le trône appartenoit aux enfans que les Dieux feroient naître de leur union. Je fus appelé au pied du trône qu'environnoient les Grands de l'Etat , & une multitude innombrable. On attendoit en silence que Theutras révélat le motif qui rassembloit son peuple. J'allois m'asseoir à côté du Roi , lorsqu'il me fit écarter du trône par ses gardes. Tout-à-coup je sentis mes esprits abattus , & sans prévoir le coup

qu'on m'alloit porter , je regardai comme le présage des plus grands malheurs , les ordres qui m'éloignoient de mon père.

O Mysiens , dit-il ! je vous ai rassemblés pour vous découvrir un secret qui intéresse votre tranquillité & la justice de vos loix. Je n'ai jamais trouvé dans mes Sujets que la fidélité & l'amour qui consolent & affermissent les Rois ; & si je vous ai défendu contre des ennemis puissans , si le foible opprimé ne m'a jamais trouvé sourd à ses plaintes , nous n'avons tous que des graces à rendre aux Dieux immortels de m'avoir placé sur le trône. Cependant cette couronne qui étoit dûe à ma naissance , alloit m'être ravie par des Princes de mon sang qui opposoient à mes droits la stérilité de mon épouse. Je vous trompai alors , ô Mysiens ! de concert avec votre Reine. Je fis chercher par-tout un enfant qui devoit passer pour le mien. Il est devant vos yeux. Le fidèle Plemnée , le brave Eriethon à qui j'ai depuis confié sa jeunesse , furent les confidens & les ministres de mon projet ; ils le trouvèrent exposé dans les forêts qui couvrent le mont Sypile. Abandonné en naissant par sa mère , les Dieux veillèrent sur lui , & ont prolongé jusqu'à ce jour sa trompeuse destinée ; mais je vous déclare que je ne le reconnois point pour l'héritier de l'empire , & que les

enfans que me promet l'hymen de Simoïris doivent seuls commander aux vôtres. Je renvoye Téléphe pour étouffer toute semence de division. Partez, ô Téléphe ! me dit-il avec douceur : vous ne verriez plus ici que des objets propres à nourrir vos regrets. Le repos de mes Sujets, celui de la Reine demandent votre exil, & si vous vous souvenez de m'avoir appelé votre père, que ce soit pour bénir mon nom, sans me reprocher votre sort qui est l'ouvrage des Dieux.

Je demeurai immobile ; je crus un instant avoir perdu pour toujours l'usage de la voix & de la raison. Bientôt mes yeux mouillés de quelques larmes se tournèrent vers le Roi, & sembloient lui demander qu'il retractât une révélation si fatale ; comme s'il eût été en son pouvoir d'anéantir la lumière terrible qui venoit d'éclairer ma destinée. Son cœur occupé de nouvelles amours, parut cependant sensible à ma douleur. Il m'embrassa en m'assurant qu'il ne renonçoit pas sans regret à m'appeller son fils. Mais la justice ne me permet pas, dit-il, de sacrifier mes enfans à l'étranger qui m'en a tenu lieu pendant si long-temps. Allez, Téléphe, si vous perdez un trône, vous ne perdrez point les vertus qui en rendent digne ; & ce partage n'a rien qui puisse inspirer des regrets à une

amé généreuse. Il me fit signe de sortir & disparut aussi-tôt. La foule de ses courtisans se tourna pour me voir passer & pour observer mon visage. La pitié fausse ou vraie, la curiosité importune, furent les seuls sentimens qu'on me témoigna. Je me hâtai de fuir ce spectacle cruel. J'allai chercher Eriçthon. Je m'efforçai de retenir mes larmes pour les aller verser toutes dans son sein. Je ne pus parvenir jusqu'à lui, soit qu'il eût prévenu par des ordres l'importunité d'un malheureux, soit que la Reine eût voulu me priver du dernier bonheur qui me restait. Ainsi, n'osant plus quitter le palais, n'osant plus y demander un asyle, tandis que le jour m'éclairait & m'attiroit une multitude de spectateurs, j'attendis qu'elle se dissipât; & la tête appuyée contre une colonne, les mains sur les yeux, je me consolai d'être vu, en ne voyant personne. Alors je m'abandonnai à mes fatales pensées. Elles se pressoient dans mon esprit, & j'éprouvai jusqu'à la fin du jour un siècle entier de supplices. Je sortis enfin de Pergame, & malgré les ténèbres qui me cachèrent, je n'osois lever les yeux, de peur de rencontrer des regards accoutumés au spectacle de ma prospérité. Eloigné de la ville lorsque le jour naissant commençoit à éclairer le sommet

met de ses tours, je tournai mes regards vers ce séjour que j'aime encore. Je commençai à me soulager par un torrent de larmes. J'errai long-temps sans objet. Souvent je m'arrêtois pour me repaître de ma douleur avec moins de distraction. Les Dieux me sont témoins que mon désespoir épargna toujours le Monarque qui m'avoit appelé son fils. Il avoit conservé pour moi ce caractère saint & sacré qui ne s'efface dans le cœur de l'homme, que lorsque toutes les vertus en sont bannies. Mais Eriçthon, mais les lâches qui avoient feint pour moi l'attachement le plus tendre, & qui venoient de refuser mes pleurs, voilà quels étoient les objets de ma fureur & de ma haine. Je ne regrettois point le trône que je perdois, mais je demandois aux Dieux pour toute grace, un jour, un seul jour de puissance pour humilier au moins une fois, ces hommes avilis, aussi prompts à l'outrage qu'à la bassesse. Je me les représentois rampans à mes pieds, & adorant ma fortune, & je leur disois enfin : je suis vengé : vous avez fait une lâcheté inutile. Demain je serai votre égal, & vous pourrez reprendre votre insolence. Vous le dirai-je? Sage Sophosène, je me plains ensuite avec amertume des Dieux qui m'ont donné l'être, & ne voyant devant moi que le

besoin & l'opprobre , je ne fais si je n'enveloppai pas leurs noms immortels dans ma fureur sacrilège , & si les malheurs de ma vie n'ont pas commencé par des blasphêmes.

En disant ces mots , Téléphe se prosterna le visage contre terre. Il y demeura quelque temps dans un silence que Sophosène ne voulut pas interrompre. Il se leva, les yeux encore humides des larmes qu'il venoit de répandre , & continua ainsi son discours :

Si vous saviez combien les premiers revers d'un jeune-homme que des flatteurs ont élevé, irritent son orgueil, vous pardonneriez peut-être aux transports que je laissois éclater. Je voyois encore dans le lointain cette ville fatale. Sa campagne étoit couverte de maisons & de jardins , & les champs étoient remplis d'hommes laborieux. Tout ce spectacle importunoit ma douleur , & je croyois voir à chaque pas des témoins qui jouissoient de ma honte. Bientôt j'arrivai dans les fables incultes qui s'étendent jusqu'à Myrine. Déjà les rochers qui terminoient mon horizon , me déroboient la vue de tous les objets qui annoncent la présence des hommes. Enfin, disois-je, ils n'entendront plus mes soupirs , ils ne verront plus mon front humilié par la fortune. Je suis seul dans ce vaste désert,

Les divinités champêtres n'habitent pas même cette terre stérile. Elles aiment l'ombre des bocages, ou les grottes humides, ou la fraîcheur des prairies, & je ne trouve ici rien de vivant que la douleur qui me ronge & les souvenirs amers qui la nourrissent dans mon cœur. Cependant cette solitude, en donnant plus de liberté à ma douleur, rendit quelque calme à mes sens; mes projets de vengeance s'évanouissoient par degrés; je crus respirer un air plus pur & plus tranquille, & mon imagination ne formoit plus que des pensées paisibles. Déjà je desirois de rencontrer des hommes, & je me sentoisois disposé à les aimer, lorsque j'aperçus un troupeau qui païssoit entre des rochers. Le berger me regardoit avec attention, & s'avança vers moi : si vous êtes fatigué, me dit-il, venez vous reposer dans la maison de mon père qui n'est pas éloignée; venez je vous en conjure; il y a long-tems que nous n'avons donné l'hospitalité à aucun étranger, & nous regardons cette privation comme un présage funeste. Un voisin plus heureux nous enlève tous les hôtes qui passent dans ces deserts. Mon père craint de perdre la protection des Dieux; votre présence va ranimer sa confiance & consoler nos Pénates humiliés.

Les vertus de ces hommes simples étoient nou-

velles à mon cœur, & ne m'en furent que plus chères. J'oubliai entièrement les ingrats que j'avois laissés à la cour de Theutras : j'errai quelque tems parmi ces peuples, & je trouvai par-tout des secours & de l'hospitalité. Si dans une plaine immense je rencontrois un homme, j'étois sûr de lui faire plaisir par ma seule présence. Son sourire m'en assuroit bientôt, & vous auriez cru que l'amirié nous unissoit depuis long-tems.

Bientôt je me plûs à cette vie errante, & à toutes les occupations champêtres. Ces bergers m'écoutoient avec tant d'attention ; ils étoient si contents d'avoir parmi eux un étranger dont l'enfance avoit été nourrie de vastes espérances ; les égards qu'ils avoient pour moi étoient si sincères que je bornai tous mes desirs à vivre parmi eux. Je dois mourir comme ces bergers, disois-je, pourquoi ne vivrois-je pas de même ? Pourquoi l'intervalle qui me sépare de leurs tombeaux seroit-il consacré à des périls qui l'abrègent, à des agitations qui le troublent ? On peut voir avec quelque intérêt un taureau qui déploie dans les prairies ses forces & son courage, & fait reculer ses rivaux ; mais s'il est destiné avec eux aux mêmes sacrifices, & qu'enfermé dans l'enceinte du bois sacré, il veuille encore dominer & combattre, il ne nous inspire que de la pitié près du couteau qui

l'attend : son erreur arrache des larmes au berger qui l'a nourri & qui l'a conduit tristement vers le temple. Et moi qui ne puis ignorer ma destinée, j'irois par des travaux ambitieux me rendre le jouet de la pitié des sages, & n'oser ni vivre ni mourrir devant eux.

Un jour que j'étois avec un de ces vieillards ; dont j'aimois la sagesse & la douceur, je lui disois que les Dieux n'avoient rien oublié pour son bonheur, que de rendre plus fertile la terre qu'il habitoit. Votre demeure est environnée d'arbres, dont les branches courbent sous les fruits. Les légumes les plus savoureux dorment à votre jardin de la verdure & des fleurs ; mais avec quelles peines n'a-t-il pas fallu préparer le sol ingrat qui les produit ! Que de travaux pour creuser dans ces rochers le réservoir des eaux qui arrosent cette enceinte ! Vous entendez le matin les rossignols qui viennent en foule se percher sur le cerisier qui ombrage la porte de votre cabane, mais vous n'avez point devant vous les aspects rians qui embellissent les bords du Caïcus, ni ces moissons dorées que les vents agitent comme la surface des mers. Mon fils, dit le vieillard, rendons grâces aux Dieux qui dispensent les biens & les maux avec une égale mesure sur toutes les contrées de la terre. La stérilité de celle que nous

habitons nous procure des biens inconnus aux pays les plus fertiles. Si nous avions des moissons abondantes, les hommes s'y multiplieroient avec elles; chaque portion d'un terrain fertile excite l'envie & la cupidité, & les passions qu'elle fait naître sont plus fécondes que les semences qu'on lui confie. L'ambition des Souverains qui nous environnent s'enflammeroit par le butin que leur offriroient nos richesses, & l'oppression suivroit de près l'abondance qui n'est rien sans la liberté. Les travaux qu'un sol ingrat exige, nous garantissent de l'ennui, le seul fléau qu'on ait à craindre loin du commerce des hommes. Lorsque les Celtes, peuples qui habitent si loin de nous, sont venus chercher, jusques dans la Phocide, un asyle contre la faim qui les pressoit sur les bords de l'Eridan, ils n'ont porté le ravage que dans les pays abondans qui environnent les grandes villes. Phocée, Clazomène, Myrine ont éprouvé leur fureur & envie la pauvreté de nos contrées qui n'ont été troublées que par le récit de tant de malheurs. Que sont devenus ces Celtes? lui dis-je avec transport; le vieillard sourit en voyant mes yeux s'enflammer. Votre ame, dit-il, n'est pas faite pour le calme de cette solitude, & vous nous quitterez bientôt. Ces Celtes sont entrés dans la Mæonie en remontant vers la source de l'Hermus

après avoir été vaincus dans plusieurs batailles. Les Phocéens en ont fait un horrible carnage , & les temples de leurs Dieux sont enrichis des dépouilles de ces ennemis vagabonds. J'ai vu leurs armes appendues aux colonnes qui soutiennent la voûte du temple de Jupiter. Leurs lances & leurs boucliers brillent comme les vases qui servent aux sacrifices.

Comme il disoit ces mots un de ses enfans accourt hors d'haleine. O mon père ! du haut du mont Oraëtés , j'ai vu les barbares qui vinrent à la dernière moisson ravager les bords du Mélas. Ils se répandent dans la plaine , & les femmes épouvantées s'efforcent de gravir sur la montagne où j'ai laissé mon troupeau ; ils ont déjà brûlé plusieurs maisons dont j'ai vu la fumée s'élever comme des nuages. On dit qu'ils ont la taille des fils de la terre , & qu'ils cherchent les enfans au berceau pour les immoler à leur Dieu Theutatés. Je les ai vus de loin s'avancer vers le temple de Diane pour en enlever les armes dont on les avoit dépouillés. Ils vont profaner le sanctuaire de la fille de Jupiter , si elle ne fait triompher ses adorateurs. Jeune étranger , me dit-il , je vous conduirai sur le sommet de l'Oraëtés , si vous voulez être témoin du combat que les Nauphliens se préparent à leur livrer.

Je n'attendis pas la fin de ce discours , je faisis ma lance , & j'embrassai le vieillard en lui disant que j'allois défendre les Dieux immortels contre des barbares dont les cruelles divinités souffroient de si horribles sacrifices. Je me fis conduire par le jeune berger qui avoit de la peine à suivre mes pas , & qui ne cessoit d'observer le feu qui animoit mon visage. Arrivés sur la montagne , je trouvai une multitude de femmes qui s'efforçoient d'en atteindre le sommet. Elles me présentoient leurs enfans & me prioient avec des larmes de les recevoir dans mes bras. Je ferai plus , m'écriai-je , & si les Dieux secondent mon courage , j'irai vous venger & vous rendre vos asyles. Je m'élançai dans la plaine , & j'allai joindre une troupe de Nauphliens rassemblés autour du temple ; ils me reçurent avec transport & semblèrent regarder comme un présage de la victoire l'arrivée d'un inconnu qui venoit s'associer à leur vengeance.





LIVRE SECOND.

LE Grand-Prêtre m'apporta des armes dont il voulut me revêtir lui-même. Les ennemis étoient prêts à fondre sur nous ; je les attaquaï le premier ; sans doute la Déesse me donna des forces nouvelles , & je crus entendre au milieu du carnage, une voix éclatante qui crioit : Téléphe , défendez-moi. Le sang qui me couvrait , les cris des mourans , la vue des cadavres , tous ces alimens de la pitié n'excitèrent que ma fureur. Environné de morts , je craignois encore de manquer de victimes ; chaque Nauphlien qui faisoit tomber un Celte à ses pieds , je le regardois comme le ravisseur de ma proie , & mon ame étoit déchirée par la fureur & par la vengeance.

Cependant les Nauphliens , excités par mon exemple , & par les cris affreux que je pouffois en combattant , enfoncèrent les Barbares. Je volai à leur poursuite. La frayeur les disperçoit déjà , lorsque ma rage auroit voulu les réunir pour les immoler tous ensemble ; je courois de tous les côtés avec la rapidité de l'éclair. Hélas ! mon triomphe devoit finir par des remords éternels. Un Carien de la ville de Mylasse tomba sanglant à mes pieds ; son habit , qui ne ressembloit point à ce-

lui des Nauphtiens , me l'avoit fait prendre pour un ennemi ; il n'étoit point armé , & je l'entendis dans la langue de Mysie s'écrier en tombant : O ma fille ! O Diane ! Toute ma fureur s'évanouit à l'instant , je me sentis faisi d'une pitié douloureuse. Jeune homme , dit le vieillard en poussant un cri douloureux que je crois entendre encore , qu'avez-vous fait ? Je n'étois point votre ennemi ; les Barbares que vous poursuivez m'ont enlevé ma fille , & je venois leur offrir sa rançon. Si vous avez des parens qui vous aiment , si votre cœur est sensible , je vous laisse un remords éternel ; je ferai vengé , mais ma fille n'en sera pas moins dans les fers. O Dieux ! qui me donnera la sépulture dans cette terre étrangère ?

Vous ne mourrez pas seul , m'écriai-je en pleurant , je saurai me punir de mon crime ; aussi bien , je n'espère plus de bonheur. Oui , les Dieux veulent sans doute que je meure , puisqu'ils me laissent commettre des actions si contraires à leur volonté ; ils m'ont refusé tous les liens qui attachent à la vie les mortels les plus infortunés. O mon père ! O ma mère ! vous me reconnoîtrez peut-être chez les morts ; c'est-là que je pourrai prononcer ces noms qui me sont interdits sur la terre : mourons. Après avoir souillé ma victoire par un crime , mes mains ne feront

plus couler le sang innocent, elles ne verseront que le mien.

J'allois me percer aux yeux du vieillard, lorsqu'il arrêta par ses cris mon bras prêt à le venger. Jeune homme, dit-il, vivez; je vous pardonne ma mort, si vous jurez de vivre pour rendre à ma fille sa liberté & sa patrie. Prenez sa rançon, votre courage & votre jeunesse lui seront plus utiles contre des Barbares, que ne l'auroient été les larmes de son père. Adieu, jeune héros, donnez-moi la sépulture, & souvenez-vous de Caridée, fille de Théoclès, qui habitoit au pied du Lathmus. Je jure dans vos mains, m'écriai-je avec transport, de sacrifier ma vie, ma jeunesse, ma gloire à la liberté de Caridée. Les échos répétèrent plusieurs fois mes sermens, & je crus que toute la Nature s'animoit pour en garantir la sainteté. A peine avois-je prononcé ces paroles dans les bras de ma victime mourante, que le visage du vieillard rayonna de toute la joie de l'espérance. J'attends tout de votre vertu, me dit-il, & il expira.

Les Barbares étoient entièrement dissipés, & la nuit commençoit à ramener le silence sur la campagne, lorsque je rentrai dans Nauphlis. Les habitans craignoient déjà que je n'eusse succombé sous le nombre, & me demandoient aux Dieux

par des vœux & des sacrifices ; ils s'empresèrent autour de moi en m'appellant leur défenseur. Tout retentissoit des transports de la joie & de la reconnoissance, il ne manquoit à ce triomphe que la joie du vainqueur. Hélas ! tandis que le tumulte d'un peuple content frappoit mon oreille , les cris de Théoclès mourant occupoient mon ame, & je voyois son image sur tous les objets. On me conduisit au Temple, & j'y entrai comme une victime.

Les Nauphtiens se sont livrés au culte de leur Déesse, avec un zèle qui leur a fait négliger l'exercice des armes & l'usage de la valeur. Leurs Prêtres, nourris à l'ombre du sanctuaire, ne savent offrir que des sacrifices dans les calamités de la Patrie, & ne donnent que des conseils, lorsque des malheurs imprévus demandent des bras & du courage. Ils furent effrayés du danger qui avoit menacé leur Déesse, & résolurent de réveiller la valeur de leurs Concitoyens par le spectacle d'une fête guerrière. Ils proposèrent au peuple pour le lendemain le projet d'une marche triomphale, où les guerriers qui les avoient le mieux défendus, seroient offerts à la reconnoissance publique.

Il ne partit qu'un cri de toute la multitude qui les environnoit, pour décerner le triomphe

à l'étranger que les Dieux venoient de leur rendre. J'étois trop occupé de mon crime & de ma douleur, pour être sensible à la gloire qu'on me destinoit, & dans la nuit je me dérobai par la fuite à des honneurs qui auroient importuné ma tristesse. Je dirigeai ma route vers Ephèse. On disoit que les Barbares avoient pris le chemin de cette fameuse ville pour se réunir à une partie de leur armée, qui devoit avec eux dépouiller le Temple que les Ephésiens ont consacré à Diane. Je portois avec moi les cinq talens d'or que Théoclès avoit destinés à la délivrance de Caridée. J'espérois bien ne payer sa rançon que du sang de ses ravisseurs, mais je regardois cet or comme un dépôt sacré que je devois remettre à Caridée en la ramenant dans sa Patrie.

En arrivant sur la grande place d'Ephèse, je vis dans un mouvement continuel, un peuple immense qui se rencontroit, se pressoit sans se donner la moindre marque d'intérêt ou d'amitié; chacun avoit l'air de n'être occupé que de lui seul, & j'attendis long-tems qu'on vint m'offrir l'hospitalité. Enfin lorsque le jour commençoit à s'affoiblir, un Ephésien s'approcha de moi, & me conduisit dans sa maison.

Je ne tardai pas à connoître le caractère de mon hôte; il étoit dur & avare. Sa femme & ses enfans

parurent effrayés de son arrivée, & je ne vis sur aucun visage, ce doux sourire qu'excite la présence d'un père dans les familles qu'unissent les liens de la tendresse. Personne ne m'adressa la parole, & le maître, en me faisant donner des soins, paroissoit fatigué de ma présence. Il me déclara bientôt que je n'avois que huit jours à profiter de cet asyle, & m'apprit qu'il avoit été au-devant de moi, pour s'acquitter d'un vœu qu'il avoit fait à Jupiter, dans un voyage qui avoit augmenté sa fortune.

Hélas ! disois-je en moi-même, quel infâme commerce cet insensé fait avec les Dieux ! Insensible au plaisir de faire le bien, il met un prix aux actions honnêtes, & trafique de ses devoirs. Ah ! qu'il mérite bien le malheur dont il paroît accablé ; je n'ai pas encore vu la sérénité sur son front. Quelle joie peut goûter l'homme qui s'environne ainsi de la défiance & de la crainte ?

Le second jour, il paroissoit déjà fâché d'avoir accompli la promesse qu'il avoit faite à Jupiter. Il craignoit que je ne profitasse de mon séjour, pour lui enlever ses richesses ; il m'observoit avec inquiétude, il ne témoignoit aucune curiosité sur mon sort, ni sur les évènements de ma vie ; il auroit cru faire un emploi insensé du tems, en écoutant le récit de mes aventures.

Cependant le terme de mon séjour s'approchoit, & mon esprit ne m'offroit aucune ressource pour accomplir le serment que j'avois fait à Théoclès. Les Celtes s'étoient embarqués, & avoient pris la route de la Grece; je n'avois point de vaisseau pour les suivre. Inconnu, sans parens, sans fortune & sans amis, je n'avois pas même la triste ressource de ces malheureux, qui vendent leur travail à l'opulence & à l'orgueil, pour en obtenir la permission de vivre. Je parcourois les rues d'Ephèse, les places, les jardins publics, les ateliers de toute espece. Hélas! disois-je, aucun de ces hommes ne prend intérêt à moi; je suis seul au milieu de cette multitude, je ne lui inspire pas même le sentiment d'une curiosité passagère. On se presse, on s'agite, sans qu'il tombe sur moi d'autres regards que ceux que le voyageur jette involontairement sur les obstacles qu'il rencontre dans sa route. Je voyois le soir après les heures du travail, tous les Citoyens sortir de leurs maisons, pour respirer la fraîcheur du crépuscule. Alors ils se parloient, ils se cherchoient avec une sorte d'empressement; ils avoient l'air d'une famille immense que l'habitude & le sentiment réunissent; & moi, j'errois tristement parmi eux, & je me trouvois comme le méchant devrait être partout, abandonné de l'humanité en-

tière. Combien je regrettois les déserts de Myrine! Là, je n'avois rencontré personne, sans lui parler avec confiance. Mais à qui m'adresser, dans une ville comme Ephèse? J'étois inutile à tous ces hommes occupés, & j'aurois expiré à leurs yeux sans leur coûter une larme. O mon père! O ma mère! vous qui ne m'avez jamais fouri, venez à mon secours. Soit que vous viviez encore, soit que vous habitiez parmi les morts, votre malheureux fils vous implore. Avant de quitter la vie, qu'il apprenne du moins en quel lieu repose votre cendre. Hélas! il n'a pas même un tombeau. Personne ne pleurera mon dernier jour, & la mort même n'offre point de consolation à mon désespoir.

C'est ainsi qu'environné d'un peuple immense, je gémissois de me trouver dans la plus effrayante solitude. Je voulois me livrer à des réflexions lugubres, mais j'étois interrompu par la multitude & la rapidité des objets. Le bruit des chars, le tumulte des travaux, quelquefois les accents de la joie & les cris d'une jeunesse folâtre, venoient m'arracher à mes pensées & me disputer ma douleur. Je ne trouvois point d'asyle pour la tristesse; les campagnes qui environnent Ephèse, n'offrent pas même cette ressource aux infortunés. Les palais qui s'élèvent dans la plaine & sur les
côteaux

côreaux sont entourés de vastes enceintes, pour assurer la tranquillité & la domination de leurs maîtres. L'indigent n'y fait où porter ses pas; & tandis que les chemins sont bordés de fleurs & de verdure, il ne peut poser ses pieds que dans la poussière, de peur que ses soupirs ne troublent les retraites de l'opulence, & que les regards des riches ne soient profanés par son aspect. Hommes infortunés! on vous prodigue les outrages à proportion de vos malheurs, afin que placés entre les besoins du corps & les humiliations de l'ame, toutes vos sensations se réduisent à une seule : le désespoir.

Je me voyois dans la classe de ces infortunés; encore avois-je quelque chose à leur envier. Le nom de fils & de père, disois-je, retentit quelquefois à leurs oreilles, & suspend le souvenir de leurs maux; & moi, je ne tiens sur la terre qu'à la malheureuse Caridée; & c'est le meurtre de son père qui lie mes intérêts & les siens. Ainsi tous mes sentimens étoient également douloureux. Quelquefois, je voulois opposer tout mon courage à ma destinée; mais il n'y avoit pas autour de moi un seul homme qui eût daigné en être le spectateur; & la fierté n'est point consolante, lorsqu'elle n'a pas de témoins. Ainsi je luttois seul avec moi même, sans être encouragé ni

consolé. J'accusois les loix qui avoient disposé de tout le bonheur de l'espèce humaine en faveur d'un petit nombre de tirans, & qui veilloient sans cesse à leur en assurer la jouissance. Tous les moyens d'entrer dans ce partage étoient interdits à mes espérances. Je voyois cette riche contrée, livrée toute entière à quelques Citoyens heureux qui dévoroient ses fruits, se paroient de ses fleurs, & l'arrosoient sans pitié comme sans remords, des sueurs de l'indigence. Je pouvois leur vendre mes travaux au prix qu'ils voudroient y mettre; mais ces conditions paroissoient tyranniques à mon orgueil. Je maudissois les habitudes de mon enfance; j'enviois le sort de ces hommes accoutumés au mépris dans lequel ils sont nés, qui pensent que la place qu'ils tiennent des loix leur a été assignée par la Nature. Mais moi que le malheur avoit éclairé, qui voyois tous mes droits opprimés, tous mes desirs sans espérance, tous mes efforts contenus par le pouvoir, je n'avois ni la force de porter mes chaînes, ni le courage de les briser.

Cependant il fallut chercher les moyens de vivre sans le secours de mon hôte. Je ne voulois pas retourner dans les déserts de Myrine, qui m'auroient éloigné des Barbares que je poursuivois. Je me déterminai à attendre à Ephèse, un

de ces évènements que l'imagination du pauvre se flatte toujours de réaliser. Je me soumis à partager avec des femmes, & des hommes aussi foibles qu'elles, ces travaux qui parent l'opulence & dégradent l'indigent en le condamnant à une vie sédentaire. C'est dans ces vastes ateliers que l'aiguille & la navette profanent des mains que l'homme a reçues de la Nature pour sillonner la terre, pour protéger la foiblesse & pour venger ses affronts. J'ai vécu à ce prix, sage vieillard; mais j'ai réparé ma honte, & mes mains depuis ont étouffé des tirans.

Je passai plusieurs jours à maudire le travail, qui me nourrissoit : Je ne voyois autour de moi que des visages flétris : la santé n'habite point dans ces tristes asyles; le soleil ne s'y montre jamais : il n'y a pas long-tems qu'on a élevé un mur qui dérobe la vue de la campagne à la multitude occupée de ces travaux. L'intérêt a calculé ce que le spectacle du Ciel & de la Nature pouvoient donner de distractions aux ouvriers, & retrancher sur le produit de leur travail; & on les a privés du soleil. L'enfance & la jeunesse y languissent également; & l'on croit voir des malades luttans contre la Nature, qui les pousse vers le tombeau.

Quelques frivoles que fussent les objets dont on

nous occupoit , je me distinguai par ma patience & mon activité. J'avois déjà plié mon courage , lorsque je reçus un affront qui acheva de le révolter. Le chef qui présidoit à ces travaux crut encourager mon zèle , par ce sourire qui tout à la fois approuve & dédaigne , & qui sous les apparences de la bonté , laisse voir le mépris le plus outrageant. Tandis que je frémissais d'indignation , mes compagnons dégradés m'envioient les éloges qu'on me donnoit. Alors je ne balançai point à quitter ces maîtres insolens qui prodiguoient les humiliations , & qui comproient les salaires.

Je formai le dessein de retourner à Nauphlis , d'y rassembler quelques-uns des guerriers qui m'avoient vu combattre , & de demander un vaisseau qui me conduisît dans la Grèce , où les Celtes venoient de porter leurs ravages. Je me préparois à partir , lorsque je devins la victime de l'hôte barbare qui m'avoit reçu. Il savoit que j'avois de l'or ; je ne lui avois pas caché l'usage auquel il étoit destiné. Il déclara que je le lui avois enlevé , & invoqua les Loix pour me faire punir. Il conduisit lui-même chez moi les Satellites qui trouvent les cinq talens , & soutient qu'ils lui ont été ravis. Sa contenance ferme dans le crime me glaça le sang ; & je me laissai conduire sans

résistance devant le Magistrat, qui me demanda quels étoient mes amis ou mes protecteurs.

Je suis trop malheureux, lui répondis-je, pour avoir de puissans appuis. Je ne voulus point me réclamer des Nauphliens, qui étoient alliés des ennemis d'Ephèse. Un berger des déserts de Myrine m'aime tendrement, & s'il favoit dans quel état la fortune me réduit, il viendrait lui-même, ou il enverroit à mon secours celui de ses enfans qu'il aime le plus. C'est un vieillard qui adore les Dieux, & qui pratique la justice. Si j'étois libre, je pourrois aller dans sa maison, & y rester aussi long-tems que je voudrois, sans craindre de l'importuner; il me traiteroit comme ses enfans, & je suis bien persuadé que mon départ lui a coûté des larmes. J'en verfois moi-même en disant ces derniers mots, tandis que le Magistrat rioit de la confiance avec laquelle je me prévalois de l'amitié d'un Berger. Il me condamna sans daigner me répondre & sans m'interroger de nouveau, & je fus conduit avec des scélérats, dans une isle déserte, réservée à l'exil des criminels.

J'étois enchaîné à la poupe du vaisseau; on avoit resserré mes liens à tel point, que la douleur que je ressentais devint insupportable. Je souffris long-tems sans me plaindre; des larmes

couloient de mes yeux, & démentoient mon courage. Je fus enfin vaincu par la douleur; j'appellai le chef de mes Satellites : je vais mourir, lui dis-je d'une voix entrecoupée, si vous n'avez pitié de moi. Je sens que mon sang circule avec peine sous les fers dont je suis enchaîné. Quand j'aurois mérité mon sort, ferez-vous plus sévère que le Magistrat qui m'a condamné à l'exil, & non au supplice affreux que j'éprouve ? Le barbare à ces mots, témoigna son étonnement d'entendre un captif qui osoit lui adresser la parole. Il jeta sur moi un regard foudroyant, qui m'annonça que mes plaintes étoient un crime, & que le repos des oppresseurs est tellement sacré, qu'il n'est pas permis de le troubler par des larmes. Je m'évanouis dans mes chaînes, je perdis l'usage de ma pensée & de mes sens, & j'arrivai dans cet état sur le rivage où l'on devoit m'abandonner. Je fus jetté sur le sable, où le sommeil répara mes forces annéanties.

Les matelots & les rameurs allèrent dans l'intérieur de l'île, renouveler l'eau que nous avions consommée, & le chef resta seul dans le vaisseau qu'un câble attachoit au rivage. Te voilà donc enfin en ma puissance, lui dis-je, ou du moins je puis mesurer mes forces avec les tiennes, & te payer de ta cruauté. De quoi vous plaignez-

vous, me dit-il, j'ai fait mon devoir en vous conduisant sur cette terre, & vos compagnons ont été traités comme vous. Quel devoir, m'écriai-je, qu'elle affreuse loi peut forcer un homme à être l'instrument de l'injustice? Le droit de juger les coupables ne m'appartient pas, me répondit-il froidement, & quand même vous seriez innocent, n'avez-vous pas les apparences du crime qui suffisent pour justifier votre exil? Ce sont des sacrifices qu'il faut souvent faire à la sûreté publique. Que deviendrait une grande ville comme Ephèse, s'il falloit attendre la consommation de tous les crimes, & s'il n'étoit pas permis de les prévenir en immolant des hommes obscurs au repos des Citoyens dont l'opulence donne tant d'éclat à notre patrie?

Lâche, m'écriai-je, je te pardonnois jusqu'ici les outrages que tu m'as faits, mais je ne te pardonnerai point tes sacrilèges maximes. Aussi-tôt je tire le vaisseau jusqu'à terre, je m'y élance sans craindre les armes que le barbare cherchoit pour prévenir mes efforts; j'étois déjà dans le vaisseau avant que mon ennemi fût armé. Je saute sur lui, je l'embrasse avec violence, & je lui rends la gêne qu'il me fit souffrir. Il se débat long-tems dans mes bras, & le balancement du vaisseau que nous agitions, me fait chanceler & tomber;

mais j'entraîne dans ma chute mon ennemi haletant , il expire sous mes efforts redoublés. Lâche ! tu m'appris à être barbare ; j'ai profité de tes leçons.

En disant ces mots , j'apperçois les rameurs qui accourent au secours de leur chef. Ils sont déjà dans le vaisseau. Une hache se trouve sous ma main ; je monte sur le corps que je venois d'étendre à mes pieds , & le visage enflammé par mes efforts & par ma victoire , je leur crie : Rendez-moi la liberté. Hier je vous demandois avec des larmes un foible soulagement ; aujourd'hui je vous défie tous au combat. Deux d'entr'eux , la lance à la main , s'approchent pour me percer ; j'évite leurs coups , j'ébranle fortement le vaisseau , je profite rapidement de leur position chancelante pour les abattre à mes pieds. Un de leurs compagnons , indigné qu'on me cède la victoire , s'avance pour les venger , & subit le même sort. Je désirois avec fureur que les autres excitassent ma vengeance , & m'offrissent encore des victimes à frapper ; mais la frayeur devient générale , & ces hommes vils , qui ne savent qu'insulter & obéir , se jettent tous à mes pieds pour me demander la vie.

J'avois toujours la hache levée , pour frapper le premier qui oseroit faire un mouvement. L'in-

justice avoit aigri mon cœur, avoit égaré ma raison. Misérables ! leur dis-je, tandis qu'ils étoient prosternés devant moi, quel intérêt vous attache à la poursuite d'un innocent ? Citoyens d'un Etat libre, vous est-il permis d'ignorer qu'on m'a condamné sans me juger ? En donnant à quelques hommes la puissance de faire parler les Loix, ne leur en imposez-vous aucune ? N'est-ce pas un droit ? N'est-ce pas un devoir sacré pour chacun de vous, de veiller sur la fidélité de vos Magistrats, & de s'assurer de la forme de leurs décrets ? Quoi ! l'on enlèvera à côté de moi mon semblable pour le traîner au supplice, & je ne chercherai pas à connoître s'il mérite d'être puni ou d'être vengé ! Et vous, aveugles instrumens du pouvoir le plus redoutable qui soit sur la terre, toujours prêts à frapper avec indifférence l'innocent comme le coupable, vous avez cru remplacer le devoir d'examiner par le serment d'obéir, & que votre téméraire confiance en vos Magistrats ne vous laissant que l'exécution de leur volonté, vous déchargeoit de tous leurs crimes ! Ainsi, les Magistrats peuvent impunément conspirer contre la vertu, & trouver toujours des bras prêts à les servir ! Ah ! périssent toutes les Sociétés, périssent toutes les Polices humaines, si elles souffrent sans se dissoudre la perte d'un innocent !

Je leur ordonne de se lever & de prendre leurs rames ; ils m'obéissent en silence , & prennent la route de Nauphlis. Je dirigeois ma course vers le nord en côtoyant la Carie ; mais les Dieux en ordonnoient autrement ; une tempête affreuse rendit nos rames inutiles , & jetta notre vaisseau sur les côtes de la Crète. Je suis sorti le premier , & leur ai permis de retourner à Ephèse. J'ai rejeté la première idée que j'avois eue de me faire ramener à Nauphlis ; j'ai pensé que mon infortune ne me donnoit aucun droit sur des hommes qui n'en étoient que les instrumens , ni sur le vaisseau qu'ils conduisoient. L'indulgence a succédé aux mouvemens de ma colère. Les Dieux m'en ont récompensé , en me faisant trouver dans vos bras la consolation qui manquoit à ma douleur. Puissé leur justice me donner les moyens d'accomplir le serment que j'ai fait au père de Caridée ! Soutenez ma constance , Sophosène , & flattez mon courage , en me disant que les Dieux veulent me pardonner sans doute la mort de Théoclès , puisqu'ils nourrissent mes remords.

N'en doutez point , Téléphe , repartit Sophosène. Les remords sont un présent des Dieux ; & j'oserai vous le dire , il n'y a que l'homme de bien qui les éprouve. Et les méchants , dit Téléphe ? Les méchants n'en ont point , reprit le

vieillard. Cette sensibilité délicate & profonde qui se reproche le bien qu'elle a manqué de faire, comme le mal qu'elle a fait, qui se peint sans cesse les hommes malheureux par ses fautes, qui compte toutes leurs larmes, qui s'exagère leurs plaintes : cette tristesse qui accompagne l'oubli des devoirs : cet instinct qui voudroit toujours faire le bien, parce qu'il ne peut cesser de l'aimer : ces sentimens dignes des Dieux n'entrèrent jamais dans une ame corrompue. L'homme sans vertu ne fait point s'affliger en secret de ses erreurs, ni de ses vices. Mais n'envions point sa tranquillité. Celui qui ne connoît pas la bonté ne connoît pas le plaisir. Il ne voit jamais de front s'épanouir devant le sien ; ni de bouche qui s'ouvre pour lui confier ses peines, ni d'oreille qui veuille écouter ses plaintes ; & le juste qui a fait le mal a plus de bonheur par ses remords que le méchant par le succès de ses crimes.

En parlant ainsi Sophosène s'animoit de tout le feu de la jeunesse. Son geste noble, sa voix exaltée & touchante inspiroient à Téléphe un respect mêlé de terreur. Il se crut en présence d'une Divinité, & garda quelque tems le silence. Il n'osoit parler, & il eut besoin de courage, pour témoigner au vieillard qu'il desiroit de voir la ville de Gnosus. Sophosène s'empressa de le satisfaire ; ils parcou-

rurent ensemble cette grande ville ; ils admirèrent la simplicité & la propreté des maisons particulières. La joie qui accompagne le travail modéré animoit tous les Citoyens. On ne rencontroit point de ces hommes oisifs qui , promenant dans les places publiques leurs dédains & leur ennui , insultent de leur oisiveté le Citoyen courbé sur des travaux utiles , & voudroient le faire rougir du bien qu'il fait à la patrie.

Cependant tous les yeux se fixoient sur le jeune Téléphe. Sa beauté touchante & sévère inspiroit ce respect qui prépare l'amour & qui justifie ses faiblesses. Bientôt la vénération qu'il témoignoit au vieillard passa dans le cœur des Crétois. Ils se rappellèrent en rougissant l'indifférence dont ils l'avoient accablé. Ils osoient à peine le regarder, de peur de rencontrer ses yeux. Le repentir les avoit frappés tous à la fois ; & les deux inconnus , environnés d'un silence respectueux, ressembloient à des vainqueurs généreux qui pardonnent des outrages.

Téléphe se rappelloit son séjour à Ephèse ; il admiroit la différence des mœurs de ces deux villes également célèbres. Là il n'avoit vu que le contraste de l'indigence & des richesses , du travail & de l'oisiveté. Ici tous les Citoyens également occupés sembloient ne s'être réunis que pour faire

le partage le plus juste des biens & des maux de la vie.

Les Gnossiens , lui dit Sophosène , étoient aussi mal gouvernés que le peuple d'Ephèse. Envain les sages leur répétoient sans cesse que la source de leurs calamités étoit dans les loix qu'ils avoient reçues de leurs ancêtres ; que les nations éclairées par des expériences funestes doivent ne consulter que les intérêts de leur bonheur , ne pas s'immoler à la volonté anéantie des générations passées , ni chercher dans les tombeaux les oracles de la Justice. L'habitude du malheur est moins pénible pour les hommes que la réflexion qui en développe les causes. Les Gnossiens maudissoient la lumière qui éclairait les maux dont ils gémissaient : c'est alors que Minos monta sur le trône de la Crète. Dans ses mains la puissance souveraine fit le plus grand bien qu'elle puisse faire aux hommes : celui de rétablir promptement la justice , & de faire taire les passions qui s'opposent à son empire. Le même jour qui lui donna la couronne vit abroger les loix barbares qui opprimoient ses sujets. Les héritages furent partagés également entre les enfans , ou entre les parens. Ils ne furent plus permis d'assurer à des hommes qui n'existent point encore des propriétés immenses qui leur donnent des droits odieux sur les travaux de la

multitude dépouillée. On ne vit plus des générations entières condamnées en naissant au mépris & à la servitude , & un petit nombre de Citoyens récompensés au berceau des prétendus services de leurs pères , & payés d'avance de ceux qu'ils pourroient rendre à leur tour.

Ainsi la douce égalité naquit dans la Crète à la voix du sage Minos. L'industrie & l'activité ne produisirent dans les fortunes que des différences passagères. Les héritages accumulés par le travail se divisoient bientôt par la fécondité des familles , ou s'échangeoient pour d'autres jouissances. Le pauvre cessa de jeter un œil d'envie sur la terre jusqu'alors interdite à ses espérances. Il aima la nature dont il pouvoit partager les bienfaits. Son cœur s'ouvrit à tous les sentimens agréables ; l'espoir vint égayer ses desirs , & il fut content de la vie.

Comme les Crétois ont très-peu de loix , ils n'ont point de Magistrats. Minos voulut que les enfans de tous les Citoyens fussent instruits des principes du Gouvernement. Il les rassembloit lui-même dans son palais : il leur parloit sans cesse des droits de l'homme , persuadé que de cette connoissance découle celle de ses devoirs. Tous les Citoyens sont appelés aux fonctions de la Magistrature : & dans chaque différend qui s'élève

entr'eux; c'est le sort qui nomme les Juges. Graces à cette sage institution, les Crétois se respectent mutuellement, & craignent d'exciter le ressentiment & l'envie. Sur l'Autel de Jupiter est une urne d'or qui renferme les noms de tous les Gnossiens : le Grand-Prêtre tire de l'urne sacrée les noms de douze Citoyens qui doivent prononcer à haute voix dans le temple leurs opinions & leurs arrêts. Un nouveau différend a de nouveaux Juges, & l'on n'a jamais à craindre la tyrannie des Magistrats : aussi vous voyez sur tous les visages la modestie & la bienveillance, personne ne peut prétendre à faire consacrer son injustice par les organes de la loi, parce qu'il ne les connoît point encore ; personne ne cherche à humilier son semblable qui peut devenir l'arbitre de son sort ; & l'égalité règne avec le bonheur.

Avec des loix aussi simples, les Crétois libres de toute contrainte inutile, ne connoissant d'autre devoir que celui de ne pas troubler les jouissances de leurs concitoyens, employent toute leur énergie & tous leurs talens à multiplier les objets de leurs besoins & de leurs plaisirs. La loi s'étoit rendue coupable du plus grand de tous les crimes : celui de manquer de respect aux malheureux. Elle sembloit se plaire à blesser leur amour-propre, sans aucun objet d'utilité publique, à les couvrir d'hu-

miliations , à les traîner au char de l'orgueil & de la puissance. Une naissance obscure , un métier utile & pénible étoient punis en Crète comme des crimes par le mépris & la honte , tandis que l'oïseté triomphante exigeoit des hommages qu'on avoit mis au rang des devoirs les plus saints. Ainsi la loi qui recommandoit aux peuples la pratique de la sagesse , leur ordonnoit en même-tems de se prosterner devant le vice , & se prostituoit elle-même pour lui plaire en punissant la révolte de la vertu. Ainsi régnoit une guerre éternelle entre les enfans de la patrie. L'orgueil n'étoit jamais satisfait ; la foiblesse jamais subjuguée ; les dissensions renaissantes multiplioient les Magistrats & perpétuoient leur tyrannie. Un seul homme a calmé toutes ces tempêtes par sa sagesse & par sa puissance , & je n'ai point vu sur la terre de contrée où les hommes soient plus contens de leur destinée.





LIVRE TROISIÈME.

TANDIS que Sophosène occupoit Téléphe de ces objets intéressans , le peuple de Gnosus accouroit en foule au Palais du Roi. Des Ambassadeurs arrivés d'Athènes avoient été introduits auprès du Monarque; ils étoient pâles & abattus, & on ne doutoit pas qu'ils ne fussent venus demander des secours contre des calamités. Bientôt un cri général apprend que Sophosène est appelé au pied du Trône. Le vieillard s'avance appuyé sur le bras de Téléphe , qui ne voulut point se séparer de lui. Quelque soit le sort qu'on vous prépare, lui disoit-il en marchant, je ne vous abandonnerai point. Ils parurent ensemble devant le Roi , qui parla ainsi à Sophosène :

Les Crétois ont méconnu votre sagesse ; mais les Dieux nous éclairent aujourd'hui sur votre destinée. Les Athéniens, en proie aux horreurs de la peste, ont demandé à l'oracle un remède à cette calamité. Le Dieu leur a ordonné de venir chercher en Crète le sage Sophosène, dont la science profonde embrasse les causes & la guérison de toutes les maladies. Les Ambassadeurs que vous voyez ici, demandent la liberté de vous emmener dans leur patrie. Ne leur refusez point

vos secours : ils sont les amis de la Crète. Un peuple entier vous implore , comme il implore les Dieux. Heureux mortel ! imitez leur pouvoir & leur bienfaisance.

Grand Roi, dit Sophosène, quand on est si près du tombeau , on doit cesser d'aimer la vie , & craindre ce qui peut nous la rendre chère ; je sens que je vais la regretter encore , puisqu'il m'est permis de faire le bien. Je vais retrouver parmi les hommes des amis & des Concitoyens , & enchaîner leur existence à la mienne par des liens que la vieillesse avoit rompus. Mes yeux ne reverront plus la Crète , & je l'abandonne au moment qu'elle me distingue parmi tous ses enfans ; je vais chercher un tombeau où la voix des Dieux m'appelle. Ce que je vous demande , ô Athéniens ! c'est de ne pas me séparer du jeune étranger que vous voyez avec moi. C'est un ami qui n'a point dédaigné ma vieillesse ; & si j'écarte de vos demeures la mort qui vous environne , qu'il soit l'objet de votre reconnoissance dont je ne dois pas jouir. Ce que vous ferez pour Téléphe, vous acquittera envers Sophosène.

Cependant les Prêtres de Jupiter viennent au-devant du vieillard , suivis de tout le peuple de Gnosus , & le conduisent jusqu'au vaisseau qui doit le porter à Athènes ; ils restent encore sur le

rivage, jusqu'à ce que les vents & les rames l'éloignant de la Crète, le dérobe à tous les yeux.

Les Ambassadeurs d'Athènes environnoient Sophosène, tandis que le vaisseau volant sur les ondes, les portoit dans leur patrie. Ils lui faisoient le récit de leurs malheurs, ils racontaient les phénomènes qui avoient précédé la contagion, les signes qui annonçoient le mal, ses progrès & ses ravages. Ils cherchoient à lire dans les regards de cet homme divin, s'il jugeoit le danger, & s'il concevoit des espérances. Vos Concitoyens vivront, leur dit Sophosène, je connois les causes du mal, & les remèdes qu'elles exigent.

Il y a un demi-siècle, que parcourant les contrées de la Scythie, je vis la ville d'Æagris en proie au même fléau. Les Scythes font prodigues de leur vie; ils bravent la mort, ils la cherchent dans les combats; mais ils ne savent pas l'attendre dans les douleurs. Les Citoyens se hâtoient de sortir de leurs murailles, & les malades mouraient sans secours. Ceux qui avoient encore leur mère, ceux qui avoient élevé leurs enfans à d'autres vertus que celle de la guerre, moururent du moins consolés. L'aspect de tant de funérailles ne fut pas le seul supplice de mon cœur. Mon indignation s'alluma, lorsque je vis des pères

abandonnés par leurs enfans , des bienfaiteurs délaissés , & des amans devenus lâches & timides. O Dieux ! m'écriai-je , je veux vous faire oublier tant de crimes , en exposant ma vie à tous les dangers , & en donnant à ces malheureux des secours qu'ils n'attendent pas de mes mains. Je parcourus plusieurs maisons où j'entendis des gémissemens ; je trouvai des infortunés luttans contre la douleur & la mort , & appelant par leurs derniers cris , la vengeance des Dieux sur les ingrats qui les fuyoient. Ranimez-vous , leur criai-je : la pitié vit encore dans mon cœur ; les Dieux m'ont donné la santé & la jeunesse , je les consacre à vous servir. J'appaisois la soif qui les dévorait , je leur procurois des positions plus douces , je faisois circuler autour d'eux un air plus pur. Ces secours rappelloient souvent leurs forces anéanties. O mon cher Téléphe ! qu'il est doux de faire naître le calme & la joie sur le front de l'homme souffrant , & de suspendre dans son cœur le sentiment de ses maux , en l'étonnant par des vertus inattendues. La multitude insensée va cherchant le bonheur par-tout où il n'est pas. Les momens les plus heureux de ma vie , je les ai passés au milieu des douleurs que je partageois , & des cadavres qui m'avoient béni en expirant. Quel empire que celui de la bonté ! Je me trompe peut-

être, Téléphe, mais si les Dieux avoient permis que je fusse méchant, si j'avois reçu en naissant l'orgueil & l'injustice de la domination, j'aurois voulu pratiquer la bonté sans l'aimer, comme le seul moyen de satisfaire mes passions, en jouissant tout-à-la-fois des suffrages de la vertu & du silence de la haine.

Mon exemple retint dans *Æagris*, plusieurs Citoyens qui s'associèrent à mes fonctions; nous nous partageames les mourans, & mes soins moins multipliés en devinrent plus utiles. Lorsque je m'approchois d'un malade, je me pénétois de ses douleurs; j'imitois sans réflexion ses mouvemens & ses plaintes; toutes ses angoisses passaient dans mon ame, & mes affections dans la sienne. Je sentoís, je souffrois, je desirois comme lui, & j'obéissois souvent à sa volonté avant qu'il l'eût prononcée. Occupé de ces fonctions sacrées avec la fidélité d'un esclave soumis qui aime son maître, j'aurois dû sans doute être heureux, par le nombre & la sainteté de mes sacrifices; mais les remords vinrent se mêler à mes devoirs. Les malades expiroient en recevant les secours qu'ils m'avoient demandés: quelquefois leur vie s'écouloit avec le sang qu'ils m'avoient ordonné de répandre. Je crus devoir refuser désormais aux malades ce dangereux soulagement, & quelques-uns

expirèrent en me maudissant. O Dieux ! m'écriai-je en pleurant, quelle amertume affreuse répandez-vous sur la vertu ? Mon cœur est pur : mes mains sont-elles innocentes ou criminelles ? C'est envain que j'interroge ma raison : l'art divin de Philolaüs m'est inconnu , j'ignore ce qui peut écarter ou appeller la mort. Me ferez-vous un crime de n'écouter que la pitié, & d'obéir à des mourans ?

Mon trouble ne fut pas inutile : il me rendit timide & attentif. Dans les malades qui revenoient à la vie, j'observai la marche, les progrès & la fin du mal. Je remarquois sur-tout par quels mouvemens extraordinaires la Nature s'en délieroit, & je résolus de les imiter lorsque les circonstances feroient les mêmes. C'est-là que j'eus besoin de toutes les ressources de l'attention, de toute l'activité de mes sens, pour découvrir des différences sensibles dans des effets qui m'avoient d'abord paru se confondre. Le sage qui observe les hommes dans l'état de santé, parvient à connoître la marche de leurs passions. Dans les combats qu'elles se livrent, il prévoit de quel côté sera la victoire ; & s'il a reçu en naissant une ame sensible, qui se pénètre facilement des affections de ses semblables, il apprend bientôt le secret de les maîtriser.

C'est ainsi qu'il faut étudier la Nature. Un voile éternel , impénétrable, nous dérobe le principe de ses mouvemens, & ne nous laisse que le sentiment pénible de notre impuissante curiosité. Insensés que nous sommes ! que ferions-nous d'une longue vie , si la connoissance des causes nous faisoit voir du premier coup d'œil la succession & la nature de tous les phénomènes , & si nous étions privés du plaisir d'admirer, par la facilité de tout prévoir ? Ah ! regardons comme un bienfait des Dieux, l'obscurité qui couvre les loix de la matière qui nous environne, & comme un bienfait plus grand encore, celle qui nous cache le système entier de la vie. Quel homme supporteroit son existence, si l'ignorance & toutes les illusions qui l'accompagnent, ne répandoient sur l'avenir cette lumière incertaine, qui peut seule assurer à la jeunesse une sécurité trompeuse & la plénitude de ses plaisirs ?

Toute la matière qui m'environne, qui germe sous mes pas, qui se meut sur la terre, qui se nourrit du sol où elle est attachée, reçoit en naissant des formes, des caractères, une énergie qui distinguent & séparent les espèces. J'ignorerais toujours le principe qui parcourt & qui pénètre tous les corps pour les animer & les reproduire ; mais je sais que ce principe agit dans mon sein à

l'insçu de ma pensée, sans l'aveu de ma volonté : il fait palpiter mon cœur, circuler mon sang ; il élève & déprime ma poitrine ; il veille sur mes ressorts, lorsque mon sentiment va se perdre dans le sommeil ; il dénature, il adopte dans mes organes les alimens qu'il a reçus ; il leur imprime sa vie & les dépouille de leur caractère pour les façonner à de nouvelles fonctions. C'est ainsi que la sève accoutumée à féconder le fruit acide & odorant de Cydonie, se transforme en passant dans la greffe d'un jeune poirier qui l'asservit à son ascendant invincible. Elle reçoit une autre vie, d'autres penchans, d'autres mœurs ; elle devient douce & inodore, & ne vivra que peu de jours dans la poire qu'elle a mûrie ; tandis qu'abandonnée à son activité primitive, elle donnoit des fruits qui bravoient les frimats, & dont la vieillesse ornoit encore les tables indigentes du printems.

Ce principe inconnu qui nous anime a ses passions, ses habitudes, ses écarts & ses caprices qui se manifestent par des symptômes plus ou moins funestes. Tantôt il abandonne le sang à des altérations meurtrières ; tantôt il l'attaque dans ses élémens, ou lui donne une activité inquiète & turbulente qui le fait rouler comme un torrent indompté dans les vaisseaux qui

le renferment. Quelquefois il s'éloigne d'un de nos organes , & fatigue de sa présence ceux qu'il a choisis pour y exercer toute son activité. Indomptable dans la jeunesse, les alimens, les frimats, les chagrins lui portent d'impuissantes atteintes. Il triomphe de tous les obstacles , & n'obéit qu'à ses propres loix ; mais dans l'âge mûr & dans la vieillesse, il devient foible & languissant, & contracte des habitudes vicieuses que les efforts de l'art ne peuvent souvent réprimer.

Cependant je m'apperçus que dans les grandes altérations qu'il éprouve , il est plus soumis à l'action des alimens & des corps qui passent dans nos organes. Il me fallut choisir dans cette multitude immense de plantes & de minéraux, ce qui pouvoit le rétablir dans ses fonctions primitives. Les desirs des malades, leurs appétits & leurs répugnances m'éclairèrent souvent sur le choix que j'avois à faire, soit qu'il fallût rétablir les forces, ou calmer des agitations effrayantes, ou préparer des issues au poison que la fièvre avoit divisé ou formé. Bientôt il se peignit dans mon esprit des tableaux innombrables de toutes les nuances du mal & de la proportion des remèdes ; & ces tableaux déposés dans ma mémoire, je

ne puis ni les communiquer, ni les décrire. Il n'existe de noms que pour les sensations communes à tous les hommes qui se les rappellent mutuellement par des sons qu'ils ont adoptés. Mais le sage qui observe attentivement la marche de la nature, qui saisit tous ses rapports, qui multiplie à l'infini l'usage & l'activité de ses sens, ne peut être entendu que par l'homme qui a observé & senti comme lui. Aussi ses opérations les mieux combinées paroissent-elles l'effet d'une inspiration divine, ou d'un instinct sûr & rapide; quoique l'homme n'ait reçu en naissant aucune vérité dans sa pensée, & qu'il n'apporte avec lui que des besoins qui doivent faire naître & multiplier ses connoissances.

Les miennes s'étendoient de jour en jour par mon zèle & ma persévérance. Je jouissois déjà du prix de mes travaux. La renommée publioit mes succès, & je voyois sur tous les visages la reconnaissance & le respect. Les Scythes voulurent me fixer parmi eux, & je n'aurois pas choisi d'autre séjour. La contagion s'éloignoit de leurs demeures, & ne produisoit plus que des effets salutaires. Leurs mœurs perdoient de cette férocité qui les distinguoit des autres peuples. La soif de dominer & de combattre s'éteignoit dans ces âmes autrefois impitoyables. Le néant de la vie retracé sans

cesse à leurs yeux par la multiplicité des funérailles , le calme sombre d'une ville où l'on ne retrouvoit plus ses parens & ses amis y ramènèrent la compassion & la modestie. Les petites passions de l'avidité & de l'orgueil disparurent devant la terreur qui occupe toutes les facultés de l'ame , & la prépare au désintéressement & à l'indulgence. Loin de songer à opprimer les peuples voisins , à peine avoit-on le projet de défendre contre eux une vie aussi fragile & aussi malheureuse. Tous les objets qui avoient allumé leur courage , excité leur ambition , leur paroissoient indignes de fixer les regards d'un être condamné à la crainte & à la mort. Aux anciennes amitiés que le tombeau venoit d'engloutir succédoient des amitiés nouvelles plus sévères & plus touchantes. Il sembloit que chaque Citoyen disoit à ses esclaves , à ses égaux : aimons-nous , rendons-nous heureux pendant le court espace que nous avons à demeurer ensemble. Je croyois vivre chez un peuple de sages.

Cependant je ne jouissois pas comme eux. En vain je cherchois à leur inspirer cette amitié tendre qui se nourrit par la confiance & la liberté ; je ne trouvois par-tout que des hommages & de la vénération. On m'élevoit malgré moi au-dessus de tous les hommes : on m'attribuoit quelque

chose de divin qui prescrivait un culte ; & interdisait à tous les cœurs de s'épancher dans le mien. Je vous l'avouerai , mon cher Téléphe , je fus pendant quelques jours content de ce partage ; & mon orgueil enivré me tint lieu de plus douces jouissances. Mais enfin je rentrai en moi-même ; & je n'y trouvai qu'une solitude accablante qui laissait mon cœur sans appui , & me découvrait toute ma faiblesse. Je gémissais de mes talens qui m'avaient séparé du reste des hommes : je sentis un besoin pressant d'appartenir à mon espèce , & de chercher dans l'obscurité un bonheur que ma gloire avait fait disparaître. J'allois quitter *Æagris* , lorsque j'y fus retenu par un événement funeste dont l'amertume se prolonge encore dans les glaces de l'âge & sur le bord de mon tombeau.

Je n'avois point connu l'amour ; j'étois jeune ; les vents se jouoient encore dans mes cheveux longs & flottans ; la sérénité de mon ame se peignoit sur mon visage , & je pouvois espérer quelque bonheur ; mais je ne le cherchois pas dans les plaisirs. Une maladie douloureuse commençoit à flétrir la beauté d'Iopis, fille de *Noraxès*, puissant parmi les *Scythes*. Elle implora mon secours. Je me rendis auprès d'elle. C'est-là que l'amour m'attendoit pour charmer & pour déchirer

mon cœur. Le premier regard que je jettai sur Iopis fut celui de la compassion. J'avois acquis une prévoyance qui étoit rarement démentie par l'évènement ; & je vis tout-à-coup que je n'avois à donner que des consolations & des espérances trompeuses. A peine elle eut levé sur moi ses yeux animés par la douleur & tempérés par la patience , que je me sentis pénétré de ses regards. Le son de ma voix devint plus doux & plus touchant ; & malgré l'habitude que j'avois d'affecter la sécurité dans les dangers des malades , mes yeux se mouillèrent de quelques larmes.

Si j'avois prévu que mes soins pussent la rendre à la vie , l'amour ne seroit point entré dans mon cœur. Ministre sur la terre de la bienfaisance des Dieux , je n'aurois point profané par des foiblesses la dignité de mon art & la sainteté de mon sacerdoce ; mais je pouvois , sans rougir , rendre à la beauté prête à s'éteindre , un hommage qui devoit rester enseveli dans mon cœur. C'est ainsi que je justifiois des feux naissans & rapides qui m'embrasoient déjà tout entier. Je ne vous quitterai point , lui dis-je , avant que mon art & mes soins ne vous aient rendu la santé. Sophosène , me répondit-elle , j'accepte vos secours ; ils adouciront mes derniers momens , si je termine ma destinée : j'ai vu le tombeau s'ouvrir

devant moi , mais je sens qu'à votre aspect mon cœur reçoit l'espérance. Ces mots mirent le comble à ma tendresse & à ma douleur.

Non , mon cher Téléphe , il n'est point d'hommes sur la terre qui puisse réunir dans son cœur , les supplices que j'éprouvai près d'Iopis. Chaque mot de sa bouche , chaque regard , chaque mouvement exprimoient l'innocence & la bonté. Quand ses douleurs redoubloient , elle me regardoit en souriant douloureusement , pour me demander des secours que je ne pouvois lui donner. Il me falloit dévorer ses maux & les miens , entendre tous ses soupirs , m'abreuver de toutes ses larmes , & pour comble d'horreur , recevoit sa reconnaissance sans la dé tromper , & sans m'annonçant devant elle. Lorsque le sommeil suspendoit ses douleurs , j'avois du moins la douceur de laisser échapper les miennes. Je m'indignois en frémissant contre l'impuissance de mon art ; je maudissois la vertu qui m'avoit conduit à une science funeste qui faisoit mon tourment. Ma présence rassuroit Noraxès ; il voyoit avec attendrissement les soins que je donnois à sa fille , mais je ne pouvois avoir de consolateur. La sécurité que je répandois m'avilissoit à mes propres yeux , en m'attirant une considération usurpée ; je la regardai comme un crime , que je résolus d'expier. Je

m'approchai d'Iopis. Je suis indigne de votre confiance, lui dis-je, & mon cœur est trop pur pour supporter le fardeau de votre reconnoissance; mon art ne m'offre point de moyen pour prolonger vos jours. Permettez-vous, Iopis, que je meure avec vous, & que ma cendre se confonde avec la vôtre?

Je n'eus pas plutôt prononcé ces paroles, que toutes les furies de l'enfer furent dans mon cœur. Je me roulai par terre comme un insensé, ma fureur avoit étouffé mes cris; enfin je m'écriai : Ordonnez-moi de mourir, belle Iopis, pour expier le dernier & le plus grand de mes crimes. Vivez, mon cher Sophosène, me dit-elle d'une voix touchante. Jusqu'ici je voyois la mort avec horreur, je n'avois jamais connu le bonheur, & je pensois qu'il étoit dû à ma destinée avant d'entrer dans le tombeau. J'ai goûté ce bonheur depuis que vous veillez près de moi. Ce n'est point mourir, Sophosène, que de mourir dans vos bras. Vous recevrez mon dernier soupir, il passera dans votre sein, & je vivrai dans Sophosène. Ne pleurez-pas sur mon sort, il plaît à mon ame attendrie, il surpasse mes espérances, & mes vœux n'avoient jamais demandé aux Dieux une aussi grande faveur.

Vous vivrez, lui dis-je, ma chère Iopis, si vous

pouvez oublier mon délire. Ce n'est point mon art, c'est mon amour épouvanté qui vous condamnoit à mourir. Elle prit ma main & la pressa dans la sienne, en m'ordonnant de ne pas m'éloigner d'elle. Il faut que je meure, dit-elle, heureuse encore de rendre hommage à ce prix, à la science & au génie de Sophosène ! Les Dieux mêmes pourroient-ils prolonger des jours dont mon amant a fixé le terme ? Sa raison s'égara insensiblement. Tantôt elle parloit des jeux de son enfance, tantôt elle croyoit habiter parmi les ombres, & prioit les Divinités infernales de la laisser revenir sur la terre pour y jouir de la gloire de son amant. Après quelques momens de silence, elle demanda des fleurs pour orner ses cheveux, & un voile pour mettre son teint à l'abri d'un soleil brûlant. Elle me regardoit par intervalles, & sembloit chercher dans mes yeux de la tendresse ou de l'espérance.

Enfin le jour naissant amène l'instant fatal. Cette main que je n'avois point quittée se glace sous la mienne ; un froid mortel se glisse dans mon cœur, & je me flatte un moment de mourir de mon désespoir ; je perds l'usage de mes sens, & je m'abandonne délicieusement à un calme que je croyois éternel.

Hélas ! je repris le sentiment & la douleur.

Je

Je me prosternai devant le cadavre de mon amante, résolu d'attendre ses funérailles, & de me précipiter dans le bûcher qui devoit la réduire en cendre. Noraxès qui avoit pris de l'amitié pour moi, vint m'arracher de ce lieu funeste. Je me débattis dans ses bras sans le voir; il me parla d'un ton sévère. Je reconnus la voix du père d'Iopis, je le suivis alors sans résistance; je tombai à ses genoux; jecrus lui devoir le sacrifice de ma volonté, comme s'il eût été mon père.

Sophosène, me dit-il, les Scythes vous regardent comme un homme envoyé & inspiré par les Dieux. Jugez combien votre douleur honore la mémoire de ma fille, & la rend chère aux parens dont elle charmoit la vieillesse. Mais, mon cher Sophosène, faut-il que ce soit un père au désespoir, qui vous donne l'exemple du courage? Vous perdez l'empire que vous aviez sur vous même, & vous vous rendez indigne par votre foiblesse, de la destinée que vous réservoient les Dieux.

Je ne répondis à la bonté de Noraxès, que par des larmes & des cris lugubres. Je lui demandai la mort. Est-ce vous, me dit-il, dont mes Concitoyens ont respecté la sagesse & honoré la bienfaisance? Est-ce parmi les Scythes, que vous avez appris à pleurer comme un enfant? Eh! qu'a donc

de si étrange votre destinée? Vous êtes malheureux? Eh bien! votre bonheur a fini. Combien de mortels ont expiré, sans en avoir joui un instant! Et vous, qui avez reçu dans la fleur de la jeunesse, les hommages & le culte d'un peuple entier, vous plaindrez-vous de votre partage? La carrière que vous avez à parcourir est-elle donc encore si longue, que vous ne puissiez l'envisager sans frémir? Homme injuste! homme insensé! les Dieux ont borné ta vie, borne donc aussi ton désespoir. N'est-tu pas sûr de mourir?

Père d'Iopis, lui dis-je, ô mon père! les Dieux me parlent par votre bouche. Ils me défendent de mourir; qu'ils me donnent donc la force de vivre. Je m'abandonne à leur volonté, je m'abandonne à la vôtre. En disant ces mots, un frisson rapide fait trembler tout mon corps; je reconnois la présence de la contagion qui venoit de terminer les jours d'Iopis. Les Dieux, m'écriai-je, ont pitié de mes maux, ils m'accordent la plus belle récompense des soins que j'ai rendus à mon amante. Je reconnois leur bonté, & je reçois avec reconnoissance la plus douce & la plus honorable de leurs faveurs.

On m'emporta dans ma maison avant que la fièvre eût fait bouillonner mon sang. Bien-tôt une chaleur brûlante égara ma raison; des douleurs

cruelles m'avertirent de mon danger , & réveillèrent en moi les horreurs de la mort que j'avois désirée avec tant d'ardeur. Je me sentis lâche & pusillanime. Dans les momens où la Nature me laissoit l'usage de ma raison , je m'occupois des moyens qui pouvoient terminer heureusement ma maladie ; j'aimois toujours l'image d'Iopis , mais je chérissais encore la vie qu'elle venoit de quitter. Enfin une crise salutaire me rendit la santé. J'appris que Noraxès étoit mort , & je m'empressai de quitter Œagris, où je n'avois qu'à pleurer mes pertes , & à rougir de leur survivre.





LIVRE QUATRIÈME.

Cependant le vaisseau retentit des cris des matelots, ils ont vu le sommet de la citadelle de Cécrops; les rochers de l'Eubée se dessinent dans le lointain : le Ciel est pur, la mer calme, un vent frais pousse les voiles, & déjà l'on distingue les édifices qui courent le rivage, levant les mains au Ciel & poussant des cris d'allégresse. L'approche du vaisseau est le signal de l'espérance & de la joie tumultueuse. A peine le vieillard divin a touché la terre consacrée à Minerve; qu'il est environné de jeunes mères qui portent leurs premiers nés dans leurs bras; les vieillards moins agiles, cherchent à fixer par des cris douloureux les regards de Sophosène, & l'implorant de loin pour les enfans qui soutiennent leur vieillesse. Chacun s'empresse d'accourir sur son passage, & croit en se montrant le premier, s'assurer des droits sur ses premiers secours. Sophosène marche comme un Dieu au milieu de ces infortunés; il les console par des paroles pleines de douceur, ou par des regards de bonté qui répandent l'espérance & la reconnaissance, & le font bénir par mille bouches à la fois. On se prosterne devant

TÉLEPHE. LIVRE IV. 69

lui, on baise la trace de ses pas; on lui promet des offrandes & des autels. Ceux qui étoient pauvres, cherchoient à l'émouvoir par des larmes & par l'aveu de leur infortune. Ils furent les premiers consolés.

Pendant qu'ils s'avançoient vers la ville au milieu de ces acclamations, & que le reste des Citoyens se précipitoient hors de leurs murailles, pour venir au-devant de Sophosène, Téléphe remarquoit combien les hommes utiles sont respectés dans les grandes calamités. C'est lorsque les Sociétés sont tranquilles, que les richesses, la naissance & les dignités obtiennent des avantages. Mais lorsque des malheurs imprévus ont troublé le calme des Empires, & menacé les grands intérêts de l'homme, la Société épouvantée cherche des bienfaiteurs & des guides, & toutes les distinctions arbitraires & frivoles disparaissent comme des fantômes à l'aspect du génie & de la vertu. La stupidité & l'insolence se taisent en frémissant, se cachent dans le mépris qui les couvre, & préparent dans l'obscurité ces ingratitude publiques, qui rétablissent enfin leur puissance, & les font régner à leur tour.

Le premier soin de Sophosène, est de purifier l'air qu'on respire dans Athènes. Déjà les plantes odoriférantes, brûlées dans les pla-

ces & dans les carrefours , remplissent l'air de vapeurs bienfaisantes. Le vin renfermé dans les celliers , en sort pour recevoir aux rayons du soleil une fermentation nouvelle , & doit bientôt répandre à l'entour ses esprits acides & odorans. Le vieillard parcourt les maisons ; les malades semblent se ranimer à sa voix. Le premier effet de sa présence est de suspendre dans leur sein , les funestes habitudes du principe de la vie. L'espérance a réveillé des organes anéanties ; le sang circule avec plus de force & de liberté , & la fièvre trompe les heures étonnées de l'inconstance de ses phénomènes. On prépare de toutes parts des breuvages salutaires , & les extraits des plantes sauvages qui doivent chercher & détruire dans les veines , les germes de mort qui roulent avec le sang. Les Citoyens que la terreur avoit rendus immobiles , offrent d'utiles secours ; & vont mériter de vivre. Tout est en mouvement , chacun s'empresse d'exercer des forces qu'il n'espéroit plus de sentir.

Cependant Sophosène arrive au Palais de Pandion ; il est accompagné de Téléphe , qui ne peut se séparer de lui. Le Monarque accablé par les années , conservoit encore de la sensibilité pour les malheurs de son peuple ; on voyoit sur son visage , un caractère de sagesse qu'il devoit à de

longues infortunes. Mortel chéri des Dieux, dit-il à Sophosène, venez rendre la vie aux sujets du plus malheureux des Rois. Vos secours me sont inutiles; je touche enfin, grace aux Dieux, aux bornes de ma vie. Insensé le mortel, qui sur le bord du tombeau, désire de prolonger ou de recommencer sa carrière; il n'a jamais compté ses plaisirs & ses douleurs.

Grand Roi, dit Sophosène, l'homme qui a long-tems vécu, n'est pas étonné de trouver la tristesse sur le Trône; mais j'avois pensé, sur le bruit de votre sagesse, que vous jouissiez de quelque bonheur. Ah! du moins, cachez au reste des hommes les dégoûts qui vous consomment. Si Pandion est malheureux, que voulez-vous que nous répondions aux calomniateurs de la vertu? Le voilà, diront-ils, le fruit des leçons des sages. Ils répandent sur nos plus beaux jours une sévérité qui les flétrit, & maudissent enfin la vie dont ils ont négligé les plaisirs. Ainsi les plaintes du sage sont le triomphe de l'insensé, & peuvent multiplier sur la terre, les vices avec les malheurs. Je ne crains point que vos aveux détournent de la vertu le généreux Téléphe qui vous entend; mais cachez religieusement ce mystère à la profane multitude.

Ah! dit Pandion, ma tristesse est préférable aux regrets des insensés. Je ne suis pas à plaindre

en ce moment. Toutes les jouissances du vice ne valent pas la douceur que je goûte à voir un vieillard dont les oracles vantent la sagesse & à m'entretenir avec lui des malheurs de la vie humaine. Je n'ai goûté qu'un instant les illusions de la jeunesse. Des évènements sinistres hâtèrent chez moi le progrès de la raison. Je connus trop tôt l'inutilité de la vie , la réalité de ses maux , le néant de ses jouissances. Lorsque je voyois les hommes s'agiter avec fureur pour satisfaire leurs desirs , je cherchois comme malgré moi quelle étoit la fin de tant de mouvemens tumultueux , & je voyois toujours le tombeau pour terme. J'ai interrogé les sages , j'ai interrogé ma raison , & je n'ai jamais pû comprendre pourquoi cette immensité d'êtres animés par un principe fugitif & une volonté vaste , avoient quitté le néant pour promener leurs formes passagères dans la profondeur de l'espace qui retentit de leurs douleurs. L'homme qui repousse ces grandes pensées vit dans les convulsions du délire ; celui que la triste vérité a frappé de sa lumière se consume sans espérance , fait de vains efforts pour se détacher du système où il est enchaîné , & maudit mille fois le penchant malheureux qui lui fait encore chérir la vie.

A mesure que la contemplation de la nature flétrissoit mon cœur , je cherchois à le ranimer

par les jouissances de la vie privée. J'eus une femme, j'eus des enfans qui m'aimeroient encore, si l'usage & l'opinion qui dominant les Rois ne les avoient arrachés de mes bras. Je jouissois de leurs caresses. J'étois assez heureux pour oublier par intervalles mes tristes méditations. Une mort prématurée m'enleva mon père. Mon bonheur s'évanouit : il me fallut régner.

Dès ce moment je me trouvai seul sur la terre. Je voulus connoître quels étoient les fondemens d'un trône qui ne flattoit pas mon cœur, mais dont je ne voulois pas descendre ; je le trouvai sans autre appui que les loix d'un peuple inquiet & volage, qui n'avoit besoin que de changer d'opinion & de volonté pour anéantir ma puissance. Placé sur ce trône comme sur un abîme, je sentis qu'il falloit du moins cacher ma foiblesse & mes inquiétudes, & me renfermer dans mon palais ; que le peuple accoutumé à parler de son Roi sans le voir & sans l'entendre, le confondroit dans son culte avec les Dieux qu'il adoroit sans les connoître ; je me séparai des hommes pour régner sur eux ; j'évitai sur-tout d'être le témoin de leur obéissance, de peur d'en affoiblir le ressort. Cependant mon nom agissoit sans cesse & donnoit le mouvement à la Police d'Athènes ; mais ces effets de l'autorité qui forcent les volontés, qui

multiplient dans un empire les sacrifices de l'amour-propre , qui font taire la vérité & courber l'indépendance , ou qui plus purs dans leurs principes dirigent vers le bien les passions des hommes , & fondent le bonheur public , ces effets se passent toujours loin du Souverain dont ils émanent , & ne flattent ni ses vices ni ses vertus. Mon nom ne servoit qu'à donner aux dépositaires de ma puissance l'orgueil & la sécurité de la domination. Chacun d'eux à l'abri d'une autorité supérieure exerçoit la sienne sans crainte comme sans bornes , & moi placé à l'extrémité de la chaîne que formoient tous ces pouvoirs ensemble , étonné d'en être la source & le terme , je n'avois de la souveraineté que les privations qu'elle impose , l'incertitude de sa jouissance , le dégoût de la posséder & la crainte de la voir échapper de mes mains.

Je m'occupai de donner à mon peuple des loix plus sages & plus douces. Les esprits n'y étoient pas préparés , & je n'excitai que des murmures. Il fallut laisser les opinions & les mœurs dans le désordre où je les avois trouvées. On m'imputoit tous les malheurs publics , & on me défendoit d'y remédier par la proscription des usages qui en étoient la source. Alors je fus prêt à briser un sceptre qui me tyrannisoit , & à rentrer dans

la vie privée , mais le signal de la guerre me retint dans les chaînes de la Royauté.

Cisséus , Roi de Trace , conduisit ses troupes jusques dans l'Attique. La fortune fut incertaine & nous favorisa tour-à-tour. Les Athéniens commencèrent à se lasser des combats. Il fallut leur donner la paix & leur sacrifier le seul bien dont le trône m'avoit laissé la jouissance. Je donnai à Térée , fils de mon ennemi , ma fille Progné. Philomèle qui consolait ma vieillesse , fut appelée par sa sœur ; elle s'arracha de mes bras pour aller adoucir à Progné les ennuis d'un nouveau séjour. Je me rappelle encore ses larmes lorsqu'elle monta dans le vaisseau qui devoit la porter dans la Thrace. J'étois sur le rivage, les yeux fixés sur elle. Il me sembla plusieurs fois qu'elle demandoit à revenir dans mes bras ; mais les vents & les rames la dérobèrent bientôt à mes yeux. J'attendis en pleurant le terme qu'elle avoit fixé pour son retour , je commençois même à goûter quelque bonheur dans l'espérance de l'embrasser avant de mourir , lorsque j'appris qu'elle avoit péri dans les flots en quittant la Thrace. Mon infortune n'étoit pas à son terme. Il me manquoit d'entendre les cris de mes sujets mourans & de me voir environné de funérailles. Oh ! que j'aspire au repos du tombeau ! L'homme

sensible & compatissant ne doit pas rester long-tems sur la terre. Il ne peut répandre autour de lui que la tristesse qui le consume , & son cœur reçoit tous les jours quelque nouvelle blessure. Je mourrai plus content , si mes yeux , avant de se fermer , ont vu soulager par vos soins un peuple qui vous implore & qui m'avoit confié son bonheur.

Sophosène ne chercha point à consoler Pandion. Il lui parla du repos dont les justes jouissent dans l'Elisée , loin de la société des méchans , des malheurs réservés à toutes les générations qui doivent se succéder sur la terre , pour y espérer & gémir à leur tour au milieu des tombeaux qui les attendent. Il quitte ensuite Pandion pour aller goûter quelque repos ; mais il ne peut s'endormir. Il fait que les mourans qu'il a vus , compteront douloureusement toutes les heures de son sommeil. Il réfléchit dans le silence sur les ressources de son art ; & ne pouvant avoir que lui-même pour juge de ses devoirs & de ses erreurs , il arme sa conscience inquiète d'une sévérité nouvelle. Ses sens avertis par la volonté ont repris toute leur énergie , & vont donner à sa pensée des images plus fidèles , & des moyens plus puissans. Il parcourt la ville d'Athènes avant le retour du soleil. La Nature égarée reconnoit enfin la voix d'un sage , & rentre dans l'ordre

que le génie lui prescrit. Sophosène est étonné lui-même de retrouver dans la vieillesse une vigueur & une sagacité dont il avoit perdu le souvenir , & qui devoient bientôt s'éteindre. Ainsi les ombres que les corps projettent dans les vallées , s'agrandissent sur la terre , lorsque le soleil va se précipiter des Cieux , & qu'elles sont prêtes à disparoître pour se confondre dans les vastes ténèbres , dont la nuit vient envelopper l'Univers.

Cependant les cris de douleur se changent en des chants d'allégresse ; les mères attendries accourent dans les Temples , & demandent comme une grâce , qu'il leur soit permis de mêler le nom de Sophosène à celui des Dieux bien-faisans.

Tandis que Pandion donne à son peuple l'exemple de la reconnoissance , & fait retentir les Temples de cantiques , des malheurs plus affreux que ceux qu'il avoit éprouvés , poursuivent dans la Thrace sa déplorable famille. Le barbare Térée n'avoit point renvoyé Philomèle dans l'Attique , & avoit trompé Pandion , en publiant qu'elle avoit péri dans la mer. Une passion criminelle pour cette Princesse , lui avoit inspiré des attentats inconnus. Après avoir satisfait ses flammes impures , il craignit le ressen-

timent des Pandionides. Il arracha la langue à sa malheureuse victime , & l'enferma dans une tour. C'est là que Philomèle traça sur la toile l'histoire de ses malheurs , & la fit remettre à Progné. Cette Reine épouvantée du tableau de tant de crimes , médita contre son époux la plus cruelle des vengeances. Elle intéressa à son ressentiment les femmes les plus courageuses de la Thrace; & le jour de la fête de Bacchus , armée du thyrsé & des flambeaux , elle força la porte de la tour où Philomèle déplorait ses malheurs & ses outrages. Elle la trouva expirante & reçut son dernier soupir. Ce spectacle redoubla sa fureur ; les enfans qu'elle avoit donnés à Térée furent ses premières victimes. Elle apporta leurs têtes sanglantes à leur père qui célébroit la fête au milieu de sa cour. Le Roi s'élance sur elle & la poignarde : sa fureur s'accroît encore. Il remplit le palais de ses mugissemens , & demande vengeance aux Dieux qu'il avoit irrités par tant de crimes. Quelques larmes se mêlent aux mouvemens de sa rage. Non , non , s'écrie-t-il , ces têtes ensanglantées ne sont pas celles de mes enfans. Ma cruelle épouse a voulu tenter mon désespoir. Juste Ciel ! tu mesures tes châtimens aux forces humaines ; & quelques forfaits que ta justice ait à punir , le désespoir d'un père

qui auroit à pleurer tous ses enfans , doit intimider ta colère.

Après avoir passé quelques jours dans les agitations du désespoir, sa fureur se calme, & son cœur reprend enfin cette cruauté réfléchie & tranquille, qui caractérisoit le tyran. Il se vengera sur la famille de Pandion, sur la jeunesse d'Athènes, de la perte de ses enfans. Il appelle Cérastes, c'est le plus lâche de ses courtisans, le plus digne de la confiance de son maître, le plus capable de faire réussir, par la trahison, un projet de vengeance.

J'ai perdu mes enfans, lui dit-il, & je ne suis point vengé. Il faut que les Pandionides expient le crime de Progné. Partez pour Athènes, engagez les Princes de cette famille à venir dans mes états.

Je fais qu'ils aiment la gloire, que leur ame se révolte contre l'injustice & l'oppression. C'est à vous à profiter de leurs vertus pour les attirer dans mes pièges. Dites-leur que Philomèle vit encore enfermée dans une tour; que j'ai trompé Pandion & Progné, qu'il est encore tems de punir mes forfaits. Donnez-moi tous les noms qu'a mérités Progné; que la jeunesse d'Athènes s'enflamme au récit de mes cruautés, que l'indignation les fasse marcher à la vengeance, & qu'ils viennent

expier par leur sang le crime de la barbare épouse qu'ils m'ont donnée.

Alors ils conviennent de la route qu'il faudra faire prendre aux Athéniens , & du signal de la vengeance. Cérastes part pour l'Attique. En arrivant , il trouva la ville d'Athènes dépourvue d'habitans. Il témoigne par-tout de l'intérêt & de la compassion pour les calamités qui affligent cette ville malheureuse. Il répand les faux bruits de la cause qui lui a fait abandonner la Thrace , & semble n'oser par ménagement pour la tendresse de Pandion , lui découvrir les malheurs de Philomèle , dans un moment où la ville respirant à peine de tant de funérailles , ne peut s'occuper d'aucun projet de vengeance. Enfin le bruit en parvient jusques au Monarque. Il fait appeller l'étranger qui lui parle ainsi :

Grand Roi ! vous m'ordonnez d'ajouter à vos douleurs. Mon cœur , révolté par la cruauté de Térée & les malheurs de votre fille , n'a pû soutenir ce spectacle ; ma patrie m'est devenue odieuse , & je cherche un asile chez des peuples humains & généreux. Térée vous a trompé , il n'a point fait partir Philomèle , il la tient enfermée après l'avoir outragée. Je fus chargé de veiller à la garde de cette Princesse , & j'espérois pouvoir un jour faire usage de la confiance de Térée , pour terminer

miner les malheurs de Philomèle. Par combien de discours n'ai-je pas tenté de préparer l'esprit du tyran au repentir de son crime ! La violence de sa passion , la constance de sa cruauté ont déconcerté mes espérances. Enfin , dans la crainte que son fatal secret ne fût révélé à son épouse & à ses sujets indignés , il prononça la mort de Philomèle , & voulut me charger du crime. Mais il s'aperçut de l'horreur que m'inspiraient ses ordres , malgré les efforts que je faisois pour la cacher à cette ame indomptable & féroce. Je me jettai à ses pieds pour le supplier d'être juste ; il feignit de se rendre , mais je vis dans ses yeux qu'il me trompoit , & que j'étois déjà condamné. Je quittai la nuit même ses Etats ; j'ai traversé les montagnes qui terminent la Thrace , j'ai parcouru la Thessalie & la Bœotie , & je suis arrivé dans l'Attique , incertain si je vous decouvrirois des forfaits qui sont consommés sans doute , & dont la vengeance est inutile. J'ai craint l'ardeur de vos jeunes guerriers ; ils sont peu nombreux , ils sont nécessaires à votre Empire , & j'ai peut-être trop enflammé déjà leur courage , en leur peignant le sort de la fille de leur Roi.

Pandion écouta Céraftés dans un silence morne & douloureux , comme un homme que la perfidie & les revers ne peuvent plus étonner. La jeu-

nelle qui environnoit Céraſtés frémiſſoit d'impatience ; elle n'attendit point les ordres du Roi , & cria vengeance. On s'emprefſoit autour de Céraſtés , on remercioit les Dieux d'avoir conſervé un homme juſte à la Cour d'un tyran. C'eſt ainſi , diſoit Téléphe , que ſe ſeroit conduit Sophoſène. Un ſeul homme comme vous à la Cour de Theutras , auroit prévenu la plus grande partie de mes malheurs. Venez avec moi , venez voir Sophoſène , & partagez avec lui les hommages & la reconnoiſſance d'un peuple qui fait honorer la ſageſſe.

Le perfide craignoit trop l'œil pénétrant de la vieilleſſe , pour ne pas éviter la préſence de Sophoſène. Jeunes Athéniens , dit-il , c'eſt élever trop haut une vertu commune. Il n'en eſt aucun parmi vous , qui ne portât auſſi loin que moi l'amour de la juſtice & la haine de l'oppreſſion. Je croirois offenſer les Dieux , ſi je partageois la reconnoiſſance que vous devez toute entière au mortel que les Oracles ont appelé de la Crète , pour vous rendre la ſanté & la vie. A ces mots , Téléphe ne peut contenir ſes transports ; il embraſſe Céraſtés , le preſſe dans ſes bras , & verſe des larmes d'admiration & de tendreſſe. Ame grande & ſublime , s'écrie-t-il , vous joignez à vos vertus la modéſtie qui les couronne toutes. Eh bien ! c'eſt à

moi de suivre vos pas ; je me joins à ces braves guerriers que vous allez guider à la vengeance. On dit que les Celtes promènent leurs ravages dans les contrées voisines de la Thrace. J'irai leur demander compte du sang qu'ils m'ont fait répandre , lorsque j'aurai combattu sous vos yeux , & fait contre votre Roi , l'essai de la haine que m'inspirent les tyrans.

Toute la jeunesse d'Athènes , se félicite d'emmener le compagnon , l'ami de Sophosène. On lui jure de le suivre après la punition de Térée , & de combattre avec lui pour la délivrance de Caridée. Téléphe se sépare des guerriers pour aller embrasser Sophosène. O mon père ! lui dit-il , il faut que je vous quitte , les Dieux me rappellent à mes sermens. Mais si j'obéis à leur volonté , si j'immole à mes devoirs le bonheur de vivre avec vous , la seule récompense que je demande à leur bonté , c'est de me remettre dans vos bras. Le vieillard répandit des larmes. Il tint long-tems Téléphe contre sa poitrine , & lui dit : O mon fils ! votre cœur a été sensible à mes peines , lorsque ma vieillesse éloignoit de moi tous les cœurs. Puissent mes Dieux récompenser le généreux Téléphe , & lui conserver ses vertus. Ils vous ont déjà payé le prix de vos bienfaits , en vous associant à la gloire dont ils couronnent mes derniers

jours. L'infortune a mûti votre raison, & déjà le tems vous conduit à la Sagesse. Qu'elle préside à vos plaisirs sans les flétrir, qu'elle vous éclaire sur le choix des douces erreurs, & ne serve qu'à prolonger celles qui peuvent encore charmer votre jeunesse, sans vous préparer de remords. Ne vous hâtez point de parcourir trop rapidement le cercle de la vie humaine; vous seriez puni par une tristesse prématurée, d'avoir troublé l'ordre de la Nature, & devancé votre destinée. Partez, mon fils, & retenez vos larmes; elles déchireroient mon cœur. Vous avez des devoirs sacrés à remplir.

Déjà le vaisseau qui doit porter les ennemis de Térée est prêt à partir. Le rivage retentit de mille cris. On appelle les vents, on excite les matelots, on presse les préparatifs du voyage, & Céraftès tranquille jouit déjà de sa trahison. A peine la terre a disparu aux yeux des matelots, qu'il parle ainsi aux Athéniens : Je pense que vos premiers efforts doivent se diriger vers la tour qui enferme Philomèle; il faut s'en emparer avant que Térée apprenne notre arrivée dans la Thrace. Nous remonterons le Strymon jusqu'à Amphipolis, & de là nous gagnerons les monts Pangées, dont la chaîne couvrira notre marche jusqu'à la tour qui couronne la dernière de ces montagnes. La tour

sera emportée par votre valeur. Si Philomèle vit encore, je la ramènerai à son père. Les Dieux ne me permettent pas de partager les exploits auxquels la vengeance emportera votre courage.

Les Athéniens s'abandonnent à ses conseils, & le prient de diriger leur marche. Les vents sembloient favoriser Céraстés, & précipiter la perte de ces vaillans guerriers. On a salué l'isle d'Eubée & les côtes de la Theffalie, ils passent à la vue d'Eione, & laissent à Amphipolis le vaisseau qui les a portés. Ils arrivent enfin aux pieds des monts Pangées, se cachent dans des gorges profondes pour se préparer un triomphe plus assuré. Le perfide Céraстés les conduit dans une vallée étroite, où les soldats de Térée placés en embuscade, les enveloppent aisément. Les quartiers de roches roulent du haut des montagnes, & un grand nombre périt sans défense. Téléphe fait des prodiges de valeur, & voyant Céraстés parmi les assaillans, il lui crie d'une voix terrible : Monstre exécration, viens mourir de ma main, puisque tu ne peux mourir de ta honte & de tes remords. J'ai rempli le devoir d'un sujet fidèle, répond Céraстés en souriant, & vous voyez que les Dieux récompensent par la victoire, mon obéissance à mon Roi. A ces mots, Téléphe perd sa raison, & n'écoute que sa fureur. Il s'élance vers

le rocher d'où Céraстés insultoit ainsi à ses généreuses victimes. Ces vaillans hommes, dit-il, qui périssent par ton crime, n'ont pu se venger, mais ils t'attendent sur la poussière, & tu me devras la gloire de tomber à côté d'eux. En disant ces mots, il est déjà prêt à l'atteindre, lorsque le rocher ébranlé se détache de la montagne, & entraîne dans sa chute Téléphe frémissant & désespéré. Ses forces sont épuisées, & il est enchaîné sans résistance, avec trois de ses compagnons que leurs blessures empêchoient de se défendre. Tout le reste fut égorgé ou écrasé par les pierres qu'on faisoit rouler sur leurs têtes. Les uns meurent avec le désespoir de n'être pas vengés du monstre qui s'est joué de leur généreuse candeur; ceux-là accusent les Dieux qui laissent triompher le crime, & maudissent en expirant la vertu qui les a trompés.

Céraстés conduit à Topiris ses quatre prisonniers. Térée se hâte de lui demander s'ils sont neveux de Pandion. Pandion, lui répond Céraстés, a perdu tous les siens par la contagion qui vient de désoler Athènes. Perfide, s'écrie Térée en fureur, tu as trahi ma vengeance; tu mourras du supplice que je préparois aux Pandionides, & tu mourras sous les yeux de ces prisonniers dont je veux conserver la vie.

Les quatre Athéniens enchaînés, virent expirer Céraftés dans les douleurs les plus longues & les plus cruelles; leur joie ne fut point troublée par la pitié. Le traître mourant dans les angoiffes, n'a aucun droit sur la compaffion des hommes; & le généreux, le fenfible Téléphe ne verfa pas une larme. Il pleura bientôt la mort de deux de fes compagnons, dont les bleffures étoient mortelles. Il ne reftoit plus qu'un Athénien qui devoit partager fes malheurs. Térée qui vouloit les prolonger, réferva fes prifonniers à un fupplice plus cruel que la mort. Un Satellite du tyran leur prononça en ces termes leur condamnation :

○ Votre projet méritoit la mort, mais le Roi prend pitié de votre jeuneffe. Il vous envoie en exil dans la vallée de Clathmos, entre le Pangée & le Rhodope. Vous y pafferez le refte de vos jours, avec des coupables que la févérité des loix a condamnés au même châtiment. En vous permettant de vivre dans cet afyle, le Roi vous défend d'y jouir des douceurs de la fociété, elles ne doivent être que le partage des hommes juftes. Gardez-vous de parler aux compagnons de votre infortune; qu'on ignore votre nom & votre fort, & ne cherchez jamais à connoître ceux avec qui vous pafferez votre vie. Un gefte, une parole, fera le fignal de votre mort; la moindre curiofité,

la moindre confiance vous perdra; il y aura parmi les coupables, des Satellites qui sembleront partager votre destinée, qui subiront les mêmes peines, mais qui ne sont placés dans cette vallée, que pour veiller au maintien des loix qu'on vous impose. Ils ont ordre de révéler, ou même de punir sur le champ la moindre infraction au silence éternel qui vous est prescrit. Évitez sur-tout les regards de vos compagnons, pour ne pas partager leur supplice. Il ne vous est permis que de respirer & de travailler. Je ne vous dirai pas que le plus léger effort pour vous échapper, seroit puni comme le plus grand des crimes, & que les murmures sont des forfaits. Vous sentez que l'homme qui a mérité la mort, doit s'attendre à des supplices, s'il cesse un moment de regarder comme un bienfait, les châtimens qui ont racheté sa vie.





LIVRE CINQUIÈME.

TÉLEPHE écouta tranquillement son arrêt, sans se justifier, sans accuser Térée. Plein de respect pour la vérité, il ne voulut point l'exposer au mépris d'un méchant armé du pouvoir, & il se laissa conduire à Clathmos. Une muraille très-élevée ferme l'enceinte de cette vallée, que le Nessus fait retentir du bruit de ses flots; il s'échappe entre des barreaux de fer impénétrables à l'audace & au courage. L'enceinte est environnée de hautes montagnes couvertes de neige, & posées sur des rochers qui n'offrent aucune assiette aux pas de l'homme qui voudroit tenter de les gravir. La Nature semble les avoir taillés elle-même, pour interdire aux habitans de ce malheureux séjour l'espoir d'échapper à leurs maîtres, & d'aller chercher près du Ciel, la liberté qu'ils ont perdue. Ce fut le cruel Célemnis, ayeul de Térée, qui le premier imagina ce genre de supplice. Il avoit vu que les prisonniers goûtoient quelques douceurs à se raconter leurs peines, & il voulut leur ôter la consolation de pleurer ensemble. Il les chargea du soin de pourvoir à leur subsistance. Une garde nombreuse, veille dans des forteresses qui ferment les deux issues par où le Nessus précipite ses eaux. Dans le centre réside Méloante; il est chargé de

faire exécuter les loix du silence & de la terreur. Il oblige ses victimes de paroître chaque jour devant lui, dans l'ordre où elles ont d'abord été placées, & le nombre qui fixe leur rang, est le seul nom qu'il leur soit permis de porter.

Téléphe en entrant dans la vallée, cherche en vain des yeux le jeune Athénien qui devoit partager son exil; on les avoit séparés en partant de Topiris. Il ne peut distinguer aucun visage parmi cette foule qui n'ose le regarder, & où chacun porte le même habit & les mêmes marques d'esclavage. Il fallut se soumettre à vivre seul au milieu de tant d'hommes inconnus. Ils errent quelquefois comme les pâles ombres sur les rives du Stix, où après avoir bû les eaux du Lethé, elles se rencontrent sans se connoître. Mais ici le souvenir du passé vit encore; il se nourrit par le silence & par la nécessité de le renfermer dans son cœur. Les infortunés sont forcés de s'éviter; ils portent sur la terre des regards inquiets & sombres. Ils craignent de se trahir eux-mêmes en se livrant à la rêverie, & en proférant ces paroles involontaires que la douleur arrache quelquefois aux âmes sensibles. Ils n'osent se communiquer leur désespoir, ni s'en occuper en silence, de crainte qu'il ne leur échappe malgré eux, & ne leur coûte la vie. Le danger se multiplie sans cesse, & prend

mille nouvelles formes. Quelquefois un de ces infortunés entend prononcer tout-à-coup son nom; s'il lève sa tête pour répondre, il reçoit la mort. Il n'y a point de grace pour celui qui dans un songe, révéleroit une partie de ses malheurs. Le tyran qui gouverne cette multitude, tranquille sur les effets de sa cruauté qu'on a revêtue du nom de devoir, s'occupe sans cesse de saisir ou de faire naître les occasions de punir. Souvent même il ordonne des supplices sans en déclarer le motif, afin que la terreur qui veille dans cet asyle ne se repose jamais.

Téléphe avoit déjà mesuré d'un coup d'œil l'étendue de cette vallée. Il jugea qu'il étoit au-dessus des forces humaines, de surmonter les obstacles que l'art & la Nature opposoient à sa liberté. Mais lorsqu'il eut vu le chef qu'il alloit avoir pour maître, & compté les ministres de ses ordres, il conçut des espérances. Seul & désarmé, il ne craint point les dards & les piques menaçantes qui épouvantent les compagnons de son esclavage. Je périrai sans doute, disoit-il, mais mon sang ne coulera pas seul, & mes derniers soupirs se mêleront aux cris de mes victimes expirantes. Je ferai voir du moins que pour mépriser les tyrans, on n'a qu'à mépriser la vie, & que si les opprimés avoient du courage, les oppresseurs

perdroient leur audace. Que dis-je ? Ah ! malheureux ! il ne m'est pas permis de mourir. Caridée a mes sermens , j'ai promis de vivre pour lui rendre la liberté , & je suis condamné à prendre soin de ma vie , jusqu'à ce que les mânes de son père soient apaisés. Peut-être suis-je coupable , d'avoir exposé mes jours pour la fille de Pandion. Lorsque j'ai suivi les guerriers d'Athènes, ai-je bien interrogé mon cœur ? & sous prétexte de m'assurer des secours contre les Celtes , n'ai-je pas voulu servir la passion de me signaler & de me vaincre ? Hélas ! je ne suis pas innocent devant les Dieux , & je mérite mon sort ; attendons dans cet exil quelque révolution de la fortune , qui me rende au service de la fille de Théoclès. Térée peut cesser de régner & de vivre. La terre ne porte pas long-tems les tyrans. Espérons tout de ses crimes. L'homme qui vit sous le joug du serment ne mourra point sans le remplir ; & les Dieux qui président à la fidélité doivent être aussi les Dieux de l'espérance. C'est ainsi que Téléphe cherchoit à se fortifier contre ses malheurs , & se foumettoit à sa destinée. On lui fournit les instrumens nécessaires pour cultiver la terre qui devoit le nourrir , & on lui en traça les limites avec la défense de les franchir. Ce travail lui parut plus supportable que celui qui l'avoit occupé à Ephèse. Son corps ne s'éner-

voit point , & il se consoloit par l'exercice de ses forces , de la nécessité d'en faire usage. Quelques douceurs vinrent même se mêler au sentiment de ses peines. Il trouva dans l'observation de la nature des plaisirs que sa jeunesse avoit négligés ou méconnus. La pureté d'un beau jour , les reflets des nuages qui tempèrent la chaleur & qui embellissent les Cieux, les efforts des élémens combinés pour multiplier les végétaux qui ornent la terre furent pour Téléphe des spectacles nouveaux & intéressans , & répandirent quelques charmes sur sa solitude. La tyrannie qui a flétri , dans cette vallée , le cœur de l'homme , n'a pas eu le pouvoir d'y flétrir la verdure & les fleurs. Par-tout où l'on voit de la terre , une plante se hâte de germer & d'éclorre , & bientôt les insectes de l'air volent autour d'elle , & se reposent sur sa tige naissante. Le travail de l'homme , aidé des rayons du soleil & des pluies rafraîchissantes , multiplie d'une manière étonnante cette énergie de la nature pour la reproduction. Ainsi tout est vivant pour l'observateur qui travaille dans le silence ; tout est mort pour le malheureux qui accablé de richesses & privé de besoins , a perdu l'intérêt que le sage prend aux êtres qui l'environnent. Il traîne jusqu'au tombeau des ennuis plus pesans que les calamités mêmes ; tandis que le

pauvre admire sans cesse le mouvement éternel qui anime & féconde la terre , & qui paie tous ses travaux par des plaisirs inaltérables & renaissans.

Cependant Téléphe n'ose se livrer tout entier à ces jouissances. Le souvenir de Théoclès partage son cœur & lui retrace ses devoirs. Bientôt il est dominé par ses sermens. Sa constance s'évanouit lorsqu'il compte les jours de son exil , & qu'il ne voit aucun terme à son esclavage : quel secours peut-il attendre dans cet asyle ? Sophosène est près du tombeau ; & ces liens qui attachent à une famille , qui donnent des défenseurs dans l'oppression , ou qui promettent du moins la vengeance , sont inconnus à Téléphe. Son ame étoit déjà accablée par la douleur , lorsqu'un jour , rappelé à ses travaux par les premières lueurs du crépuscule , il entre dans le champ qu'il cultivoit & voit sur la terre des caractères qui venoient d'y être tracés. Quel fut son étonnement , lorsqu'il lut ces mots : JE SALUE TÉLEPHE , FILS D'HERCULE. Une terreur sombre fut son premier sentiment. Une joie vague & incertaine l'agita bientôt après. Quel mortel auroit osé tracer ces mots dans ce lieu redoutable ? Un Dieu sans doute a voulu me consoler en me révélant une origine illustre qui efface tous mes malheurs. O Hercule ! si je consulte mon courage , j'ose croire en effet que vous êtes

mon père ; & des larmes couloient de ses yeux. Est-ce vous , ô mon père qui touché de mes longues infortunes , annoncez au malheureux Téléphe qu'il est votre fils. C'est donc dans cet affreux séjour que le bonheur m'attendoit. Ah ! je bénis mille fois mes chaînes , & la perfidie de Céraстés , & la cruauté de Térée , & la tempête qui m'a jetté dans la Crète après que mes mains eurent étouffé un barbare comme vous étouffâtes jadis Antée pressé dans vos bras immortels. Oui je suis votre fils. Je ne crains ni les remparts ni les soldats qui m'environnent. Je ne crains que de me tromper sur mon sort , & ce n'est qu'en tremblant que j'ose vous appeller mon père. Il se prosterne en disant ces mots , il baise les caractères qui lui ont appris sa naissance. Il ne redoute ni l'œil vigilant de ses Satellites , ni la perfidie de ses compagnons. Il applanit la terre autour de chaque lettre qui compose ces mots si chers , pour que les traits en soient mieux prononcés ; & si quelqu'un vient pour les effacer , il lui destine la mort.

Il passe le jour entier à les relire , & à méditer sur la cause & les suites de ce grand évènement. Toutes les passions viennent l'agiter à la fois ; & l'heure fatale qui termine les travaux ne l'arrache point à ses réflexions qui le suivent dans son cachot , & se prolongent jusqu'à la renaissance

du jour. A peine les prisons se rouvrent qu'il vole au lieu chéri. Il n'y trouve plus ces caractères. Ils ont disparu & avec eux l'espérance & la joie qu'ils avoient fait naître. Les Dieux se jouent d'un infortuné, disoit-il, car mon nom est inconnu dans cette vallée. Térée lui-même l'ignore, & je n'ai point vu l'Athénien qui devoit partager mon exil, & qui seul me connoissoit. Je suis né sous les auspices les plus affreux. Une furie présida sans doute à ma naissance. C'est elle qui me conduisit à la cour de Theutras, qui me dicta le serment que je prononçai dans les bras de Théoclès pour m'enchaîner à la vie, qui multiplia mes revers, & pour comble de maux me donna l'amour de mes devoirs avec l'impuissance de les remplir.

Cependant la trompette a fait retentir la vallée & donné le signal de la retraite. Chacun regagne tristement sa fatale demeure, & laisse ses travaux suspendus. Oh ! qui pourroit savoir les pensées qui tourmentent ces victimes, quels horribles combats l'espérance & l'effroi se livrent dans leur cœur, combien elles maudissent leur naissance & leur destinée. Que d'imprécations étouffées contre la cruauté des tyrans, & la barbare stupidité des hommes qui la secondent ! Téléphe est plus agité sans doute que ses compagnons. Ses regards sont
plus

plus sombres ; son silence plus douloureux. Il va sortir de cette agitation pour en éprouver une nouvelle. Parmi ces esclaves muets qui l'environnent & qu'on va renfermer avec lui jusqu'au lendemain , il apperçoit Eriçthon , ce même Eriçthon qui a élevé son enfance & qui trompa son amitié. Le prudent vieillard n'a pas plutôt rencontré les yeux de Téléphe qu'il détourne à l'instant les siens. Ce mouvement rappelle à son élève tous ses dangers & arrête ses transports prêts à éclater. Il faut que Téléphe réprime son impatience & qu'il passe encore la nuit dans le trouble & l'inquiétude. Ses yeux ne se ferment point. Il prépare dans les ténèbres les moyens de parler à Eriçthon , sans exposer les jours du vieillard ni les siens. Que deviendrait-il si Eriçthon lui étoit ravi avant de l'avoir entendu. C'est lui , il n'en doute plus , c'est lui qui a écrit sur la terre la destinée de Téléphe , & le fils d'Hercule rentre dans le néant , si la seule bouche qui peut l'instruire de sa naissance se ferme pour jamais avant de l'avoir éclairé.

Le vieillard évite pendant plusieurs jours la vue de Téléphe qui commence à croire qu'Eriçthon n'a point de part à l'évènement qui le trouble : l'ingrat, disoit-il en lui-même , redoute un malheureux qu'il a lâchement abandonné. Il craint de trouver dans

mes yeux le reproche qu'il porte dans son cœur. S'il avoit à me nommer Hercule pour mon père , il n'éviteroit pas avec tant de soin la vue d'un infortuné dont il a reçu les premières caresses, & dont il pourroit encore combler le bonheur. Il faut donc renoncer à l'espérance , & abandonner sans résistance au tourment de l'incertitude les tristes jours qui me restent.

Il reprend enfin ses travaux , il arrose la terre de nouvelles sueurs & de nouvelles larmes. Un jour que la chaleur avoit été plus violente , & que l'air embrâsé s'étoit chargé de vapeurs enflammées , des nuages épais amoncelés par les vents entre les montagnes couvrirent la vallée de ténèbres, & versèrent des torrens de pluie & de grêle que les rayons du jour ne pouvoient percer. Le tonnerre retentit dans les rochers qui en prolongent le bruit & l'horreur. La foudre s'allume de tous les côtés à la fois. Téléphe couvert de pluie & de flammes ne distingue plus les objets un peu éloignés. Tout-à-coup , il voit Ériçthon à côté de lui qui s'incline en versant des larmes. Fils d'Hercule , lui dit-il , les momens me sont chers. J'expie dans cet exil le crime de vous avoir abandonné lorsque Theutras vous fit quitter la Mysie. Mes remords s'accrurent après votre départ , & je publiai que vous étiez fils d'Hercule , que la

tendre Augé, fille d'Aléus Roi d'Arcadie, cherchant les traces de ce héros dont elle portoit le fils dans ses flancs, vous avoit enfanté dans les forêts du mont Sypile, que cette Princesse expirante vous avoit remis dans mes mains, lorsque je cherchois avec Plemnée un enfant qui pût passer pour l'héritier de Theutras, que la Reine affligée d'une longue stérilité avoit favorisé cette erreur & fait emporter dans l'Arcadie le corps de votre mère. Simoïris qui a succédé à la Reine & qui hait tous les Héraclides craignit l'éclat de votre destinée; elle m'accusa d'imposture, & le foible Theutras lui accorda mon exil. J'allai chercher un asyle à la Cour du Roi des Gètes qui faisoit la guerre à Térée. Je le servis avec zèle & lui fis remporter de grands avantages. Mais une trahison m'a fait tomber dans les pièges de Térée qui m'a condamné à cet horrible exil. C'est moi qui ai tracé sur la terre les caractères qui vous ont fait connoître votre origine. Je me défiai de votre jeunesse, je rentrai le dernier pour les effacer & pour réparer votre imprudence. Adieu, fils d'Hercule, dites à Eriçthon que vous savez imiter les vertus de votre père & que vous lui pardonnez. Oui, je vous pardonne Eriçthon, je ne me croirai même digne du sang de Jupiter que lorsque j'aurai brisé vos fers. Eriçthon avoit déjà

disparu & repris le travail qui lui étoit assigné avant que Téléphe eût fini ces mots, & que le calme fût rétabli dans les airs. Tremblez Satellites sanguinaires d'un tyran. Vous tenez dans vos chaînes le petit-fils de Jupiter dont les mains lancent la foudre qui gronde sur ce coupable séjour. Fille de Théoclès ! vous revertez les plaines du Lathmus, & le sang de vos ravisseurs vous vengera de la mort d'un père. C'est ainsi que parle Téléphe, & ces accens d'un demi-Dieu éclatent comme le tonnerre & font retentir les montagnes. Enfin l'air se purifie & laisse tomber sur la terre inondée les derniers rayons de l'astre du jour.

Téléphe ne rentrera plus dans la prison qu'il habitoit ; le fils d'Hercule ne fait plus supporter les outrages. Envain la trompette éclatante a frappé l'écho de ces déserts. Il passe la nuit les bras appuyés sur les branches d'un chêne, & les regards fixés sur les Cieux où règne le père du demi-Dieu qui lui donna la vie. Ses idées s'agrandissent comme son courage. Il voudroit précipiter le retour de la lumière pour immoler des victimes qu'il juge à peine dignes de périr de sa main.

Méloanthé qui commande dans ce désert, s'apperçoit qu'il lui manque un prisonnier. Tous

ses foldats sont aussi-tôt en mouvement. Il aime à multiplier les effets de son pouvoir , & à l'exercer sans danger. Il reçut en naissant la lâcheté & l'amour de la domination. Souple & rampant sous la force & l'autorité , il fait supporter patiemment le mépris & l'injure , mais il aime à insulter , à opprimer la foiblesse , à étaler sans péril l'appareil terrible des combats pour épouvanter des infortunés sans défense.

Les foldats sont divisés en plusieurs troupes , dont l'une est commandée par Méloanthé lui-même. On parcourt la vallée , on fouille dans les cachots , dans le lit du Nessus. Ces lâches foldats qui n'ont jamais combattu , qui n'ont jamais exercé leurs forces que pour égorger des prisonniers désarmés , sont effrayés d'en avoir un de moins dans leurs chaînes , & pensent voir dans cette fuite les présages les plus sinistres. Méloanthé , qui d'abord s'est applaudi de l'éclat & de l'importance de ses recherches , commence à être agité par la crainte. La sévérité de Térée l'épouvante , sa tête répond de sa vigilance & de sa fidélité. Enfin il apperçoit Téléphe qui l'attend sans daigner le regarder. Méloanthé est cependant armé comme s'il alloit disputer la victoire à des ennemis redoutables & nombreux. Son casque est surmonté d'un panache flottant , il porte

l'Egide & la lance de Pallas, & son orgueil puéril & insensé se plaît à imiter la Déesse. Cet appareil inspire à Téléphe tout le mépris que le Héros a pour la lâcheté cruelle. Il attend que son ennemi soit près de lui pour arracher une grosse branche du chêne sur lequel il est appuyé. Ce premier essai de ses forces répand déjà la terreur dans la troupe qui vient l'attaquer. La massue redoutable tombe sur la tête des deux premiers agresseurs, & les étend à ses pieds; les autres prennent la fuite. Méloanthé appelle à grands cris le secours de ses troupes dispersées; mais sa voix est étouffée dans les bras de Téléphe qui lui presse la poitrine, le renverse sur la poussière, & le force d'ouvrir la bouche en pressant sa gorge d'un pied vigoureux. Il lui arrache la langue. Des flots de sang coulent sur la terre, & Téléphe se hâte de dépouiller sa victime. Il met sur sa tête le casque du vaincu, il prend le bouclier, la lance, l'armure, & jette loin de lui l'habit d'esclave.

Cependant les soldats qui avoient vu de loin les preuves de son courage, craignent une révolte générale, parcourent le glaive à la main la vallée de Clathmos, passent au fil de l'épée tous les prisonniers qu'ils rencontrent, & couvrent la terre de morts. Téléphe les poursuit de près, & venge

sur ceux qu'il peut atteindre le sang de ses compagnons. La garde qui veille dans la tour placée à l'extrémité par laquelle entre le Nessus, abandonne son poste pour venir au secours de ses compagnons. Trompée par les armes dont Téléphe s'est revêtu, elle croit que Méloanthé poursuit ses soldats rebelles, & va lui offrir son secours pour les remettre dans leur devoir. Je n'ai besoin de personne pour me venger, s'écrie Téléphe. A cette voix on ne reconnoit pas Méloanthé, & on se prépare à l'attaque. Le Chef de cette troupe étoit un soldat que sa valeur avoit fait monter au commandement de cette forteresse. Il étoit d'une taille élevée & d'une force prodigieuse. Il avoit passé sa jeunesse dans les combats, & conservoit dans un âge avancé cette vivacité qui fait supplanter impatiemment au jeune guerrier le repos d'une longue paix. Il s'anime d'un feu nouveau à la vue de l'ennemi qu'il avoit à combattre, & défend à ses soldats de le seconder. Téléphe se sentit ému en voyant les cheveux blancs de son agresseur. Renoncez, lui dit-il, à un combat inégal; n'irritez pas la valeur d'un jeune homme qui respecte la vieillesse, & qui dans le combat cherche plutôt sa liberté que la gloire du triomphe. Téméraire! lui dit le vieillard, un fugitif digne du supplice ose étaler

sa modération & outrager ses maîtres , au lieu de tomber à leurs pieds pour recevoir le châtimement ! Je ne connois de maître que les Dieux , lui répond Téléphe irrité , & puisque tu ne veux pas accepter la vie que je t'offrois , reçois la mort. En disant ces mots , il pousse sa lance contre son ennemi qui évite le coup & frappe Téléphe de la sienne. Un second coup parti comme l'éclair fait tomber le casque & couvre de sang la dépouille de Méloanthé. Téléphe s'abandonne à toute sa fureur. Il sent qu'il combat un adversaire dont il ne doit pas mépriser les forces. Il détourne d'un bras vigoureux le troisième coup qu'on lui porte , & plonge sa lance dans le corps du vieillard , qui tombe sur la terre en versant des pleurs de rage sur sa défaite. Les soldats se dispersent épouvantés de la mort de leur redoutable chef. O jeune homme ! s'écrie le mourant , c'est ma vieillesse qui m'a trahi. Si tu es généreux , ne me laisse pas survivre à la honte d'être abattu par de jeunes mains. J'implore la pitié , arrache-moi la vie & la vue de mon vainqueur. Infortuné vieillard ! lui dit Téléphe attendri , je n'en voulois point à vos jours , je fuyois les tyrans qui opprimoient mon innocence. Pourquoi avez-vous irrité ma valeur ? Puisse votre sang s'arrêter & prolonger votre vie ! Pendant

que Téléphe parle ainsi , les traits du vieillard s'altèrent , & se couvrent de toutes les horreurs d'un épas.

Cette enceinte n'offre plus aux yeux du vainqueur que des fugitifs & des morts ; les portes sont abandonnées ; elles sont devenues inutiles par la perte de leurs défenseurs & des malheureux qu'elles renfermoient. Téléphe s'éloigne de cet horrible séjour , & s'enfonce dans une gorge en remontant vers la source du Nessus , qui tantôt coule à la hauteur de ses rives , tantôt gronde dans des abîmes & dispaçoit sous les broussailles & les rochers , dont les côtés de son lit sont hérissés. Il s'arrête enfin dans un lieu agréable où le torrent roulant paisiblement entre des cailloux , invite par le bruit & le mouvement de ses vagues bondissantes , à fixer sur son cours des regards immobiles , & à suspendre toutes ses pensées pour rêver sans objet & sans volonté.

Le fils d'Hercule ne peut détacher ses yeux de ce tableau. Tout-à-coup il apperçoit les eaux du torrent se changer en sang. Ses cheveux se dressent , & son horreur augmente , en voyant rouler une tête & des membres ensanglantés. Le silence profond de ce désert ajoute à l'effroi qu'inspire un pareil spectacle. Il promène en

vain ses regards. Il n'apperçoit nulle part les traces de l'homme. Le Nessus, dont il cherche des yeux à connoître le cours, se précipite du haut d'une montagne dont le sommet échappe à sa vue, & qui n'est dans toute sa hauteur qu'un rocher dépouillé & inaccessible. Il ne paroît pas tel au courage de Téléphe. Il cherche à gravir contre le torrent. Il mesure de l'œil les distances & les obstacles, traverse les nuages suspendus à des hauteurs inégales, & arrive enfin à la pointe d'un rocher qui domine une plaine, dont la montagne est couronnée, & qui est le théâtre du carnage. Téléphe est témoin d'un combat affreux qui n'a eu jusques-là d'autres spectateurs que les Dieux. Les plaines qui s'étendent aux pieds de ces montagnes ne sont que d'effrayans abîmes, & semblent fuir dans le lointain l'œil étonné qui les cherche sur l'horison.

Quelle Divinité cruelle a transporté si loin du séjour des hommes ces malheureux acharnés à se détruire ? Ils se sont rapprochés des Dieux pour les outrager par le spectacle du meurtre & de la fureur. Hélas ! disoit Téléphe, j'ai languï privé de la société de mes semblables ; leur silence étoit le plus cruel de mes maux. Je désirois d'entendre leur voix, de leur communiquer mes pensées & de recevoir les leurs. Le com-

merce avec les hommes étoit le grand objet de mes désirs & de mes regrets ; & les premiers qui s'offrent à moi nagent dans le sang de leurs compagnons. Je ne trouve par-tout que la férocité & l'oppression , & ces insensés qui prodiguent leur vie , se plaignent encore de la brièveté de sa durée. J'ai besoin de me rapprocher d'eux , & je ne puis le faire qu'en combattant. Il ne balança pas sur le parti qu'il devoit embrasser. Les combattans étoient distingués par leurs vêtemens & par leurs armes. D'un côté , c'étoient des femmes & des enfans avec des esclaves armés de pierres ; de l'autre , des guerriers armés de dards & de glaives. Cette inégalité révolta le généreux fils d'Hercule. Quelle lâcheté , s'écria-t-il d'une voix éclatante ? Hommes féroces , qui déployez contre des ennemis désarmés toute la rage que la résistance peut allumer dans le guerrier courageux ! Voici un nouvel ennemi à combattre.

A ces mots , les deux partis étonnés d'entendre une voix inconnue qui tonne sur leurs têtes , suspendent le combat pour reconnoître d'où elle paroit. Ils apperçoivent sur le rocher qui les domine , un guerrier armé de la lance & du bouclier. Son casque ombrage sa tête d'un panache flottant , dépouille superbe des cygnes qui nagent

dans les eaux du Nessus. Le feu qui sort de ses yeux, anime sans les altérer les graces de son visage. Sa taille majestueuse inspire le respect, & les combattans ne doutent point que le Dieu Mars ne soit descendu de l'Olympe pour secourir la foiblesse. Les vainqueurs effrayés par les paroles menaçantes qu'il a fait retentir dans cette région élevée des airs, s'enfuient épouvantés, & abandonnent la victoire; les vaincus se prosternent devant lui & lui demandent vengeance, & Téléphe est environné d'adorateurs.

Mortels infortunés, dit le fils d'Hercule, je ne suis qu'un homme, mais je cherche à ressembler aux Dieux par la justice & par la vertu; hier encore je portois le même habit que vous. J'ai gémi dans le plus cruel esclavage; & si les hommes qui vous ont combattus, sont aussi barbares que les tyrans que je viens de punir, je suis encore prêt à tout entreprendre pour vous venger. Je n'oublierai jamais à quel opprobre m'a réduit la force & la perfidie, & mon cœur indigné ne sauroit pardonner aux tyrans. Mais apprenez-moi quel est votre sort. Qui vous a conduits sur le sommet de ces montagnes inhabitées?





LIVRE SIXIÈME.

PENDANT que Téléphe parloit, le silence régnoit autour de lui. Les blessés, les mourans, ceux qui étoient condamnés à leur survivre, tout étoit immobile, & les sentimens douloureux qui marchent à la suite des combats étoient suspendus par l'étonnement & l'admiration. Un des esclaves, nommé Nearsis, qui s'étoit le plus distingué par sa valeur, lui parla ainsi : O étranger envoyé des Dieux ! (car une Divinité a pu seule vous ouvrir une route jusqu'à nous) vous voyez des esclaves qui n'ont pu soutenir la cruauté de leurs maîtres, & qui n'ont pas cru offenser les Dieux, en défendant contre la tyrannie leurs femmes & leurs enfans. L'histoire de nos malheurs est longue, mais si vous êtes humain & compatissant, je ne craindrai point de vous importuner par ce déplorable récit.

Cette montagne qui est devant vos yeux nous dérobe la vue de Toraxène, capitale des Agathyrses. Elle est bâtie sur les rives de l'Hèbre, qui roula dans ses flots la tête d'Orphée, le seul de nos Rois qui ait voulu adoucir la cruauté de son peuple, dont il a été la victime. Sous son règne, les esclaves ne désiroient point la liberté. Attachés

par l'habitude à des maîtres dont les loix tempéroient le pouvoir, ils regardoient leur sort comme une de ces loix de la Nature qui distinguent les espèces des êtres vivans, sans donner à aucune d'elles le regret de ne pouvoir passer dans une autre. Mon père avoit vu ce Roi inspiré d'Apolon; il m'a souvent dit les effets de ses chants sur les cœurs des hommes les plus féroces; je l'ai vu pleurer en me racontant les histoires de sa jeunesse. Il voyoit avec la douleur la plus amère, que notre sort s'appesantissoit tous les jours par le progrès de la férocité de nos maîtres. Cet avenir effrayoit sa vieillesse, & lui faisoit verser des larmes en me regardant.

J'étois dans cet âge où l'homme trouve en lui seul tous les moyens d'être heureux. J'étois peu touché des malheurs qu'on m'annonçoit, mais je ne tardai pas à sentir toute l'horreur de mon sort. J'aimai Néere, esclave comme moi, occupée des mêmes travaux, soumise au mêmes châtimens. Cette dernière pensée me rendit ma servitude affreuse; je n'avois pas senti mes maux, mais je sentis profondément ceux de Néere. Du moment que je connus l'amour, je cherchai l'origine de ces droits terribles que les hommes se sont donnés sur leurs semblables, & qu'ils disent tenir du Ciel, dont ils exaltent la bonté. D'abord je crai-

gnis d'offenser les Dieux, en interrogeant leur sagesse qui préside à l'ordre de l'univers. Je n'osois juger mes maîtres, de peur de me rendre coupable. Mais mille pensées m'agitoient, lorsqu'un événement affreux me donna de nouvelles lumières sur les fondemens de ma servitude.

Les Agathyrses, rendus après la mort d'Orphée à toute leur férocité, obtinrent une loi de son fils Niraxés, pour les dispenser de prendre soin des esclaves que la vieillesse rendoit désormais inutiles. Ils représentèrent que le tems qu'employoient à les secourir les enfans & les autres esclaves compatissans, étoit perdu pour l'intérêt des maîtres, & occasionnoit des pertes considérables dans le produit de nos travaux. Niraxés leur permit de faire transporter nos vieillards dans une île déserte que l'Hèbre environne de ses eaux profondes & rapides. C'est-là que nous devions terminer sans soulagement une vie passée dans le travail & dans l'opprobre.

Nous apprîmes la nouvelle de cette loi par son exécution même. Les esclaves accablés par l'âge ou par les infirmités, furent enlevés des bras de leurs enfans & de leurs compagnons occupés à les secourir. La consternation s'empara de tous les cœurs; on ne se parloit plus, on se regardoit en pleurant, on levoit les mains au Ciel. Et moi,

généreux étranger, j'évitois les regards de mon père que j'avois toujours cherchés en souriant. Je cachois mon visage dans son sein que je baignois de larmes, sans avoir la force ni le courage de lui parler. L'infortuné ! il affectoit d'être tranquille, & s'obstinoit à garder le silence. Enfin je pris la parole & lui dis : O mon père ! les Dieux m'avoient ordonné de vous aimer avant de me prescrire l'obéissance à mes barbares maîtres. Mon amour pour vous a commencé avec la vie, & j'aurois toujours ignoré que les Agathyrses avoient des droits sur ma soumission, si vous ne me l'aviez appris. Rien ne vous arrachera de mes bras. Dût tout mon sang couler sous le fouet de mes maîtres, vous ne terminerez point votre vieillesse loin de vos enfans. Mon fils, le fils de Néere apprendra par mon exemple ce que l'on doit à la Nature.

Mon père ne me répondit point ; il me serra contre son cœur, & fit de vains efforts pour pleurer. Depuis ce jour fatal il ne versa par une larme ; sa douleur resta dans son sein, & y fit des ravages qui altérèrent bien-tôt ses forces & sa santé. Pendant plusieurs jours, les esclaves plongés dans la tristesse négligèrent leurs travaux, & les chatimens se multiplièrent. Je fus déchiré de coups sous les yeux de mon épouse tremblante & de mon fils qui
se

se débattoit dans ses bras, & dont les cris innocens n'émurent point mes bourreaux. J'épuisai toutes les forces de mon ame pour dissimuler mes douleurs. Elles triomphèrent de mon courage, & il m'échappa des gémissemens qui firent évanouir Néere.

Cependant mon père s'affoiblissoit tous les jours. Les barbares craignirent sans doute les effets de ma tendresse, & la nuit il me fut enlevé. Jugez de l'horreur de mon réveil. On m'observoit avec soin; je feignis le calme, tandis que toutes les passions bouleversoient mon cœur & mes pensées. Il fallut travailler la journée entière, & en attendre la fin pour me rendre auprès du vieillard. Ce jour me parut mille fois plus long que toute ma vie passée.

Je me rendis la nuit à l'isle fatale, après avoir traversé le fleuve à la nage. J'appellai mon père à haute voix; les ténèbres ne me permettoient de distinguer aucun objet; je répétai plusieurs fois le nom de mon père qui vint à moi. Je meurs content, me dit-il, je t'ai embrassé encore avant de mourir. Non, lui dis-je, vous ne mourrez point dans cette isle abandonnée. Voilà du pain & des fruits. Je reviendrai toutes les nuits pour vous apporter la même nourriture; vos forces se rétabliront par le repos que vous n'avez pas en-

core connu, & dans peu de jours nous abandonnerons cette terre, où l'on ne nous permet ni d'être heureux, ni de pleurer sur nos malheurs. Un esclave n'offense point les Dieux, quand il fuit la cruauté qu'ils ont condamnée, & qu'il préfère à ses autres devoirs celui de défendre son père. Adieu, puisse le calme rentrer dans votre cœur ! J'atteste toutes les puissances du Ciel que vous mourrez libre. On nous a dit que les peuples qui environnent les Agathyrses, se nourrissent de la chair des étrangers, & qu'il n'y a point de sûreté pour l'esclave qui s'éloigne de cet empire. Croyez-moi, mon père, nos maîtres nous ont trompés. Quelque impitoyables que soient ces voisins, je les fléchirai en leur présentant Néere & mon fils, en leur racontant les malheurs qui nous auront fait quitter notre patrie, & en invoquant les Dieux que tous les hommes doivent craindre, puisque le tonnerre gronde par-tout. Les étrangers qui sont venus parmi nous, avoient-ils plus de férocité que les Agathyrses ? Non, ils étoient plus humains & plus bienfaisans. Hercule qui traversa ces contrées, venoit d'une région très-éloignée, & n'a laissé que des témoignages de son courage & de sa vertu. Jamais il n'a répandu que le sang des méchans & des monstres qui ravageoient nos moissons.

Au nom de son père, Téléphe laissa tomber des larmes abondantes. Vous connoissez Hercule, dit-il à Nearsis? Vous avez vu ce héros, & moi qui suis son fils, je ne le connois point encore. Il parcourt la terre pour punir les tyrans & pour protéger l'innocence, & j'ai languï loin de lui dans les fers & dans l'esclavage. J'ignore peut-être la plus grande partie de ses exploits; j'ignore s'il vit encore, ou s'il a déjà été reçu parmi les Dieux. Mais continuez l'histoire de vos malheurs, il me font oublier les miens.

Nearsis regarda Téléphe avec admiration. Il osoit à peine reprendre la suite de ses aventures, & ses compagnons étonnés partageoient son respect & son silence. La douceur qui se peignoit dans les yeux de Téléphe le rassura bientôt, & il continua ainsi :

Je quitterai mon père, & je repris le chemin de Toraxène, où j'arrivai avant le jour. On ne s'aperçut point de mon absence; je repris mon travail accoutumé, & après avoir retranché de ma nourriture & de celle de Néere ce que je destinois à mon père, je repartis la nuit pour le retrouver. O mon fils! me dit-il, ta piété ne restera pas sans récompense. Je commence à croire que tu n'auras pas fait de vains efforts pour conserver mes jours. Il me semble que l'espérance & le ré-

pos me rendent une partie de mes forces ; & que les Dieux contens te réservent le plaisir d'avoir prolongé la vie de ton père. Mais, mon fils , j'attends de toi un nouvel effort. Il est impossible que je goûte ici quelque douceur parmi les cadavres qui sont étendus sur la terre. Les malheureux qui m'ont précédé dans cet exil sont morts sans sépulture , viens m'aider à les couvrir de terre , & dérobe-moi cette affreuse image.

Je passai la nuit entière à creuser un tombeau ou j'enfermai les morts. Mon père ne me donna que de foibles secours , & je le priai même de s'abstenir de ce travail. Je le laissai plus content. Sa santé me paroissoit faire des progrès sensibles , & le calme renaissoit dans mon cœur.

J'arrivai avant le jour à Toraxène , & je me mêlai parmi mes compagnons. On nous fit travailler aux préparatifs d'une fête que nos maîtres donnoient tous les ans pour célébrer la naissance de leur fils. Je fus employé dans la salle du festin. Aux chants mélodieux accompagnés de la lyre , succédèrent les propos de la joie & de l'ivresse. Les voûtes retentissoient des ris bruyans des convives , lorsqu'on faisoit punir les esclaves qui manquoient d'attention ou d'adresse. On observoit les mouvemens de leur corps & de leur visage pour éviter les coups qu'on leur portoit .

ou pour étouffer les cris que la douleur pouvoit leur arracher. Il étoit défendu de troubler la fête par le moindre gémissement.

On parla long-tems de la stupidité des esclaves, du malheur des maîtres, dont les ordres n'étoient jamais exécutés avec cette promptitude & cette précision, sans lesquelles l'homme libre n'a que des jouissances imparfaites. Enfin les convives rassasiés quittèrent leurs tables, & on nous ordonna de nous réjouir de la naissance d'un enfant qui devoit un jour nous commander. Nous eumes des alimens plus abondans, & nous terminames cette journée par des danses & des cantiques.

Et moi je disois : j'apporterai des débris de cette fête, une nourriture plus saine & plus abondante à mon malheureux père. Il languit dans les horreurs de la solitude & dans les infirmités de la vieillesse ; mais aussi la piété de son fils l'enivrera ce soir d'une joie pure, mille fois préférable à l'éclat de la plus magnifique fête. Le vrai bonheur m'attend dans ses bras, & son attendrissement va me payer toutes mes douleurs. Nos maîtres n'ont jamais éprouvé de pareils transports, & ne soupçonnent pas mes jouissances. Envain l'esclave sensible est poursuivi par l'œil vigilant & infatigable de la tyrannie, il lui dérobe toujours quelques-

uns de ses mouvemens, & ne lui permet jamais de pénétrer dans les mystères de sa tendresse & de ses ineffables plaisirs.

Comme j'avais laissé la vieille mon père plus tranquille, je m'attendois à lui trouver plus de fanté & plus de forces. Je ne le rencontrai point à cette partie du rivage où il devoit se rendre pour me recevoir. Je sentis une inquiétude mortelle, je l'appellai inutilement. O mon père! m'écriai-je, ô Dieux! qu'avez-vous fait de mon père? En disant ces mots, je précipitois mes pas égarés. Je me sentois agité par la terreur, je croyois voir à chaque instant des objets nouveaux & inconnus; cette isle malheureuse me sembloit avoir changé de forme, & s'être peuplée de fantômes. Je ne doutai plus que mon père ne fût mort, & je craignois de rencontrer son ombre. Hélas! je trouvai son cadavre. D'abord je ne l'apperçus point, & dans ma marche précipitée je tombai sur lui. A l'instant mon courage sembla renaître. Je m'efforçai de le ranimer en le pressant dans mes bras; ma bouche étoit collée sur la sienne; je lui parlai long-tems comme s'il avoit pu m'entendre. Enfin les larmes vinrent soulager mon cœur oppressé, & après lui avoir donné la sépulture, j'allai rejoindre Néere.

Elle n'osoit m'interroger. Il est mort, lui dis-je,

& la douleur me ferma aussi-tôt la bouche. En vain elle voulut me consoler par ses caresses : le son de sa voix touchante ne parvint pas jusqu'à mon cœur, & pour la première fois elle me trouva insensible à ses larmes. Elle m'apporta son fils. L'enfant me sourit & me tendit les bras ; je le pris sur mes genoux. Infortuné, lui dis-je, tu souris à ton père, ma présence t'inspire de la joie. Hélas ! un jour elle fera couler tes larmes, & t'inspirera de l'effroi. J'aimois aussi mon père, je le caressois aussi dans mon enfance ; mes premiers regards ont cherché son visage, & je viens de le quitter pour jamais. Mon fils ! (les Dieux me pardonneront les vœux que m'arrache notre misère) puisses-tu mourir avant de sentir tes infortunes ! Puissai-je en mourant, ne pas laisser sur la terre une victime qui m'est si chère ! Je fis tous mes efforts pour dissimuler ma douleur. Elle pouvoit m'exposer à des châtimens qui auroient coûté des larmes à mon épouse. Je me rendis maître de mes mouvemens, & mes surveillans n'eurent point de reproche à me faire.

Cependant la guerre s'alluma entre les Cimmériens & les Agathyrses. Le redoutable Rhésus, à la tête d'une armée innombrable, vint assiéger Toraxène. Niraxés envoya demander à Cinoris un secours qui lui fut promis, & qui devoit ar-

river dans un mois. Les Cimmériens pressèrent le siège. Niraxés, malgré sa vieillesse, redoubla ses soins pour la défense de sa capitale. Après avoir jugé par lui-même de l'état de ses remparts, il voulut savoir si les vivres que renfermoit la place, seroient suffisans pour attendre l'arrivée de Cinoris. Comme les Cimmériens s'étoient avancés à grandes journées, les Agathyrses surpris n'avoient point fourni leur ville des secours nécessaires pour soutenir un long siège. Niraxés, par le compte qu'on lui rendit, jugea que les vivres manqueroient, & qu'il seroit forcé de se rendre avant l'arrivée de Cinoris, s'il ne faisoit sortir de Toraxène tous ceux qui étoient inutiles à sa défense. Ainsi tous les esclaves furent chassés. On nous fit sortir la nuit avec nos femmes & nos enfans. Nous pleurions en quittant nos maîtres, persuadés que nous serions bientôt la proie du fer ennemi. Nous attendimes le jour au pied des remparts; nous nous embrassions sans oser nous parler, de crainte d'avancer l'heure fatale qui devoit nous séparer pour toujours. Les premières lueurs du matin nous glacèrent d'effroi, & nous crumes voir finir notre vie avec les ténèbres. Bientôt la lumière s'avança dans les Cieux, & nous fit distinguer les tentes & les soldats dont nous étions environnés.

Tous les yeux se fixèrent sur ce camp redoutable ; les miens se tournèrent vers Néere & vers mon fils. Tout-à-coup ma douleur fit place à l'espérance. Je me sentis un courage qui m'étoit inconnu ; je m'adressai à mes compagnons consternés. Je ne fais, leur dis-je, si les Dieux se jouent de moi, en promenant mes pensées sur le calme d'un avenir plus heureux ; mais je ne puis me défendre d'un pressentiment favorable à l'aspect de cette armée qui vous épouvante. Les Cimmériens ne sont-ils pas des hommes ? N'ont-ils pas des femmes & des enfans ? Ils connoissent donc la pitié. Les Dieux n'ont pas mis sur la terre une race d'hommes à qui ce sentiment soit inconnu ; ils sont trop bons pour avoir refusé à des nations entières, ce qui peut seul adoucir les maux de la vie humaine. Je vais me rendre seul parmi ces tentes. Je n'ai point de rameau qui puisse dans mes mains être un signe de paix, mais je suis défarmé, & je fais prendre la posture d'un suppliant. Le désir de sauver Néere & mon fils m'inspirera tout ce qui peut contribuer à ma sûreté. Je parlerai au Roi des Cimmériens, j'embrasserai ses genoux, je lui offrirai vos bras & les miens. Si son peuple connoît l'agriculture, il ne rejettera point nos secours. S'il vit de laitage & de la chasse, je lui proposerai d'ajouter à sa puissance de nouvelles

richesses, en établissant chez lui les travaux de la divine Cérès, sans que les Cimmériens soient obligés de quitter les armes, qui sont les délices des hommes libres. En achevant ces mots, j'embrassai Néere & mon fils, & je partis avec courage. Plus j'approchois du camp des Cimmériens, plus ma confiance se fortifioit. Je tendois les mains vers les soldats que je rencontrois; un d'eux me conduisit sans violence dans la tente de Rhésus. Je me prosternai à ses pieds le visage contre terre; il ordonna qu'on me relevât, & me demanda le sujet qui m'amenoit devant lui: sa voix & son visage n'exprimoient ni dureté, ni compassion. Je sentis à l'instant que je parlois à un homme juste, & je ne doutai point du succès de mon entreprise. Je lui racontai les traitemens que nous avions reçus de nos Maîtres, avec quelle cruauté ils nous avoient bannis de leur ville. Je lui demandai pour mes compagnons & pour moi la liberté de contribuer, par nos travaux, à la prospérité de son empire.

Il me parla ainsi: Je ne rejetterois point vos services dans un autre tems; mais mon armée est aussi dépourvue de vivres que la ville de Toraxène. Nous pouvons même par la longueur du siège être réduits à des besoins qui nous obligeroient à une retraite honteuse. Nous avons

épuisé de bleds les campagnes que nous avons traversées , & celles qui les environnent. Elles sont à la veille de ne plus nous fournir les secours que nous leur demandons. Vous ne feriez qu'augmenter la disette , sans pouvoir remplacer assez promptement par votre travail ce que vous auriez consommé. Mon intention est de presser le siège. Je fais que Cinoris doit venir au secours de Toraxène , & je veux le prévenir. Ainsi , je ne vous rendrai point à vos Maîtres , & ne vous retiendrai point dans mon armée. Je ne dois pas même vous donner un passage à travers les campagnes qui nourrissent mes soldats ; elles ne pourroient suffire à votre nourriture & à la nôtre. Les Dieux me sont témoins que je vous interdis avec regret ces ressources. En attendant des évènements plus heureux , cherchez un asyle contre la faim & contre vos Maîtres sur les montagnes qui terminent les états de Niraxès. Je prie les Dieux immortels de ne pas m'imputer mes refus qui sont dictés par la nécessité , & de vous faire trouver sur ces rochers des moyens de vivre & d'assurer votre liberté.

Je l'assurai que nous regarderions comme le plus grand des bienfaits la liberté qu'il nous donnoit , & les vœux qu'il daignoit faire pour nous : que nous ne craindrions pas d'offenser les Dieux

en leur demandant la victoire pour lui contre nos anciens Maîtres, & que si nous devenions indépendans, les Cimmériens feroient toujours nos libérateurs après les Dieux.

J'allai rejoindre mes compagnons qui vinrent au-devant de moi. Néere s'efforçoit de les devancer avec l'enfant qu'elle portoit dans ses bras. Nous ne mourrons point, leur criai-je de loin, on nous accorde la vie & même la liberté. C'est à nous à chercher une route à travers ces montagnes & à trouver notre nourriture sur ces rochers. Ils produisent quelques plantes que le besoin & l'industrie peuvent changer en alimens. Les Agathyrses surpris par l'ennemi y ont même laissé quelques troupeaux. Nous y trouverons ceux de nos compagnons qui sont chargés de les garder. Ils se joindront à nous. Nous gravirons sur le sommet inhabité des montagnes. La liberté nous attend au-dessus des nuages; c'est-là qu'en présence des Dieux nous formerons une nation d'hommes heureux & justes, & que les regards fixés sur le ciel, nous perdrons de vue ces plaines malheureuses & fécondes où nous aurons laissé nos fers.

Je n'avois jamais vu sur le visage de mes compagnons autant de joie & d'espérance. Ils prirent avec moi le chemin du Pangée, en faisant éclater

des transports qui tantôt tenoient du délire , & tantôt ressembloient aux mouvemens naïfs & défordonnés de l'enfance quand on la livre à son bonheur. Quelquefois ils se retournoient pour insulter par des gestes & des paroles de mépris la ville de Toraxène. Ils bénissoient les Cimmériens , ils me bénissoient moi-même : ils embrassoient mon fils , & vouloient le porter tour-à-tour dans leurs bras pour soulager Néere. Nous arrivâmes enfin à la montagne dont nous occupons le sommet. Nous trouvâmes dans la cabane la plus élevée un berger de Niraxès enfermé avec un troupeau assez nombreux. Il avoit voulu le dérober à la vue de l'ennemi qu'il avoit aperçu dans la plaine. Déjà ses efforts ne pouvoient plus suffire à cueillir autour de sa cabane les herbes nécessaires pour nourrir ce troupeau. Il embrassa notre projet avec joie , & nous disposâmes d'un grand nombre de vaches & de brebis qui nous ont fourni pendant plusieurs jours une excellente nourriture. Un taureau fut immolé aux Dieux libérateurs , & on me décerna l'honneur de faire le sacrifice.

Pendant plusieurs jours nous nous livrâmes à la joie innocente & folâtre qu'inspire la première jouissance de la liberté. A peine nous occupions-nous des suites de notre entreprise.

Après avoir fait de vains efforts pour réveiller la prévoyance de mes compagnons , je m'abandonnai comme eux à l'ivresse d'un bonheur naissant. C'est être ingrat envers les Dieux , disions-nous , que de ne pas jouir avec plénitude des jours heureux qu'ils nous accordent , & d'appeler de loin l'avenir pour qu'il vienne corrompre la pureté de leurs présens.

Aujourd'hui que le soleil avoit dissipé tous les nuages , & nous laissoit distinguer les objets jusqu'aux bornes de l'horison. Nous avons cru appercevoir l'armée des Cimmériens qui reprenoit le chemin de sa patrie , soit que les vivres lui aient manqué , soit que l'armée de Cinoris l'ait forcée de se retirer. Nous en avons conçu un mauvais présage , & bientôt après nous avons vu s'avancer vers cette montagne une troupe d'Agathyrses. Cette vue nous a glacés d'effroi. Les traitemens que nous réservoient ces Maîtres impitoyables se sont offerts à notre esprit. J'ai consulté mes compagnons ; ils se sont déterminés à périr plutôt que de reprendre leurs fers ; & nous nous sommes préparés à la défense. Comme le lieu que nous occupions étoit accessible , & que nous avions à repousser des hommes armés , nous avons abandonné ce poste pour gravir sur ces rochers. Nous espérions qu'ils serviroient à

notre défense en roulant au gré de nos efforts sur la tête de nos ennemis ; mais nous n'avons pu , qu'avec beaucoup de peine , en détacher quelques quartiers.

Pendant que nous employions à ce travail des efforts presque inutiles , nos Maîtres gagnoient par des détours le sommet que nous occupons. Nous avons placé au milieu de nous nos femmes & nos enfans ; & le combat a commencé. Les Agathyrses n'ont pas daigné nous proposer de nous rendre. Ils ont égorgé ceux qui n'étoient point armés de pierres & qui ne pouvoient leur opposer aucune résistance. J'avois soulevé un rocher énorme qui les a tenus assez loin de moi pendant quelque tems. Mon barbare Maître qui connoît ma tendresse a cru que pour me désarmer , il n'avoit qu'à s'emparer de mon fils : il a voulu l'arracher des bras de Néere : elle a crié pour me demander du secours : Néarsis ! on m'arrache ton fils ; je me suis retourné ; & de la pierre que je tenois & que je n'ai point quittée , j'ai écrasé la tête du barbare.

Je continuoïs à venger mon père , & mes compagnons , & toutes mes injures passées , lorsque vous avez paru comme un Dieu sur ce rocher inaccessible. Les Agathyrses n'ont pas rougi de montrer du courage contre la foiblesse

sans défense ; mais effrayés par l'éclat de vos armes , ils ont abandonné un combat , où nous aurions péri sans doute ; si la fortune n'avoit envoyé à notre secours un fils d'Hercule si semblable à son père. Mettez le comble à vos bienfaits en nous prescrivant ce que nous devons faire pour sauver nos femmes & nos enfans. Le chemin qui vous a conduit jusqu'à nous n'offre que des précipices affreux ; du côté de la plaine nous avons des ennemis implacables. Irons-nous sans armes demander des fers à des peuples inconnus aussi cruels peut-être que nos premiers Maîtres ? Abandonnerons-nous pour toujours cette terre qui a reçu nos premières larmes , & qui nous est peut-être chère encore ? Parlez , fils d'Hercule ; les oracles des Dieux ne seront pas plus sacrés pour nous que ce que votre vertu & votre sagesse daigneront nous dicter aujourd'hui.

Télephe répondit ainsi ; dans toutes les contrées que j'ai parcourues , si vous exceptez la Crète , j'ai trouvé les hommes puissans , également occupés d'appesantir le joug sur les infortunés qui servent à leurs besoins & à leurs plaisirs. J'ai été élevé dans la Mysie ; j'ai traversé la Phocide : j'ai vu les peuples de l'Attique. J'ai porté dans la Thrace les fers d'un tyran plus barbare que ceux qu'a immolés mon père. Par-tout j'ai vu un petit nombre

nombre d'hommes faire dominer les loix qui consacroient des privilèges tyranniques, & qui interdisoient à jamais aux nations déchues des droits de l'humanité, l'espérance de les reprendre. Défarmés comme vous l'êtes, vous ne pouvez que tendre vos mains à de nouvelles chaînes, & vous soumettre aux conditions que vous imposera la force : il n'est point d'autre traité entre des hommes dont les moyens sont inégaux. Vous aurez plus d'avantages à traiter avec les Agathyrses. Vos bras leur manquent aujourd'hui pour cultiver leurs terres ; & le sentiment de leurs besoins doit les préparer à la justice.

Je vais leur demander votre retour ; je veux qu'ils vous reçoivent ; non comme des esclaves, mais comme des concitoyens ; que vous n'ayez d'autre dépendance que celle du travail que vous jugerez nécessaire pour satisfaire vos besoins ou vos plaisirs ; & qu'enfin les salaires que vous recevrez ne soient assujettis à d'autre loi que celle de vos intérêts réciproques. J'exigerai même qu'on vous distribue des terres. Le produit n'en doit pas être suffisant pour votre subsistance, ni vous permettre d'abandonner la culture des héritages de vos anciens Maîtres ; mais il faut qu'on vous attache à la patrie par le charme de la propriété. Attendez ici ma réponse. Je crois que vous pour-

rez compter sur une paix que j'aurai obtenue. Quelque fiers que soient les Agathyrſes, ils ne violeront pas légèrement un traité garanti par le petit-fils de Jupiter.



LIVRE SEPTIÈME.

A ces mots, Téléphe descendit de la montagne, & dirigea sa route vers Toraxène. Il rencontra dans la plaine quelques Agathyrſes qui jetoient sur leurs héritages des regards tristes & découragés. Quelques-uns prirent la fuite à son aspect; d'autres le conduisirent jusqu'à la ville, & lui racontèrent ce qui avoit occasionné le départ des Cimmériens. On lui dit que la veille, Niraxès parcourant ses remparts pour reconnoître les endroits qui pouvoient craindre l'attaque, avoit été tué par un soldat de Rhésus; qu'aussitôt les Agathyrſes avoient fait proposer aux Cimmériens, de les satisfaire sur les plaintes qui faisoient l'objet de la guerre; que la jeune Iphinoë venoit de monter sur le Trône; que plusieurs Grands de sa Cour aspiroient à sa main, & demandoient à porter un sceptre que les Agathyrſes ne verroient pas long-tems avec plaisir dans les mains d'une femme.

Téléphe entre dans la ville, & se fait conduire devant la Reine. L'arrivée d'un étranger, armé du bouclier & de la lance éveilla la curiosité publique. Il s'inclina aux pieds du Trône, & parla ainsi :
O Reine, souffrez qu'un inconnu vienne implorer

vosre clémence & vosre justice, pour des infortunés que j'ai laissés sur le sommet glacé du Pangée. La fortune qui me poursuit depuis trois ans, a conduit mes pas sur cette montagne par des chemins inconnus, & le premier objet qui a frappé mes regards, est un combat cruel entre vos Sujets & leurs esclaves. Aux premiers accens de ma voix, l'étonnement a suspendu le carnage, & les Agathyrses ont abandonné le champ de bataille. J'ai appris des esclaves le sujet qui enflammoit leur résistance. Et s'ils ne m'ont pas trompé, s'il est permis à un étranger de condamner les mœurs & le gouvernement d'un Empire, j'oserai dire à la nièce de Niraxès, que des loix cruelles sont la source de cette révolte. C'est à vous à réparer par vosre justice, les maux que vous n'avez pu prévoir. J'ai fait espérer aux esclaves fugitifs des conditions favorables; je me suis chargé de les demander pour eux, & de recevoir les sermens de leur maîtres. On n'offense point la majesté des Rois, en les suppliant d'être justes & fidèles à leurs promesses. Les hommes de tous les pays doivent être entendus, quand ils parlent pour la vérité, & la vertueuse Iphinoë ne demandera point à quel titre je m'intéresse à des malheureux.

Iphinoë répondit ainsi : Jeune étranger, je fais que vous avez paru sur le mont Pangée, dans le

moment où mes Sujets punissoient leurs esclaves rebelles. Votre voix a retenti comme le tonnerre, les traits de votre visage ont paru tels que ceux de Mars, lorsqu'il descend sur la terre pour exciter aux combats les Scythes dont il est le Dieu. Je ne m'étonne point qu'ils aient fui à l'aspect d'un héros qu'ils prenoient pour une Divinité. Mes Sujets savent combattre les hommes; mais qui peut résister aux Immortels? Si vous n'êtes point un Dieu venu au secours de nos esclaves, & que la seule pitié vous fasse prendre leur défense, demain vous pourrez parler en présence des Grands de ma Cour, dont j'écoute les sages avis. Je me défie de ma jeunesse. La douce persuasion coule de vos lèvres, & je craindrois de m'éloigner de la justice, si je n'écoutois que ce que ma raison me diroit en faveur des hommes que vous voulez défendre. Cependant la nuit s'approche; vous trouverez ici l'hospitalité. Je fais que mes Sujets reçoivent bien les étrangers; mais si vous êtes une Divinité, comme il en est quelquefois qui viennent visiter les hommes, je veux avoir l'avantage de vous donner un asyle, & m'honorer par votre présence.

Devant le Palais d'Iphinoë, est une place spacieuse environnée des plus belles maisons. Dans le milieu, est une fontaine ombragée par un orme

antique, que les Agathyrses prétendent avoir été planté par Eétion qui fonda la ville de Toraxène, deux siècles avant le règne d'Orphée. Ils se glorifient de posséder l'arbre le plus ancien du monde, & assurent que plusieurs étrangers sont venus pour le voir des contrées les plus éloignées. Lorsque la Reine eut donné ses ordres, la table fut dressée à la porte du Palais. La chaleur avoit été excessive, & les vents du soir commençoient à rafraîchir les airs. Iphinoë fit placer Téléphe à côté d'elle, & une grande foule de peuple environnoit la table. On se montrait l'étranger; on ne pouvoit se lasser d'admirer la majesté de ses traits, la douceur & la fierté qui brilloient dans ses regards, & cet incarnat de la jeunesse plus séduisant encore que la beauté. On se disoit: voilà celui qu'on a pris pour une Divinité sur le sommet du Pangée. C'est quelque héros qui descend des Dieux, & Iphinoë le préférera sans doute à ses prétendants, pour lui faire partager son lit & son Trône. Il naîtra de cet hyménée, une race de héros qui surpassera en beauté tous les Princes du monde.

Après les libations, le sage Cléomède fit entendre sa voix mélodieuse. Il s'accompagna de la lyre, & chanta le règne d'Orphée, les hommes devenus cruels sous les successeurs de ce Roi inf-

piré d'Apollon. Il célébra les maîtres humains & compatissans envers leurs esclaves, & annonça les plus grands malheurs aux Agathyrses, s'ils ne rappelloient les fugitifs & ne les adoptoient pour leurs Concitoyens.

Iphinoë étoit ravie des chants de Cléomède. Il semble, disoit-elle, que les Dieux qui l'inspirent soient d'accord avec cet étranger pour adoucir le sort de ces infortunés, qui ne sauroient avoir deux meilleurs défenseurs. Les accens de Cléomède disposent aujourd'hui les cœurs à la pitié, mais demain lorsque le jeune étranger aura parlé, ils seront bien plus émus. Sa voix a un charme que le chant ne sauroit égaler. Ensuite elle adresse la parole à Téléphe : Vous voyez autour de vous un peuple empressé de connoître vos aventures, daignez satisfaire sa curiosité & la mienne, en nous racontant par quel évènement merveilleux vous vous êtes trouvé aujourd'hui sur le Pangée, de quelle contrée vous êtes venu, si quelque Princesse a brodé votre vêtement & assemblé les plumes qui flottent si noblement sur votre tête. On ne travaille pas ainsi chez les Agathyrses, & les femmes des contrées que vous avez parcourues, ont plus de talens & plus d'adresse que nous.

J'ignore, répondit Téléphe, quelles mains ont travaillé au vêtement que je porte; il est, ainsi que

mes armes, la dépouille d'un ennemi à qui je l'ai arraché avec la vie. Alors il raconta son exil dans la vallée de Clathmos, la perfidie de Céraistès. Il reprit l'histoire de ses malheurs, du jour où Theutras le bannit de la Mysie; il dit le serment qu'il avoit fait dans les bras de Théoclès pour la liberté de Caridée. Lorsqu'il parla de la solitude où il avoit vécu à Éphèse, inconnu & abandonné, réduit à des travaux obscurs & pénibles, Iphinoë parut attendrie; mais lorsqu'il raconta sa prison d'Éphèse & la cruauté des Satellites, qui refusèrent à ses prières de relâcher la chaîne qui le lioit dans le vaisseau, lorsqu'il dit qu'il avoit perdu par la douleur l'usage de tous ses sens, la Reine ne put retenir ses larmes; toute l'assemblée pleura comme elle, & Téléphe fut interrompu par des sanglots. La joie devint générale, lorsqu'on apprit ce qu'Érichthon avoit révélé de sa naissance. Téléphe ajouta en soupirant. Hélas! c'est le seul homme qui m'ait fait connoître mon père.

Eh! faut-il un autre témoignage, s'écria la Reine? Un vieillard prêt à quitter la vie, n'a d'autre intérêt que celui de plaire aux Dieux en disant la vérité. Erichthon ignoroit-il qu'il est des châtimens dans le Tartare pour punir le mensonge, & qu'en réunissant ce crime à la lâcheté & à l'ingratitude dont il s'étoit déjà rendu coupable, il ne

pouvoit espérer dans les enfers qu'un jugement aussi sévère que celui des plus grands criminels. Oui, Téléphe ! vous êtes fils d'Hercule. Les Dieux ont voulu mettre le comble à sa gloire, en lui donnant un fils qui égalera ses exploits. Toute l'assemblée répéta qu'il étoit fils d'Hercule. Les vieillards s'approchèrent pour le regarder. Nous avons vu Hercule, dit Chiron, il s'est assis ici même à la table de Niraxès. Il avoit vos traits sans avoir vos graces & votre jeunesse, mais il étoit juste & humain comme vous, & regardoit avec la même bonté le peuple assemblé autour de lui, pour contempler le vainqueur de tant de monstres. Je me rappelle comme il sourioit, en voyant un groupe d'enfans qui se tenoient éloignés avec effroi de la peau du lion de Némée, qu'il avoit posée sur les marches où vous êtes assis. Il exhorta ces enfans à attaquer cette dépouille d'un monstre, leur promit de les secourir, & porta lui-même les premiers coups, pour encourager la troupe épouvantée. Vous paroissez bon comme lui. N'en doutez point, Téléphe, vous êtes son fils, & votre vertu vous a déjà rendu digne de votre père. Vous délivrerez Caridée des mains de ses ravisseurs. Alcide fut bien ravir aux monstres de la mer la fille de Laomédon, sans autre intérêt que celui de la pitié ; & vous qui avez un serment à

remplir, quelles forces ne trouverez-vous pas dans vos remords, pour délivrer la fille de Théoclès? Si votre père est parmi les Dieux, comme la renommée le publie, il veillera du haut des Cieux à votre gloire & à vos succès. A ces mots, Téléphe ne peut retenir ses larmes. Mon père, dit-il, est au rang des Dieux, & son fils qu'il n'a jamais vu, est sans appui sur la terre. Mes mains ont porté des fers, & je fais l'apprentissage de l'injure & du mépris.

Iphinoë voyant que Téléphe se livroit à un attendrissement douloureux, interrompit ces discours. Elle ordonna à ses Hérauts de convoquer l'assemblée des Chefs de la Nation, pour entendre le lendemain ce que Téléphe avoit à proposer en faveur des esclaves fugitifs. Le peuple se sépara, & Téléphe fut conduit dans l'appartement qu'on lui avoit préparé.

Pendant qu'il s'abandonne au sommeil, les passions qui agitent dans les ténèbres les cœurs des mortels, voltigeoient avec les songes sur les demeures des Agathyrses. L'ambitieux Cléomas, le violent Tophis, se livrent aux soupçons inquiets & jaloux. Celui-ci aimoit Iphinoë, & n'avoit pas désespéré de lui plaire, mais il craint aujourd'hui l'intérêt qu'inspirent les malheurs de Téléphe. Tantôt il envie à son rival la beauté de ses traits,

la majesté de sa taille, les boucles de sa chevelure ondoyante ; tantôt il lui envie ses revers, sa prison d'Ephèse, son esclavage à Clathmos, l'incertitude de sa naissance. Il n'a rien à opposer dans l'ame sensible d'Iphinoë, à la pitié & à la vénération que mérite un jeune héros que la fortune poursuit sans l'abattre. Alors il n'attend rien que de la vengeance ; mille projets coupables partagent son ame agitée, & multiplient ses tourmens jusqu'au lever du soleil. Cléomas n'est pas moins agité, par la crainte de voir un étranger obtenir avec la main d'Iphinoë, le sceptre de Toraxène. Il n'a jamais fait des vœux que pour parvenir au Trône. Jamais il n'a demandé aux Dieux, ni la vertu, ni le repos, ni même la santé qui fait jouir de tous les biens. Il n'a jamais offert un sacrifice pour sa mère ou pour un ami. Il ne veut que régner, & à ce prix rien ne l'étonne, ni la maladie, ni les dangers, ni les forfaits. L'insensé payeroit un Trône de son innocence & de son bonheur.

Tandis que la crainte & la jalousie fermentent dans le cœur de ces deux infortunés, l'amour veille avec Iphinoë. Ce n'est pas l'amour sans voile, enflammé par les desirs, enorgueilli par ses succès, ou terrible par ses transports ; c'est l'amour encore incertain de son existence, sans défiance & sans projets, agité sans raison, mécontent sans

pouvoir se plaindre. Il allume dans les cœurs ces vagues inquiétudes qui précèdent & préparent les desirs. C'est ainsi que le voyageur qui traverse une forêt sombre, lorsque le soleil est déjà plongé dans les eaux, & que les airs sont plus calmes, sans avoir aucun objet qui excite son effroi, éprouve un trouble intérieur qui accélère la circulation de son sang, & fait précipiter ses pas vers le terme de sa course; les formes confondues par la dégradation de la lumière, ne présentent encore à son esprit aucune image effrayante; mais il est agité, malgré les efforts de sa raison & de son courage, & le chemin paroît s'allonger devant lui.

C'est dans une semblable agitation, que la jeune Iphinoë attendit le retour du matin. A peine le Ciel se remplissoit des premiers feux que le soleil jette devant lui avant de s'emparer de l'horizon, que la Reine demande si les Grands & les Ministres sont assemblés. Elle accuse leur négligence; elle voudroit déjà entendre la voix de Téléphe plaidant pour des infortunés; elle voudroit voir les mouvemens qui accompagneront ses paroles; mais elle respecte son sommeil, & desire que le doux repos rende la force à ses membres appesantis. Elle ordonne qu'on appelle à l'assemblée qui se prépare, le sage Cléomède, Chiron & tous ceux qui ont témoigné de l'intérêt

pour les malheurs de Téléphe. Elle fait tous leurs noms , elle exalte leur sagesse. Elle a besoin de leurs conseils.

La fidèle Néocris qui l'a nourrie & qui ne la quitte point s'apperçoit de son trouble, en devine la cause , & cache , en se détournant , ce sourire involontaire dont l'âge mûr ne peut se défendre à la présence des amours naissans. Elle reçoit avec une tendre compassion les reproches d'Iphinoë , & supporte sans se plaindre l'amertume qui règne dans tous ses discours. Iphinoë n'en est que plus aigrie. Elle ne veut pas que ses paroles soient sans effet. Elle éprouve un dépit secret de n'avoir pû exciter le plus léger ressentiment dans le cœur de Néocris. Elle en verse des larmes dont elle cherche à dissimuler la cause. Il n'y a que deux jours qu'elle a vu les funérailles de Niraxès ; & il faut aujourd'hui qu'elle paroisse au milieu de sa cour pour s'occuper de la destinée d'un empire. On ne plaint point ses maux , & Néocris est tranquille quand le cœur de sa reine est rongé par les soucis du trône.

Cependant les chefs de la nation remplissent le palais. Le conseil est assemblé & n'attend plus que la présence de sa Souveraine. Une joie soudaine anime les yeux d'Iphinoë , & relève ses charmes. Le diadème est sur son front. Un sceptre

d'or est dans ses jeunes mains. Elle se place sur un trône ombragé par des festons à replis ondoians où l'or & l'argent se mêlent à la pourpre & en tempèrent l'éclat.

Télephe s'inclina devant le trône & parla ainsi : Grande Reine & vous Citoyens de Toraxène , pendant que nous goûtions cette nuit les douceurs du repos , il y avoit sur le sommet du Pangée , au-dessus des nuages que les vents promènent sur nos têtes , une troupe d'infortunés couverts de frimats , privés de nourriture & déchirés par la crainte de l'avenir. Et ces mêmes hommes ont rempli vos greniers , & préparé vos terres à de nouvelles moissons. Ils ont mis l'abondance dans vos demeures & manquent aujourd'hui d'asyle. Le nom de patrie si doux à prononcer pour tous les hommes ne leur rappelle que des châtimens cruels, que des traitemens barbares, que leurs pères sacrifiés par l'ingratitude sous les yeux de leurs enfans dont on punissoit la douleur. La certitude d'un pareil terme à leur vieillesse est le moindre de leurs maux. Ils n'ont pas le courage de terminer des jours malheureux dont ils desirerent la fin. Ils maudissent également & le trépas & l'existence , & ne vivent que par la douleur. Mais si des circonstances funestes , si l'habitude qu'ont les hommes puissans de jouir de leurs droits

sans en examiner la justice , sans en rechercher l'origine , a pu vous faire oublier quelque tems ce que vous deviez à des hommes formés du même limon que vous , animés de la même flamme , que votre intérêt vous le rappelle aujourd'hui ; & si vous avez dit dans votre cœur , lorsque vos esclaves portoient vos chaînes : voilà des malheureux à qui je permets de vivre , dites aujourd'hui avec plus de vérité en regardant ces montagnes : voilà les bras qui me nourrissoient.

Vos campagnes vont se couvrir d'herbes sauvages , vos sillons ne produiront que des ronces. Vos enfans vous demanderont vainement leur nourriture , vous n'aurez à leur offrir que des prétentions chimériques ou d'inutiles repentirs.

Je ne vous reprocherai point d'avoir chassé ces infortunés de vos murailles , lorsque vous avez craint que les bleds dont ils avoient rempli vos maisons ne pussent pas suffire à vos besoins & aux leurs. Je ne peindrai point l'ingratitude qui les a placés entre les traits de leurs Maîtres & ceux de vos ennemis ; mais je vous demanderai si après une telle conduite vous aviez sur eux les mêmes droits , s'il vous étoit permis d'égorger des hommes sans défense , parce qu'ils refusoient de reprendre des fers que votre cruauté avoit brisés. Agathyrses , vous n'êtes point un peuple

barbare. Une prospérité séduisante que vous devez aux mœurs de vos pères a pû vous éblouir un instant; mais l'humanité qui se repose dans vos cœurs n'y est point anéantie. Ah ! si le sang qui a coulé sur le Pangée ne vous laissoit aucun remords, je vous dirois : hâtez-vous de consommer vos dernières moissons & mourez ; que vos cadavres engraisissent cette terre que vos mains sont inhabiles à cultiver , & que vos esclaves se partageant vos héritages y fassent germer l'abondance & la liberté.

Il expose ensuite le projet de l'alliance qui doit réunir les Maîtres & les esclaves. Un feu divin brille dans ses yeux. Il semble ne parler que pour soulager son cœur révolté, ou pour céder à l'inspiration des Dieux. La Reine étoit ravie de l'entendre ; elle interrogeoit tous les yeux pour voir si Téléphe faisoit sur les cœurs des Agathyrses , l'impression qu'il faisoit sur le sien. Cléomas & Tophis éprouvoient une agitation bien différente. Chaque signe d'approbation que recevoient les paroles de Téléphe , étoit pour eux un coup de poignard. Ils vouloient parler, ils cherchoient des raisonnemens à opposer à ceux que Téléphe venoit de faire entendre ; mais ils ne sentoient point dans leur cœur, cette passion pour la vérité qui inspire la confiance, & qui fournit toujours aux grandes pensées

pensées les paroles qui les portent au fond des cœurs. Ils craignoient d'ajouter encore au triomphe de leur rival, en ne l'attaquant qu'avec une éloquence impuissante. Déjà le sombre dépit occupoit toutes leurs pensées, lorsque Noerthès se leva & demanda à parler. C'étoit un vieillard austère, qui coloroit toujours du prétexte de la justice, la dureté de ses maximes. Comme il étoit également insensible au plaisir & à la pitié, rien ne pouvoit le faire écarter de ce qu'il avoit une fois résolu. Cette constance, cette stabilité dans sa conduite le faisoient regarder par les hommes que la Nature a faits pour être indulgens & foibles, comme un Citoyen respectable supérieur à ses contemporains. Il parloit peu, & le peuple lui supposoit toujours des raisons secrètes qu'il dédaignoit de faire connoître. A peine se fut-il levé, que le murmure cessa. Les Agathyrfes craignirent de s'être trompés, en donnant à Téléphe des suffrages trop précipités, & sembloient attendre que Noerthès leur apprît ce qu'ils auroient dû penser & sentir.

Il parla ainsi : Je suis accoutumé à voir la jeunesse employer les premiers efforts de son esprit à établir des opinions nouvelles, & sacrifier les intérêts de la vérité & de la justice, à la gloire de persuader le mensonge. Mais les

Loix qui sont descendues du Ciel sont immuables comme lui ; heureux l'homme qui n'entreprend jamais de renverser les principes des sociétés, & de fapper ces édifices vénérables dont les Dieux mêmes ont posé les fondemens. Agathyrſes , l'origine de vos Loix est antique & sacrée , & le nom des ennemis qui les ont attaquées dans tous les tems , n'est pas même parvenu jusqu'à nous ; tandis que nous avons placé au rang des Dieux les héros qui les ont protégées.

O étranger ! Eriçthon vous a trompé dans la vallée de Clathmos. Vous n'êtes point du sang d'Hercule. Ce héros ne proposoit point à des hommes libres de se dépouiller de leurs biens pour en revêtir des esclaves. Il ne protégeoit point la révolte , il n'insultoit pas aux mœurs des peuples en leur demandant l'hospitalité. Il est vrai que ses mains n'étoient point flétries par les fers de l'esclavage , & que son cœur n'étoit point aigri par la sévérité récente d'un maître. La première jouissance de votre liberté vous éblouit ; votre cœur est compatissant , & vous voudriez répandre par-tout un bonheur qui vous envyie & qui égare votre raison. Votre servitude n'a pas été assez longue. Vous auriez appris à vous soumettre à la nécessité de votre condition , à

vous tenir dans la place que les Dieux vous auroient marquée ; car enfin, qu'a de si malheureux le sort d'un esclave ? Il travaille parce que la Nature ne nous donne les alimens qu'à ce prix. Il est exposé à des châtimens , comme si la paresse , l'indocilité , le mensonge ne devoient pas être punis ; comme si tous ces vices qui tiennent à la nature des esclaves devoient être protégés par un homme qui se dit fils d'Hercule. Je fais qu'ils cultivent & fécondent nos champs ; mais ces champs n'ont-ils pas des maîtres ? Quel bien nous auroient fait les Loix , en nous assurant la propriété de nos héritages , si en détruisant la servitude , elles nous ôtoient le seul moyen de les faire cultiver ? Vous nous appelez ingrats , & cependant nos esclaves vivent encore , & n'auroient point vécu sans nous. J'avois pensé jusqu'ici que le riche qui occupoit & nourrissoit l'indigent , étoit son appui & son bienfaiteur ; & vous êtes venu d'Éphèse & de Clathmos , pour nous donner d'autres idées de la justice & de la bonté.

Vous craignez que nos campagnes ne se couvrent d'herbes & de ronces , & vous n'y trouvez d'autre remède que de nous ôter le droit de les faire cultiver. Rassurez-vous , Citoyens de Toraxène : nos greniers sont pleins : nos esclaves

souffrent déjà la faim. Encore un jour, & les rebelles soumis viendront vous demander à genoux des châtimens & des fers. Songez que la génération présente est chargée de maintenir les Loix qu'elle a reçues de ses pères; qu'en leur obéissant, on obéit aux Dieux, & que si vous laissez porter quelqu'atteinte à ce dépôt sacré, vous mériterez tous les malheurs dont cet étranger vient ici nous menacer avec audace. Ainsi parla Noerthès : Et il passoit pour un homme juste !

Téléphe ne répondit pas d'abord à ce discours; mais ses mouvemens exprimoient avec quelle peine il retenoit ses transports. Il prit enfin la parole, & levant les bras vers le Ciel; je rends graces aux Dieux Immortels, s'écria-t-il, d'avoir retenu ma colère. Ils m'ont sauvé la honte d'un attentat, en arrêtant ma main prête à punir les blasphêmes que vous venez d'entendre. Car ne vous y trompez point, Agathyrses, le respect qu'on doit à l'humanité, est sacré comme celui que l'on doit aux Dieux; & quiconque se joue dans ses discours des droits que les hommes tiennent de la Nature, doit expier ce sacrilège par le mépris des sages & le poignard des opprimés. Mon ame impétueuse & rendre n'avoit pas encore connu les bornes de la sagesse, & les intérêts de la foi-

bleſſe outragée m'avoient toujours plus enflammé que les miens. La préſence de votre Reine a modéré ma fureur prête à s'échapper. Ainſi vous vivez encore , Noerthès. Ma main n'a point violé l'aſyle qu'on m'a donné , & votre ſang n'a point coulé ſur les marbres de ce palais. Je reconnois la bonté des Dieux qui ont enchaîné ma vengeance ; c'eſt à leur juſtice à vous punir , ou à vous rendre meilleur ; & ſ'il eſt poſſible que vous penſiez être juſte , lorsque vous n'êtes que méchant , puiſſent-ils vous faire connoître la vérité que vous outragez par vos maximes.

Vous vantez votre amour pour les Loix. Eh ! qui doute que vous n'aimiez tout ce qui aſſure les avantages de votre ſort ? Le Cyclope aime la roche qui ferme l'entrée de ſa caverne , parce qu'elle lui garde ſa proie. L'habitant de la Tauride aime auſſi les tempêtes qui pouſſent ſur ſes rivages des étrangers à dévorer. Vous aimez les Loix ! c'eſt-à-dire qu'entouré d'eſclaves tremblans , regorgeant de biens , vous aimez à parcourir orgueilleuſement cette terre que des fueurs ont fécondée ; tandis que l'induſtrie , les talens , la fidélité ſupportent la douleur , pour s'occuper de vos plaiſirs. Vous aimez les Loix , parce qu'elles font de votre maiſon un aſyle pour la licence de vos caprices , pour la fougue de votre caractère ,

pour l'insolence de votre orgueil , pour l'opprobre de vos plaisirs. C'est-là que vous aimez à déployer contre des forces subjuguées une puissance qui flatte & qui étonne votre foiblesse. C'est-là que vous lisez dans tous les yeux le pouvoir de vos regards , que vous faites naître le calme , le soupçon & la crainte au gré des nuages & de la sérénité de votre front. C'est-là que vous vous mettez insolemment à la place des Dieux , en occupant des cœurs tout entiers de la crainte de vous déplaire.

Vous aimez les Loix ! & vous ne voulez pas qu'on en fasse de justes. Vous aimez les Loix ! comme si la compassion & la bonté n'étoient pas des Loix aussi sacrées que celles de vos Législateurs ; comme si les Dieux qui nous inspirent ces sentimens nous avoient trompés , ou que leur voix pût être étouffée par l'intérêt & le mensonge ? Ah ! si vous aimiez les Loix , vous en auriez étudié l'objet & les principes , vous ne penseriez pas que vos héritages ne peuvent être séparés de vous par la pensée , & que faisant partie de votre existence , vous êtes né avec des richesses , comme le sanglier avec ses défenses , comme l'esclave avec des fers. Ainsi , tranquille sur l'origine de vos avantages , votre bonheur ne vous coûte pas un instant de reconnoissance , ni pour ceux qui ont

fait vos Loix , ni pour ceux qui les ont supportées.

Et vous dites que vous avez fait vivre jusqu'ici vos esclaves ! L'avez-vous pensé , barbare que vous êtes ! Avez-vous crû que la sagesse des Dieux ne vous avoit fait naître , que pour être le soutien & le conservateur de cette déplorable race ? Est-ce donc vous qui donnez à leurs bras la force de se mouvoir ? qui conduisez la sève dans les moissons qui vous nourrissent ? Le sol qui les produit vous doit-il son étendue , & la fécondité de la terre doit-elle expirer avec vous ?

Vous reprochez sans pudeur à ces infortunés tous les vices qui sont votre ouvrage. La paresse dont vous leur donnez l'exemple ; le mensonge , comme si on devoit la vérité à ses tyrans ; la révolte , comme si l'oppression étoit juste , & la liberté criminelle.

Encore un jour , dites-vous , & vos esclaves viendront vous demander des châtimens & des chaînes. Ce n'est pas à vous , barbare , qu'ils viendront soumettre leur sort. Dussent-ils tous périr de ma main , je jure par mon père qu'il n'en tombera pas un seul à vos pieds. J'ai laissé sur la poussière de Clathmos , des ennemis aussi redoutables que Noerthès ; nous saurons reprendre la route de cette vallée dépeuplée , & nous y trouve-

rons des alimens & des armes. Nous pouvons encore venir chercher la vengeance, & si les Dieux se déclarent pour nous, nous verrons si Noerthès aimera les Loix qu'auront imposées à sa foiblesse le désespoir & la force.

C'est bien à vous à juger de ce qu'auroit fait Hercule, s'il étoit venu ici à la place de son fils. Eh! qu'a de commun l'ame d'un homme sans pitié, avec les pensées d'un héros tel que mon père? Ah! s'il voit du haut des Cieux où ses vertus l'ont placé, les outrages qu'on prodigue aux infortunés, craignez qu'il ne venge la foiblesse qui l'implore. Je crois être son fils, parce que mes pensées condamnent les vôtres. Et si mes forces égalent mon courage, j'imiterai ses travaux, j'irai par-tout chercher les tyrans; & sur-tout punir ceux qui profanent le nom de la justice, en la faisant servir de garant à la cruauté, & qui foibles quand il faut combattre, audacieux quand il faut parler, cherchent dans la raison l'apologie de leurs vices, & veulent faire courber l'inflexible vérité sous de barbares maximes. Mais grâces aux Dieux, je parle devant une Reine que son cœur éclaire mieux que les discours, & devant un Peuple qui s'attendrit malgré vous pour l'infortune. O Agathyrès! si la mémoire d'Hercule vous est chère, si vous

n'avez pas oublié de quels monstres il vous a délivrés , reconnoissez ses bienfaits en devenant humains & justes.



LIVRE HUITIÈME.

UN murmure confus se fait entendre. Toutes les volontés sont entraînées à l'avis de Téléphe. On regarde Noerthès pour jouir de sa confusion. L'austère vieillard ne veut point exposer à de nouveaux mépris la réponse qu'il a méditée, il fort suivi de Cléomas & de Tophis, qui partagent son ressentiment & sa honte.

Lorsqu'Iphinoë demanda les avis de l'assemblée, on n'entendit qu'un cri qui élevoit jusqu'aux Cieux la sagesse du fils d'Hercule. Tous les Citoyens étoient ravis de secouer l'ascendant que Noerthès avoit pris à Toraxène, & sembloient remercier Téléphe de leur avoir rendu une liberté qu'ils n'avoient pas eu le courage de reprendre.

Grande Reine, dit le sage Cléomède, vous nous avez assemblés pour demander des conseils. Les Dieux vous ont envoyé un mortel plus sage que nous. La vertu anime d'un feu divin toutes ses paroles, & je pense qu'il faut le laisser maître des conditions du traité entre les Citoyens & les esclaves. On me força de me séparer des miens, lorsqu'un ordre de Niraxès les fit sortir de nos murailles. Je suis prêt à leur donner une portion

TÉLEPHE. LIVRE VIII. 155

de mon héritage & à leur céder tous mes droits sur les prairies que nous possédons en commun sur les rives de l'Hèbre. Qu'ils deviennent nos égaux, qu'ils n'ayent de maîtres que la Loi, que vaincus par nos bienfaits, enchaînés à leurs nouveaux devoirs par le respect qu'on doit au fils d'Hercule, ils vous donnent de nouveaux Sujets, & que votre puissance s'accroisse plus par votre bonté, que celle de vos prédécesseurs par la sévérité de leur règne.

L'assemblée se sépara après avoir adopté l'opinion de Cléomède, & Téléphe resta seul avec la Reine, qui lui adressa ces paroles : les Dieux & mes Sujets me prescrivent aujourd'hui de suivre vos conseils. Je m'abandonne à votre sagesse ; réglez le sort des esclaves, je souscrirai à tout. Votre vertu me rassure, & je ne crains point de confier mon autorité au petit-fils de Jupiter ; mais je me défie de l'inquiétude des Agathyrses, qui souffriront impatiemment le sceptre dans mes mains. Je crains qu'on ne détruise bientôt votre ouvrage, si vous ne restez parmi nous, jusqu'à ce que le tems l'ait consacré dans l'opinion des hommes, ou jusqu'à ce que l'hymen donne à mon autorité chancelante un appui qui l'affermisse, un héros enfin digne de commander aux Agathyrses, & de régner sur mon cœur. Il faut pour gouver-

ner un Empire, des hommes favorisés des Dieux, qui réunissent à la force les vertus qui la font aimer. Il est peu de ces mortels privilégiés, & le seul bien que je demande aux Dieux, c'est d'éclairer mon choix pour le bonheur de mes Sujets.

Grande Reine, répondit Téléphe, vous connoissez les sermens que j'ai faits à Théoclès. J'ai juré dans ses bras de diriger toutes mes actions à la délivrance de Caridée. Je dois sacrifier à ce devoir inviolable tous les momens de ma vie, toute la gloire & tout le bonheur qui pourroient s'offrir à moi avant l'accomplissement de ma promesse. Les Dieux punissent le parjure; mais sur-tout ils rappellent puissamment au cœur de l'homme juste le souvenir de ce qu'il a promis aux mourans. Ils veulent qu'on soit fidèle aux infortunés qui ne peuvent plus réclamer leurs droits, & je pense comme les Dieux. Je n'attendrai point que l'hymen donne un Roi aux Agathyrses. Où est le mortel digne de partager votre Trône? Dans quelle contrée habite-t-il? Et quand même les Dieux l'ameneroient à vos pieds, mes yeux ne sont point faits pour être témoins de votre joie & de la sienne. La pompe d'un hymenée est un spectacle que les infortunés doivent éviter. Je vais partir pour ramener les esclaves. On leur parta-

géra les terres de ceux qui sont morts sans postérité, on les admettra à la jouissance des prairies communes. Je conduirai devant vous ces hommes déjà libres, pour vous bénir comme une Divinité bienfaisante ; votre vertu achevera le reste. Eh ! tous les cœurs ne doivent-ils pas obéir à la voix d'une jeune Reine qui commence par des bienfaits, l'exercice de sa puissance ? Oui, tous vos Sujets doivent aimer vos loix, combattre & mourir pour elle ; & moi condamné à des devoirs obscurs, je m'éloignerai de vous, & je sacrifierai à la vertu, la gloire & le bonheur de vous défendre.

Il partit à ces mots, & monta dans un char qu'on lui avoit préparé, & qui le porta au pied du Pangée. Il gagna ensuite le sommet. Nearsis vint au devant de lui. Il n'eut pas plutôt appris le succès de l'entreprise de Téléphe, qu'il en avertit ses compagnons par mille cris de joie qui furent répétés à l'instant. On se hâta de descendre dans la plaine ; & le fils d'Hercule se fit suivre par son char, & marcha au milieu de cette multitude enivrée de plaisir & de reconnoissance. Les témoignages de l'intérêt général qu'il prenoit à leur sort ne leur suffisoient pas. Chacun d'eux cherchoit à se signaler par l'expression de sa joie & à surprendre un regard de Téléphe qui

semblât le distinguer de ses compagnons. Le fils d'Hercule attendri , répondoit par le sourire & par les larmes à tout ce qu'on demandoit de lui.

Arrivés à la vue de Toraxène , ils virent un grand nombre de Citoyens qui venoient au-devant d'eux. Mais les fugitifs fiers d'avoir Téléphe à leur tête n'éprouvèrent à cet aspect aucun sentiment de crainte , & traversèrent sans trouble & sans audace cette foule rassemblée qui les regardoit avec des yeux de paix. Je vous amène des Concitoyens & des amis , crioit Téléphe. Puissiez-vous devenir le nôtre , lui répondit le peuple , & les cris de la reconnoissance & de l'admiration se confondirent autour de lui. C'est ainsi qu'ils arrivèrent au palais d'Iphinoë.

Elle les reçut comme des sujets , leur demanda l'oubli des injures qui avoient aigri leurs cœurs , leur recommanda d'honorer Téléphe comme leur bienfaiteur , & de transmettre à leurs enfans leurs respects & leurs hommages. Elle les invita à chérir leurs anciens Maîtres , & à leur rendre avec zèle comme Concitoyens , tous les services que l'industrie & l'habitude du travail doivent en échange des salaires que paient la richesse & la puissance. Le lendemain fut fixé pour ratifier en présence des Dieux le traité qui devoit les admettre aux privilèges des hommes libres.

Aux premières lueurs du jour on ouvrit la porte de Toraxène qui regarde l'orient. Elle est ombragée par une allée d'ormes antiques qui se prolonge dans la plaine entre deux ruisseaux toujours frais, dont l'eau transparente & limpide laisse voir au fonds de son lit les cailloux qui brisent ses flots bondissants. A l'extrémité de cette route vaste & délicieuse s'élève un Autel que les Agatyhrsés ont consacré au Dieu Terme qui préside aux limites des héritages, & qui veille aux intérêts des propriétés. L'orient déployoit toute la magnificence de ses feux & de sa lumière. Une chaleur douce & bienfaisante se mêloit par degrés à la fraîcheur du crépuscule, ranimoit le parfum des fleurs, excitoit les oiseaux aux chants du matin, imprimoit de vives couleurs sur les campagnes fécondes, & faisoit entrer le plaisir dans tous les sens à la fois. Les Grands, le Peuple, les Esclaves confondus s'enivroient de tant de charmes & se rendoient à l'Autel conduits par Téléphe & par la Reine. Le sage Cléomède les attendoit. Il étoit Prêtre du Dieu Terme, & avoit déjà préparé le sacrifice qui devoit commencer & consacrer cette fameuse journée.

Des pyramides de fruits de toute espèce, des gerbes de bled, des monceaux de laine & de lin, de grands vases pleins d'excellent laitage

environnoient l'Autel ombragé par des guirlandes de fleurs. C'étoient les offrandes qu'on avoit accoutumé de présenter à ce Dieu qu'on regardoit comme le vrai dispensateur de l'abondance. Deux taureaux ornés de bandelettes païssoient tranquillement dans une enceinte prochaine , & devoient tomber en sacrifice. Cléomède vêtu d'une robe de lin , la tête couronnée d'épis & de pampres entrelacés , se tourna vers l'image de la Divinité dont il étoit le Ministre, & chanta ainsi en s'accompagnant de sa lyre.

Dieu bienfaisant qui as fixé ton séjour sur la terre , à qui Thémis confie son glaive & sa balance lorsqu'elle remonte dans l'Olympe pour s'asseoir dans le conseil des Dieux , reçois les hommages d'un Peuple à qui tu donnas des mœurs & des loix. Les hommes épars dans les forêts , sans industrie & sans prévoyance , ensanglantoient des plaines stériles qui n'offroient rien à leurs besoins. Ils s'arrachotent avec fureur des fruits amers & sauvages , disputoient une pâture insuffisante à des animaux plus heureux , lorsque Cérès voyant la race humaine condamnée à une si pénible existence dicta les règles de son art pour multiplier nos ressources. Elle te fit descendre des Cieux & mit sous ta garde immortelle les dons qu'elle nous avoit faits. Tu parcourus

nos

nos plaines & nos montagnes , la règle & le compas à la main ; Tu traças sur la terre des droits inconnus dont tu revêtis l'homme laborieux & intelligent. A ta voix naquit la Propriété cette céleste Enchanteresse qui rassurant les hommes contre les besoins imprévus , fertilise leurs champs , éclaire l'industrie , remplit l'imagination des prodiges de sa fécondité , l'enivre par le spectacle de l'abondance , & la réveille encore par l'espérance en la promenant sans cesse sur des moissons de fleurs & de fruits.

Tes loix multiplièrent la race humaine ; les peuples errans s'établirent dans les cités & dans les bourgades ; mais bientôt les générations accumulées renversèrent l'ordre inconstant de tes bienfaits. L'oïiveté seule vint encenser tes Autels. Le travail dépouillé gémit sans récompense. Le nom de Thémis & le tien couvrirent l'ingratitude & la dureté. De nouveaux malheurs affligèrent la terre. L'infortune découragée murmura contre les loix qui s'armèrent pour la réduire au silence. Déjà tes Autels ébranlés menaçoient d'une chute prochaine , lorsque la Bienfaisance vint aux cris de l'infortune répandre ses consolations & ses largesses. Elle s'affit à côté de Toi , & dérida ton front sévère. A son aspect le calme se rétablit dans les cœurs. Un

sentiment plus doux que celui de l'équité vint pénétrer nos âmes attendries, faire verser de douces larmes, resserrer les liens qui nous unissoient. La reconnoissance, la tendresse, le respect embellirent cet Univers. C'est ainsi que du sein des mers en courroux, du milieu des vagues irritées, sortit la Mère des Amours ; sa présence calma les flots, & répandit sur la Nature étonnée un charme qu'elle ne connoissoit pas.

La Bienfaisance raffermir tes Autels ; qu'Elle soit ta compagne éternelle, & fasse chérir ton empire. Sans elle ton joug écraseroit les mortels. Ils auroient en horreur la terre qui les vit naître. Graces à ses loix consolantes, le travail, la foiblesse, l'infortune, bannis des enceintes que ta main traça dans les champs, conservent encore des droits sur les produits de leur fécondité. Ah ! s'il étoit vrai que la terre qui me porte me fût étrangère, si je n'avois d'autre privilège que d'y poser mes pieds & d'y étendre mon cadavre, avec quelle fureur j'appellerois les malédictions sur elle ! Avec quels transports je verrois la foudre brûler ses moissons & renverser ces arbres qui n'auroient pour moi ni fruits ni ombrage ! Rassurons-nous malheureux humains, la Bienfaisance veille sur l'infortune, & l'admet au partage des biens que le Dieu Terme a fait éclore.

Dieu sévère , Dieu protecteur , écoute les vœux d'un Ministre qui s'approche en tremblant de tes Autels. Je viens en ce jour solennel t'amener de nouveaux adorateurs. Jamais leurs mains flétries par l'esclavage n'apportèrent ici d'offrandes; jamais leurs bouches ne bénirent ton nom immortel. Reçois aujourd'hui leur encens , & protège les droits qu'ils vont partager avec nous.

Ainsi chanta Cléomède ; & les Agathyrses attendris se regardèrent avec un sourire mêlé de larmes. Trente jeunes filles couronnées de fleurs , & vêtues de robes de lin , portant dans leurs mains des corbeilles d'ozier , distribuèrent les gâteaux sacrés & les fruits qu'on avoit placés autour de l'Autel. Les Citoyens confondus avec les Esclaves se rassemblèrent par groupes & mangèrent ensemble. La douce égalité présida à ces festins champêtres. Le lait couloit des grands vases dans des coupes de terre blanches comme l'albâtre. Au milieu des fleurs & de l'abondance , sous un ciel pur & serein , il sembloit que la Nature en prodiguant ses faveurs communes à tous les hommes , avertissoit les Agathyrses & leurs Esclaves qu'elle défavouoit les distinctions arbitraires qui les avoient séparés jusqu'à ce jour ; qu'elle condamnoit en présence des Dieux la domination de la force , & la servitude de la foiblesse.

Cependant Cléomède appelle Néarxis auprès de lui , & l'associe à son sacerdoce. Déjà il a revêtu la robe de lin , & sa tête est couronnée comme celle de Cléomède. Comme lui, il prend sur l'Autel un couteau & immole un des taureaux destinés au sacrifice. Tout le peuple applaudit au choix de Cléomède , & Néarxis admis à des fonctions sacrées semble assurer à jamais le traité solennel qui va donner la liberté à ses compagnons. Téléphe lit à haute voix les conditions de cette nouvelle alliance. On applaudit par mille cris , & l'on jure par tous les Dieux qu'elle sera éternelle.

Cléomède & Néarxis demandent que les Esclaves viennent chacun à leur tour jurer aux pieds de l'Autel de ne jamais obéir qu'aux loix , de défendre au péril de leur vie les droits qu'ils ont recouvrés en ce jour , & de ne jamais souffrir que dans les Etats d'Iphinoë la servitude se rétablisse , ni que des Esclaves étrangers y viennent porter des fers. Ils jurèrent tous d'être fidèles à cet engagement ; mais lorsque Phidippe qui avoit servi Cléomède fut appelé à son tour , il se tourna vers ses compagnons & leur parla ainsi : je chéris comme vous les droits que vous venez d'acquérir , & je suis prêt à braver la mort pour vous défendre contre les atteintes qu'on voudroit porter à votre

liberté. J'ai combattu sur le Pangée pour vos intérêts ; & plus d'un Maître barbare a péri de ma main. Je vous demande pour récompense qu'il me soit permis de vivre & de mourir Esclave de Cléomède. Il éleva mon enfance , il supporta mes défauts , il me pénétra de ses vertus , me consola par sa bonté & me contint par sa sagesse. Ma vie a coulé paisiblement auprès de lui & mon bonheur est de le servir. Je n'ai jamais éprouvé qu'un chagrin dans sa maison. Un jour je laissai troubler son sommeil par ma négligence. Il s'aperçut de ma douleur & me consola par des paroles pleines de bonté qui redoublèrent mes remords & me couèrent des larmes amères. Heureux Phidippe , s'écrièrent tous ses compagnons , servez toujours Cléomède. L'homme ne se dégrade point , quand il immole sa volonté à celle de la vertu qu'il admire. Parlez-lui de notre reconnoissance & de notre respect ; & si jamais vos devoirs vous deviennent pénibles , souvenez-vous que tous nos bras sont prêts à vous remplacer.

Cléomède embrassa Phidippe en pleurant. Ami , lui dit-il , vivons ensemble ; en travaillant à la liberté de vos compagnons & à la vôtre , les Dieux me sont témoins que je faisois le plus douloureux des sacrifices ; que l'amitié me ramène

dans ces bras qui n'ont jamais senti le poids des fers. Ce n'est point aimer l'esclavage que de se soumettre à la voix de l'amitié ; & l'ame de Phidippe n'a jamais cessé d'être grande en obéissant à des devoirs qu'il chérissoit.

C'est ainsi que les émotions les plus touchantes se succédoient dans ce jour mémorable. Les Agathyrses pleuroient au spectacle de tant de vertus, & s'éclaircissent enfin sur leur injustice passée. Le voile qui leur avoit caché leurs devoirs & les droits de l'humanité outragée se déchiroit de lui-même. Des remords vinrent troubler leurs plaisirs, & ils reprirent avec un silence modeste le chemin de Toraxène, après avoir confié à Cléomède & à Néarsis le soin de poser les limites qui devoient assurer des terres à leurs nouveaux Concitoyens.

Télephe rentra dans le Palais de la Reine. Il étoit avec elle. Il contemploit sa taille noble & majestueuse, la fraîcheur de son teint, toutes les graces de la jeunesse réunies à l'autorité de la puissance & de la sagesse. Un charme inconnu se répandoit sur les pensées de Télephe ! Quand il vouloit se rappeler la solemnité dont il venoit d'être le témoin, elle ne lui paroissoit plus qu'un songe, dont le souvenir se perdoit dans le passé. Les grands intérêts qui l'avoient occupé perdoient

à ses yeux toute leur importance , & il ne voyoit rien de grand dans sa destinée que d'être en présence d'Iphinoë. Il vouloit lui parler , mais ses pensées étoient vagues. Il étoit tenté de se prosterner à ses pieds , & d'implorer sa clémence , mais il n'avoit point de vœux à former. Il passe le jour entier sans dessein & sans volonté. Lorsqu'il veut réfléchir sur son sort , sur ses sermens , l'image de la Reine se présente malgré lui à son esprit & l'occupe tout entier. Cependant que fera-t-il ? Est-ce à lui à demander à la Reine la liberté de prolonger son séjour , après avoir déclaré qu'il vouloit s'éloigner de Toraxène ? Iphinoë ne devoit-elle pas renouveler ses premières offres pour le fixer chez les Agathyrses ? mais Iphinoë ne pense point à lui. Qui sait même si elle ne jouit pas en secret du trouble dont il est agité , & si elle ne garde pas le silence pour augmenter son incertitude & son embarras ? Il n'attendra pas qu'on fixe par de nouveaux discours ses desseins flottans , il ne prendra conseil que de lui-même ; mais il faut que son esprit incertain , inquiet ait repris toute sa liberté. Hélas ! il ne la reprend point. Les jours & les nuits se succèdent , & sa langueur & son ivresse font toujours de nouveaux progrès. Sa honte même se dissipe avec sa prévoyance. Il ne jette pas un seul regard

sur l'avenir. Il s'abandonne sans résistance au repos dont il jouit. Eh ! quel homme a plus de droit que lui à cette jouissance ? Ne l'a-t-il pas achetée par des travaux assez pénibles , par des revers assez cruels ? Les mânes de Théoclès pourroient-ils lui envier quelques momens d'un calme qui n'est encore qu'imparfait ? car enfin , il n'est point heureux , il ne goûte point le repos , & l'agitation de son ame est peut-être mille fois plus pénible que les malheurs qu'il a soufferts.

C'est ainsi que Téléphe enivre sa raison & ses remords. Il erre dans les jardins du palais dont il ne peut s'éloigner. Il évite tous les regards , il ne cherche que ceux de la Reine , & craint de les rencontrer. Cependant Cléomède s'approche pour lui rendre compte du succès de ses soins ; il ne reconnoît point le fils d'Hercule ; les intérêts des infortunés lui sont devenus étrangers : il ne parle que des périls qui peuvent menacer la Reine après ce grand changement. Cléomède reconnoît l'amour , il cherche à réveiller dans le cœur de Téléphe le sentiment de la gloire & de la vertu. Fils d'Hercule , lui dit-il , le tems de votre gloire est passé , vous n'êtes plus qu'un homme ordinaire , un poison secret endort votre courage & votre sagesse ; j'avois cru qu'à l'exemple de votre père , vous consoleriez par vos vertus , la foiblesse &

l'infortune. Est-il donc vrai que vous allez démentir votre destinée ? Le héros que les Agathyrses honorent comme un Dieu, vivra-t-il dans un honteux repos & dans l'oubli coupable de ses sermens ? A ce mot , Téléphe se sentit blessé jusqu'au fond du cœur. Il jeta sur Cléomède le regard d'un homme offensé. Mais la contenance ferme & sévère de Cléomède , arrêta tout-à-coup ses jeunes transports. Mon père, lui dit-il , car depuis que j'ai perdu Sophosène , je ne puis me confier qu'à votre sagesse ; ne me parlez plus des hommages des Agathyrses. Je ne mérite que leur pitié , & des larmes abondantes coulèrent de ses yeux. J'ai rétabli le calme dans Toraxène , & tous les orages sont dans mon cœur. La Reine est-elle contente ou importunée de ma présence ? Elle ne m'a point parlé , & je n'ose lui parler moi-même. Ah Dieux ! si elle se repentoit de m'avoir reçu dans son palais , d'avoir suivi mes conseils , je ne survivrois pas à ce malheur. Vous aimez , lui dit Cléomède , & bientôt vous oublierez les devoirs sacrés que vous avez à remplir. Téléphe , au nom des Dieux , au nom de votre père , au nom des malheureux que vous êtes destiné à consoler , n'allez point ensevelir dans le repos , les vertus que vous devez faire éclater sur la terre. Quittez les Agathyrses. Les Celtes vainqueurs , traînent dans les contrées

qu'ils ravagent la malheureuse fille de Théoclès ; qui pleure dans les bras de ses insolens ravisseurs. Ils sont dans la Thessalie , leurs tentes & leurs chars couvrent les rivages de Pénée. C'est-là que devrait être Téléphe. Allez offrir à ces peuples féroces les secours de votre bras , & sur-tout de votre sagesse. Apprenez-leur l'art de Cérès , & le moyen de vivre sur un sol peu étendu , en multipliant la fécondité de la terre par le travail. Faites-leur connoître le charme d'une vie tranquille & occupée , & qu'ils cherchent à partager le bonheur des peuples policés dont ils menacent les possessions. Montrez-leur enfin le fils d'Hercule , ils vous rendront Caridée ; vous la ramenez au pied du Lathmus qui l'a vu naître. Alors libre de vos sermens , consolé du meurtre de Théoclès par le bien que vous aurez fait aux hommes , vous pourrez écouter l'amour , & abandonner des travaux qui devoient illustrer votre vie entière.

Eh bien ! dit Téléphe , je partirai. Je m'arracherai de ces lieux , puisqu'il n'est pas permis aux malheureux tourmentés par la destinée , de se reposer un moment. J'aurai vécu pour la vertu , mais jamais mon cœur n'en recevra la récompense. Cependant j'obéirai à Cléomède ; vous avez trouvé le bonheur dans la sagesse , peut-être les Dieux me réservent-ils le même sort. Quel que

soit l'avenir qu'ils me préparent, victime soumise de mes devoirs, je n'aurai pas du moins à rougir devant un sage.

Télephe entre dans le Palais, & demande à parler à la Reine pour lui annoncer son départ. Vous nous quittez, lui dit Iphinoë en rougissant, j'avois cru que le bienfaiteur des Agathyrses voudroit jouir de sa gloire, & assurer par sa présence les biens qu'il leur avoit faits. Je ne parle pas des dangers qui environnent mon Trône; j'ai suivi vos conseils. Il est encore parmi les Agathyrses, des hommes inquiets & puissans qui peuvent renverser l'édifice de votre sagesse, & me punir de l'avoir consacré. Mais le sort d'une femme n'est pas digne d'occuper votre grand cœur. Ah Dieux! s'écria Télephe, grands Dieux! c'est moi qu'Iphinoë accuse de négliger ses intérêts & sa sûreté. J'ai supporté l'opprobre & les fers, mais jamais je n'essuyai un pareil outrage. C'est le dernier que me réservoît le sort, & mon malheur ne peut plus s'accroître. Je rends grâces aux Dieux de m'avoir fait épuiser enfin tous les maux que me destinoit leur colère. En disant ces mots, un torrent de larmes coula de ses yeux. Eh bien! dit Iphinoë, si je vous suis chère, restez parmi nous pour être mon guide & mon appui. Moi! votre appui, répondit Télephe; un infortuné sans asyle,

sans patrie, sans secours, inconnu à son père, peut-il prétendre à vous servir? Ah! les Dieux m'ont tout refusé. Que puis-je faire pour Iphinoë? Hercule descendra-t-il des Cieux à la voix de son fils, pour lui donner un Empire, pour me conduire lui-même à vos pieds? Car enfin, ce n'est que par un tel prodige que mes tourmens peuvent finir. Que parlez-vous d'un Empire? répond Iphinoë. Pensez-vous que mon cœur ne soit touché que de l'éclat de la puissance? Ah! la vertu n'a pas besoin d'une couronne pour obtenir les hommages & la tendresse. C'en est trop, fils d'Hercule, soyez le héros, le Souverain des Agathyrses. Je vous remettrai ce sceptre qui fatigue mes mains. Mes Sujets refuseroient-ils de vous obéir, quand je leur donnerai l'exemple d'un amour soumis & fidèle?

Télephe tombe aux pieds de la Reine, il est muet, immobile, & son ame qui n'a jamais cédé aux revers, est accablée sous le poids de son bonheur. Fils d'Hercule, dit la Reine, terminons cette scène que mon cœur ne sauroit supporter. Ah! plutôt, dit Télephe, terminons mes tourmens & vos dangers. Vous ne connoissez pas les funestes effets de l'infortune; mais demandez à tous les malheureux, si un bonheur qu'il faut attendre n'est pas le plus affreux des tourmens pour

les cœurs flétris par de longs revers ? Eh bien ! dit la Reine attendrie, demain nous allumerons les flambeaux sur l'autel de l'hymen. Cléomède qui vous aime , recevra nos sermens en présence des Dieux. Cléomède ! s'écria Téléphe, il me rappellera des sermens plus sacrés. Tout-à-l'heure il a remis devant mes yeux l'ombre de Théoclès & les fers de Caridée. Non, jamais je ne paroîtrai devant lui , chargé du poids horrible de mes sermens. Il m'aime , dites-vous ? Hélas ! il n'aime que ma gloire ; il me sacrifieroit à mes devoirs & à ses austères vertus.

Vos sermens, dit Iphinoë, vous les remplirez quand vous régnerez sur les Agathyrses. Ils sont braves & généreux ; ils suivront par-tout Téléphe ; ils iront disputer la victoire aux Celtes, & leur ravir la fille de Théoclès. Allez voir Cléomède , il approuvera notre hymen. Il est chéri des Dieux, il est honoré dans Toraxène, & son suffrage nous assure celui de tous nos Sujets.

Téléphe s'arrache du Palais, & va trouver le Prêtre du Dieu Terme. Mon père, lui dit-il, embrassez le fils d'Hercule : il peut désormais se livrer à son bonheur sans offenser les Dieux. La Reine m'offre son lit & son Trône. Je vais régner sur les Agathyrses, & le premier usage que je ferai de ma puissance, c'est de les mener contre

les Celtes pour délivrer Caridée. Les Dieux prennent enfin pitié de mes malheurs ; ils m'ordonnent d'être heureux, & ne m'accordent qu'à ce prix les moyens d'accomplir ma promesse. Demain vous célébrerez notre hymen ; couronnez l'Autel des plus belles fleurs. Je n'ai encore fait entendre aux Dieux que des soupirs & des plaintes ; & pour la première fois je vais leur offrir l'hommage de mon bonheur & de ma reconnoissance. Dieux justes, Dieux bienfaisans, hélas ! sans les revers peut-être les mortels vous béniroient moins.

Fils d'Hercule, lui dit Cléomède, vous ne savez pas ce qu'il en coûte à mon cœur, pour réprimer les transports de votre joie. J'aime la jeunesse, j'aime la vertu, & j'ai besoin de tout mon courage pour affliger un héros. Vous voulez allumer les flambeaux de l'hymen, vous voulez porter sur le feu sacré des mains teintes du sang de l'innocence, sans les avoir purifiées par des expiations & des sacrifices. Je sais que les Dieux ne vous imputeront point le meurtre de Théoclès ; mais ils vous puniront de n'avoir pas nourri la douleur qui devoit le suivre. Lorsqu'ils abandonnèrent les hommes sur la surface de la terre, ils ne leur donnèrent pour toute sauve-garde, que l'horreur de verser le sang. Malheur à l'homme

qui laisse éteindre dans son cœur ce sentiment profond & sacré, qu'il ne doit quitter qu'avec la vie. Malheur à qui justifie ses meurtres par ses erreurs, & qui, tranquille devant cette effroyable image, perd enfin son innocence avec ses remords. Non, fils d'Hercule, les Dieux ne recevront point les sermens de l'homme qui accoutume sa pensée à l'effusion du sang humain, & les Prêtres ne doivent promettre qu'en frémissant l'indulgence du Ciel pour des crimes involontaires.

Vous pensez que la délivrance de Caridée, suffira pour vous réconcilier avec les Dieux. Et quels moyens choisissez-vous pour accomplir vos promesses? A peine Souverain d'un peuple qui a honoré votre jeunesse par sa soumission à vos conseils, vous voulez le mener aux combats & au carnage pour l'intérêt de vos sermens. Ah! sans doute, vous pensez que les peuples ne sont dans la main des Rois, qu'un instrument dont ils peuvent faire usage pour leurs intérêts, leurs passions, leurs sermens & leur repos. Est-ce pour les faire égorger, que vous voulez commander aux Agathyrses? Est-ce pour vous rendre les Dieux propices, que vous allez commencer votre règne par des sacrifices de sang humain? Eh! quel sang, juste Ciel! celui d'un peuple qui aura déposé dans

vos mains son autorité & sa force , à qui vous allez jurer de vous immoler vous-même pour son repos & sa sûreté. Irez-vous dire aux Esclaves dont vous avez brisé les fers : » Payez-moi de votre vie » le bien que je vous ai fait; mon cœur a frémi » de la dureté de vos maîtres, qui vous abandon- » noient à leurs ennemis, & je vais vous immo- » ler aux miens «. Fils d'Hercule, vous êtes né généreux, ces sentimens coupables vous feroient horreur, si l'amour n'avoit empoisonné votre raison & votre sagesse. Non, Cléomède, je ne suis point né injuste & cruel, & l'excès seul de mon infortune a pu me ramener sur moi-même, & me faire oublier les droits des hommes. J'ai cru qu'après tant de revers, il m'étoit enfin permis de m'occuper de mon bonheur. Si je renonce à celui que m'offroit Iphinoë, je n'en veux plus goûter d'autre sur la terre. Je serois le plus criminel des hommes, si je consentois jamais à être heureux loin de sa présence. Peut-être la renommée lui apprendra que Téléphe n'a cessé de se punir jusqu'au tombeau, d'avoir pu la quitter pour d'autres intérêts que les siens. Mais éclairez-moi sur mon fort. Que ferai-je après avoir abandonné la Reine? Vous voulez que j'aïlle changer les mœurs d'un peuple féroce, lorsque j'ai perdu tout l'empire que j'avois sur mon propre cœur. Vous voulez que
j'aïlle

j'aïlle inspirer à des soldats errans & barbares, une sagesse que j'ai perdue. Souvenez-vous, Cléomède, qu'en m'ordonnant de fuir, vous vous chargez de ma destinée. Quelque cruelle qu'elle soit, je vous la pardonne, pourvu qu'elle termine bientôt des jours dont je ne puis supporter le fardeau.

Votre destinée, dit Cléomède, sera la destinée d'un héros & d'un sage. Allez dans l'Attique; vous sentirez renaître votre courage dans des lieux où vous avez été témoin de la gloire & du bonheur de Sophosène. Vous irez trouver Ophiroës, Grand-Prêtre d'Eleufis, & vous lui remettrez mon anneau. Vous l'instruirez de vos malheurs & de vos sermens. Il est l'ami des Dieux, il vous admettra aux expiations, & vous conduira par ses conseils au terme que vous desirez. Partez, Téléphe, vous sentez que vous avez perdu la sagesse. C'est le moment de vous abandonner aux conseils de l'amitié.



LIVRE NEUVIÈME.

A peine Cléomède eut cessé de parler, que Téléphe crut être animé d'une nouvelle force. La vertu qui l'avoit consolé quelquefois, qui l'avoit attaché à Sophosène, qui l'avoit soutenu dans ses revers, reprit à ses yeux tous ses charmes. Je rends grâces, dit-il, aux Dieux Immortels, de m'avoir fait trouver un sage dans ces contrées inconnues. C'étoit fait de moi, Cléomède, si votre pitié n'étoit venue à mon secours; vous seul pouviez réveiller dans mon cœur le courage que j'avois perdu. Aujourd'hui même je pars de Toraxène; je vais trouver Ophiroës, & lui parler de Cléomède. Peut-être les Dieux contents des efforts cruels que je fais pour leur plaire me réuniront à vous, & fixeront enfin auprès d'un sage un malheureux détrompé de toutes les erreurs de la vie.

En disant ces mots, il quitte Cléomède, & demande à parler à la Reine. Mais tout-à-coup la crainte & la honte viennent ébranler son courage. Je fais, disoit-il, parler à des hommes, mais Iphinoë a dans ses regards, un caractère au-dessus d'une mortelle. Grands Dieux! pardonnez à mon cœur le trouble qui vient l'agiter. C'est ren-

TÉLÉPHE. LIVRE IX. 179

dre hommage à votre puissance, que d'approcher en tremblant de votre image adorée. Ah! la fortune m'a trahi, en m'offrant une femme trop digne d'enflammer mes desirs. Iphinoë aime la vertu, elle s'intéresse à l'accomplissement de mes sermens, elle m'en offre les moyens. Elle a commencé son règne par un acte de bienfaisance & de justice, qui lui coûtera peut-être le Trône & la vie. Et voilà la femme à qui je vais dire : Je vous abandonne ; votre jeunesse, vos dangers, vos bienfaits, vos vertus même, ne peuvent retener auprès de vous un malheureux échappé à l'esclavage, & ma main flétrie par les fers refuse de s'unir à la vôtre. Ah! les tourmens du Tartare réservés au parjure m'épouvantent moins qu'un pareil adieu. Je ne puis obéir au Ciel, qu'en outrageant l'innocence, & mon cœur épouventé n'a plus que le choix des crimes. En disant ces mots, des larmes amères remplissent ses yeux, & c'est dans ce moment qu'on vient pour l'introduire devant la Reine. En vain il cherche à donner à son visage une feinte sérénité. Un trouble mortel égare ses regards, & glace sa voix, & il paroît devant Iphinoë, sans oser la regarder & lui parler.

Un instinct secret lui dit que son trouble le servira mieux que son courage. Il se hâte d'annon-

cer son départ, tandis que toutes les idées douloureuses qu'enferme ce mot redoutable, sont encore dans le désordre. Il espère du moins, que devenu plus tranquille, il aura la force de ne pas démentir ce qu'il aura une fois prononcé, & profite ainsi de son trouble pour enchaîner les résolutions de l'amour.

Fils d'Hercule, dit Iphinoë, vous aviez sans doute consulté ma foiblesse & mon âge avant de préparer votre triomphe & ma honte. Il vous tarde déjà d'aller vanter vos succès dans des contrées lointaines, & d'offrir mon nom à des affronts éternels. Mais s'il reste encore quelque générosité dans votre cœur, dites du moins que vous avez feint des vertus pour me séduire... Dites que je vous aime encore, & que je vous pardonne mes malheurs.

Ah! c'en est trop, s'écria Téléphe, vous venez de porter à mon cœur le coup mortel. Qui moi, outrager vos charmes? moi qui ne retardois mon bonheur, que pour vous offrir des mains pures & un cœur digne de vous, s'il est permis à un mortel de mériter votre tendresse. J'ai cru qu'il me falloit des sacrifices, la participation des plus redoutables mystères, pour m'unir à la vertueuse Iphinoë. J'ai pensé qu'une communication secrète avec les Dieux, pouvoit seule m'autoriser à par-

ager votre Trône. Est-ce là outrager Iphinoë, & peut-on vous offenser par des hommages si augustes ? Iphinoë ! pourquoi me donnez-vous la mort ? Quel crime ai-je donc commis ? Je voulois obéir aux Dieux, satisfaire aux mânes de Théoclès, remplir un serment redoutable. C'est un forfait que vous croyez devoir punir, & toutes les vertus doivent s'anéantir devant vous, ou passer pour autant de crimes.

Pendant que Téléphe parloit, le visage de la Reine se couvrit d'une pâleur mortelle. Néocris épouvantée, ne doute pas que ce moment ne décide de la vie d'Iphinoë, & se détermine à retenir Téléphe par un mensonge. Elle s'écrie : Caridée est libre, elle est devant vos yeux. Niraxès l'arracha des mains des Celtes, & la fit passer pour sa nièce sous le nom d'Iphinoë; vos sermens sont accomplis, & vous pouvez sans remords allumer les flambeaux de l'hymen. Mais Cléomède ne doit point recevoir vos sermens, sa vertu farouche envie le bonheur à la jeunesse. Vous irez demain dans le Temple de Mars unir votre destinée; je vais ordonner les préparatifs de la fête. En disant ces mots, elle entraîne Iphinoë interdite & tremblante. L'infortunée n'a ni le courage, ni la force de démentir Néocris. Elle s'éloigne de son amant sans oser lever les yeux sur lui, & laisse Téléphe

ébloui d'un bonheur qu'il ne peut ni sentir ni comprendre.

Quoi ! disoit-il , c'est Caridée qui règne sur les Agathyrses ! Niraxès a trompé ses Sujets, comme Theutras trompa les Mysiens. Mais pourquoi m'a-t-on caché une si étrange destinée ? Pourquoi Iphinoë a-t-elle rougi quand on me découvroit un secret qui doit mettre un calme éternel dans son cœur & dans le mien ? L'amour se permettroit-t-il un tel artifice ? Que dis-je ! est-ce à moi à douter d'un discours confirmé par le silence de la Reine ? Après avoir été comblé de ses bienfaits, irai-je l'outrager en la soupçonnant de mensonge ? Si je suis trompé, c'est aux Dieux à m'éclairer, & je ne porterai point l'ingratitude jusqu'à soupçonner la Reine de trahir la vérité. Je m'abandonne à ma destinée. Les Dieux n'imputent point l'erreur aux mortels ; ils ne punissent que les outrages qu'on fait à la vertu par la défiance & l'ingratitude.

La nuit entière se passe à faire de nouveaux efforts pour justifier sa crédulité, pour condamner les moindres démarches qui pourroient lui apprendre la vérité qu'il redoute. Enfin le jour paroît, & le ramène devant la Reine, au milieu des préparatifs de la fête qui doit consacrer leur hymen. La trompette guerrière a fait retentir les airs.

La lyre s'unit aux voix harmonieuses d'un chœur de jeunes vierges, qui doit bientôt conduire les époux jusqu'aux portes du Temple qu'on a couronné de myrthes & de lauriers. Les portiques du Palais, la place publique sont remplis d'une foule immense, qui presse par ses vœux le départ des jeunes époux. Iphinoë couverte d'un voile, prend la main de Téléphe, & lui dit d'une voix tremblante : Ingrat, il faut donc vous tromper, pour posséder votre tendresse. Il a fallu prendre le nom de Caridée, pour obtenir un cœur que tout l'amour d'Iphinoë n'avoit pu toucher. Pardonnez du moins à la plus tendre amante, un artifice que je ne saurois dissimuler plus long-tems. Iphinoë ne fait point mentir à Téléphe, & mon cœur lui sera toujours ouvert.

Ces mots prononcés d'une voix basse à travers un voile, remplissent Téléphe de terreur. Il va paroître en présence des Dieux, & les tromper après s'être trompé lui-même. Il porte de tous côtés ses regards égarés; ils tombent sur Cléomède qui s'étoit mêlé parmi le peuple, & qui gémissoit dans son cœur au milieu des transports de la joie publique. Son visage étoit triste; & sa contenance austère condamnoit le tumulte de cette fatale journée.

A cet aspect, Téléphe se sent animé d'une

force inconnue, il ne fait point braver les yeux sévères d'un sage. Iphinoë, dit-il à la Reine, je ne ferai point heureux par un mensonge. Je vous aime, j'aime la vertu; elle doit présider à notre hymen, & rien ne doit profaner la sainteté de nos sermens. Rendez-moi la liberté, rendez-moi à des devoirs sacrés; & je reviens dans Toraxène, digne de vous & de mon père, joindre ma malheureuse destinée à la vôtre.

C'en est trop, perfide, s'écrie Iphinoë; ta barbarie attendoit qu'un peuple entier fût assemblé devant moi, pour me couvrir d'un opprobre éternel. Mais tu ne triompheras pas plus longtemps de ma honte & de ma douleur. Va dans un cachot profond, va dans le séjour des crimes, expier le plus grand de tous, celui d'affliger une amante, & de punir l'amour le plus tendre par le plus affreux des tourmens.

Elle ordonne aussi-tôt à ses Gardes d'enchaîner Téléphie & de l'enfermer dans une tour. Elle fait cesser les préparatifs de la fête, & s'enferme seule dans son appartement. Le jour l'importune, & elle passe dans les ténèbres les momens horribles de sa fureur & de son désespoir.

Dieux! s'écrie-t-elle, éclairez-moi sur le choix des tourmens qui doivent terminer les jours d'un perfide. Le monstre se jouoit également de votre

puissance & de ma foiblesse. C'est au milieu d'une fête ; tandis que vos Autels étoient environnés d'encens & de fleurs, qu'il alloit jurer devant vous de m'aimer & de n'aimer que moi ; c'est dans ce moment redoutable, qu'il méditoit l'infidélité & le sacrilège. Ah ! barbare, c'est moi, c'est cette main où ta bouche impie imprima des baisers trompeurs, c'est elle qui punira le plus grand de tous les forfaits. Cruel ! en déchirant mon cœur, il falloit du moins en arracher ton image. Je sens qu'elle me poursuit encore ; elle épouvante ma pensée ; elle anéantit ma fierté comme mon courage. Où mon cœur a-t-il pris la force de faire arrêter devant moi le mortel le plus redoutable ? Votre bonté, grands Dieux, inspiroit mon amour timide. L'ingrat riroit maintenant de mes impuissantes douleurs ; & si vous me condamnez à l'aimer encore, j'aime mieux le fléchir offensé que le pleurer absent, ou l'imaginer infidelle. Que dis-je ? mon foible cœur cherche encore à s'égarer dans des espérances perfides, lorsqu'il faut songer à mourir. Jamais, non jamais je ne sortirai de cette enceinte. Mourons seule ici dans les ténèbres ; quelque grand que soit mon tourment, des témoins l'accroîtroient encore. On ne verra ni mon visage, ni ma honte, & je n'entendrai pas du moins dans

les enfers, mes Sujets insultant à ma destinée par leur joie ou par leur pitié.

Cependant elle est fatiguée de la solitude & des ténèbres; elle a besoin de confier sa fureur & ses projets. Elle appelle Néocris; sa fidèle Néocris partagera sa douleur & sa vengeance. Elle excitera ses transports contre un amant barbare; enfin elle lui parlera de Téléphe.

Je veux qu'il meure, dit-elle à Néocris, mais je veux qu'avant de mourir, il connoisse l'humiliation & la honte; qu'enchaîné à mes pieds, il soit écrasé de ma puissance, & que ce héros si redoutable tremble à l'aspect d'une femme qui rira de ses malheurs en prononçant son arrêt. Que les Gardes l'amènent.

Néocris fait exécuter les ordres de la Reine, & Téléphe enchaîné paroît devant le Trône, où ses Satellites lui ordonnent de se tenir à genoux aux pieds de la Reine qui, d'un mouvement de son sceptre, les fait écarter à l'instant. Vous voilà donc, redoutable fils d'Hercule, au pouvoir d'une femme dont vous vous plaisez à défier la vengeance. Vous ne l'attendrez pas long-tems, & vous allez expier vos crimes. Lâche! que t'avois-je fait? J'offrois à un malheureux fugitif, sans patrie, sans parens, ma main & l'Empire, & ton

féroce orgueil n'étoit pas encore content. Il lui falloit une victime, & tu faisois sur une Reine, l'essai de ton pouvoir & de tes mépris. Tu crois même, dans ce moment, que je t'aime encore, & que je n'attends qu'un de tes perfides regards, pour me remettre en ta puissance. Tu penses que je suis prête à t'amener à l'Autel, & que tu vas sauver tes jours en m'offrant aujourd'hui ton orgueilleuse main. A ces mots, Téléphe releva son front incliné. Vous vous trompez, Iphinoë : je vous aime, malgré votre puissance & vos outrages. Ordonnez de mon sort, je ne disputerai point une vie que vous me rendez odieuse, en m'accusant d'avoir feint la tendresse. Je la rachetterai encore moins par une lâcheté. Le fils d'Hercule ne fait point de sermens dans les fers.

Qu'on l'ôte de mes yeux, s'écrie Iphinoë, qu'on le ramène dans la tour, & dans le même instant elle perd l'usage de ses sens. Un froid mortel est dans ses veines, & Néocris ne parvient qu'après de grands efforts, à la rappeler à la vie. Elle a revu la lumière, & ses yeux cherchent l'aimant que ses ordres ont écarté. Elle embrasse Néocris ; la pâleur est sur ses lèvres tremblantes. Elle pousse de profonds soupirs, & laisse enfin échapper ses larmes. Ah ! Néocris, dit-elle, c'en est fait de votre enfant, & votre tendresse décou-

ragée, ne me pressera plus de vivre. Car enfin ; il n'est plus de remède à mes maux ; les Dieux même ne sauroient me rendre mon innocence & ma gloire. L'ingrat ! en prononçant l'arrêt de ma mort, en renonçant à moi, il dit qu'il m'aime. Il me reproche le doute, il veut, il commande que je sois persuadée de l'amour dont il se pare. Il faut croire un fils d'Hercule ; c'est outrager les Dieux, de soupçonner l'infidélité de Téléphe. Il faut que me dépouillant du sentiment de mon malheur, je lui sacrifie ma pensée comme je lui sacrifiois mon Trône. Eh bien ! je crois tout, j'immole à ta volonté mon sentiment, ma gloire & ma vie, & je gémis de n'avoir plus rien à t'offrir encore. O Téléphe ! si tu pouvois pardonner, Iphinoë peut vivre encore. Ah ! je l'ai trop offensé. Le petit-fils de Jupiter enchaîné, prosterné à mes pieds, menacé par son amante ! Sa tête inclinée me cachoit ses redoutables regards, ses cheveux couvroient ses épaules, & je n'ai vu que ses pieds étendus sur les marches du Trône. Quel outrage pour un héros ? Il ne le pardonnera pas sans doute. Que dis-je ? il ne daignera pas le punir. Ah ! si tu voulois ordonner le châtiment que mérite mon audace, c'est alors que je croirois à ton amour. Viens porter tes mains irritées sur ta criminelle amante. Je me soumets à tout, trop heureuse de

souffrir par toi, & de t'avoir pour juge & pour maître.

Allons, qu'il soit libre, je veux détacher moi-même ses fers. Il verra mes remords & mon désespoir, & peut-être mes maux lui arracheront quelques larmes. Ah! s'il ne faut que des infortunes pour attendrir Téléphe, il n'en fut jamais comme les miennes. Oui, tu vas être libre, tu vas être le maître de ma vie. Voudrois-tu m'abandonner, pour aller répandre ma honte dans les contrées lointaines, & réjouir cent rivales du récit de mes transports insensés? C'en est fait, je ne te quitte plus; j'abandonne mon Trône & ma patrie, & vais chercher encore de nouveaux malheurs pour émouvoir ta pitié. Je te suivrai dans les déserts, chez les peuples les plus barbares; je partagerai tes fatigues & tes dangers; je porterai ton bouclier & tes armes, heureuse de soulager mon amant, & de l'avoir pour témoin de mes sacrifices.

Cependant la défiance & la crainte viennent troubler ses projets, & en enfanter de nouveaux. Un silence morne & douloureux succède à ses transports. Elle parcourt à pas précipités son appartement. Ses yeux égarés se portent sur un vase d'albâtre où l'artiste a représenté l'Amour, qui d'un sourire malin, insulte à des malheureux qui l'implorent. Elle saisit le vase avec fureur, le jette sur

le marbre, & le fait voler en éclats. Néocris en est blessée, & reste quelque tems immobile & muette par l'excès de la douleur.

Iphinoë la prend dans ses bras. O ma mère! ô ma chère Néocris, parlez-moi par pitié. Il ne me manquoit plus que ce crime. Ah! Dieux, il n'est pas consommé, & j'entends vos soupirs. Pardonnez à votre malheureuse enfant, & rendez-lui sa mère. Périr la passion insensée qui égare mon bras & ma raison! Qu'il parte, le malheureux qui m'a perdue! Qu'on ouvre les portes de sa prison, qu'il sorte de mes États sans me voir, & qu'il aille chercher dans d'autres climats de nouvelles victimes de son orgueil & de ses charmes! Ou plutôt, qu'il achève dans les fers sa coupable vie. Je ne veux le voir encore que pour lui prononcer son arrêt. Après cela, je ne le verrai plus; & malheur à celui qui prononcera devant moi ce nom fatal que j'abhorre.

Comme elle disoit ces mots, un bruit confus se fait entendre dans le Palais. Cléomas & Tophis ont corrompu les Gardes de la tour, & Téléphe mis en liberté est sorti de Toraxène. Aussi-tôt Iphinoë fait arrêter Cléomas & Tophis, & leur cherche des accusateurs. Qui l'eût dit? s'écrie-t-elle en pleurant, que mon malheur pouvoit s'accroître. Je ne le verrai plus, & il ne saura jamais

que j'allois tomber à ses pieds. Encore, si je savois dans quels lieux il a porté ses pas, je l'instruirois du moins de mes remords. Il apprendroit que je ne supporte encore la vie, que pour punir les deux traîtres qui m'ont ravi le moyen d'implorer la clémence de mon amant. J'aurois demandé ma grace, & je l'aurois obtenue. Téléphe est généreux; & quel est le héros qui ne pardonne à l'égarement d'un amour dont il est l'objet? Et mon amant n'a-t-il pas toutes les vertus? Un mensonge dicté par la tendresse, a suffi pour révolter son grand cœur. Car enfin, j'étois coupable, je l'enlevois à des devoirs sacrés, je le trompois, j'irritois les Dieux contre lui; & lorsque je devois adorer sa sagesse, & lui rendre le culte dont il étoit digne, mes Gardes l'ont chargé de chaînes. Néocris! vous m'aimez encore malgré mes fureurs. Je fais qu'il est des enchantemens qui ramènent les amans infidèles. Dans les cavernes de Sélinope, réside une magicienne qui connoît les herbes puissantes, dont le suc rend le bonheur aux amantes abandonnées. Je veux implorer son secours, & la faire venir dans mon Palais. Je lui prodiguerai mes trésors, si son art peut me rendre Téléphe. Son art n'est qu'une imposture, répond Néocris. Plusieurs de mes compagnes en ont fait un usage inutile, & n'ont point

été consolées. N'importe, dit Iphinoë, elles n'aimoient pas comme j'aime, & ce que Vénus n'a point fait pour elles, elle peut le faire pour moi. La Déesse doit être propice à un amour qui ne fera jamais égalé. Des sacrifices précéderont les enchantemens. Des enchantemens? reprit Néocris, & que peuvent des noms prononcés par une mortelle, sur les puissances infernales ou Célestes? Ce qu'ils peuvent? reprend Iphinoë. Ah! sachez qu'il est des noms dont la puissance est terrible; ils portent dans tous les sens un feu dévorant & rapide. La foudre n'a pas des effets plus prompts & plus sûrs.

Cependant il parcourt des régions inconnues; il va chercher les Celtes, & s'exposer à de nouveaux dangers; & moi je ne m'occupe que de mon amour. Ah! sauvons du moins ses jours. Ces peuples féroces rendront Caridée pour une rançon, & je peux leur envoyer tous mes trésors. On ramènera Caridée dans mes États, & c'est-là qu'il reviendra la chercher. Insensée que je suis! pourquoi l'amour ne m'a-t-il pas éclairée plutôt? Voilà ce qu'il falloit faire, au lieu de révolter mon amant par un mensonge. Je serois heureuse à présent, & ma tendresse aveuglée a fait fuir loin de moi le bonheur que j'avois en ma puissance. Quelle divinité cruelle a pu égarer ma raison? Ne pouviez-vous, ma mère, éclairer mon
aveugle

aveugle fureur ? Il en est tems encore , qu'on appelle Cléomède , j'ai besoin de sa prudence & de ses conseils.

Lorsque Cléomède parut devant la Reine , elle ne lui imputa point ses malheurs , & ne parla point de Téléphe. Elle le chargea de riches présens , & lui promit une confiance éternelle , s'il parvenoit à délivrer Caridée des mains de ses ravisseurs , & à la ramener à Toraxène. Vous êtes aimé des Dieux , lui dit-elle , je ne doute point qu'ils ne vous inspirent. Pensez-vous que je puisse être heureuse ?

Les Dieux , répondit Cléomède , se sont réservés la connoissance de l'avenir. La prudence mûrie par la vieillesse en dévoile quelques parties qui se montrent encore confusément à l'esprit du sage. Je pense que vous verrez luire des jours heureux. Le courroux de la fortune est inconstant comme ses faveurs , & l'espérance est un hommage que la vertu malheureuse doit à la justice des Immortels.

Iphinoë conçoit de ce discours un augure favorable , & presse le départ de Cléomède. Téléphe ne sera point quitte de ses sermens , tant que Caridée sera à Toraxène. Il a promis de la ramener au pied du Lathmus , & les Dieux savent si Téléphe est fidele à ses promesses. Il reviendra dans

son Palais, où l'amour le plus tendre l'attend pour lui donner un Trône. Quel moment, que celui où l'on annoncera que Téléphe est arrivé, qu'il est dans le Palais, qu'il demande à voir la Reine. Rassure-toi, fils d'Hercule, elle brûle de t'obéir, & ses calamités passées disparaissent à jamais devant le bonheur que tu lui prépares.

Pendant que Cléomède va dans la Theffalie exécuter les ordres de la Reine, elle cherche à calmer les Dieux, & à se rendre Vénus propice. Cette Déesse a un Temple qu'on vient de lui élever, non loin des frontières des Agathyrfes; il faut marcher une nuit & un jour entier pour y arriver, en partant de Toraxène. Iphinoë forme le projet d'y aller seule, & de cacher son voyage à ses Sujets. Elle profite des premières ténèbres de la nuit. Ses jeunes mains tiennent les rênes de son char. Le silence règne dans les Cieux & sur les campagnes, & rien ne trouble la liberté de ses pensées. Elle s'abandonne délicieusement à ses espérances; ses craintes même ont des charmes qui font un bienfait de l'amour.

Vers la fin du jour, elle traverse un désert stérile; son char ne roule que sur du sable qui couvre une plaine immense. Elle arrive enfin au pied du coteau riant sur lequel s'élève le Temple de la Déesse. Iphinoë se hâte de s'y rendre; & la Prê-

treffe, éblouie de sa jeunesse & de sa beauté, lui offre un asyle dans l'enceinte sacrée jusqu'au lendemain, où elle doit se présenter à la Déesse, & lui adresser ses vœux & son sacrifice.

Je viens chercher ici le bonheur, dit Iphinoë, & je sens déjà la présence de la Divinité qu'on y adore; l'air que j'y respire me semble plus pur & plus salubre. Quel charme divin la Déesse répand autour de son Temple! que vos jours doivent couler délicieusement à l'ombre de son sanctuaire.

Je suis heureuse, dit la Prêtresse, de servir une Divinité qui console les mortels empressés à lui rendre hommage. Cette montagne étoit couverte de glaçons, & jamais les hommes n'y avoient construit de demeures, lorsque le char de la Déesse s'y arrêta & fit naître l'abondance. Son souffle divin épura les airs, & répandit une chaleur douce & féconde, qui couvrit de plantes & d'animaux un sol inutile & sauvage. Nous conservons avec soin la mémoire de ce grand événement, & vous entendrez avec plaisir le récit de ces merveilles.

Entre l'Attique & l'Isthme de Corinthe, on trouve le territoire de Mégare que la Nature avoit condamné à une éternelle aridité. Les hommes n'établissent leurs demeures qu'auprès des

fontaines & des rivières; & personne ne vouloit habiter un sol brûlant & stérile, lorsque la Nymphé Sithnis fit sortir de la terre une source d'eau salulaire & limpide qui se distribua dans mille canaux, & couvrit cette terre d'une agréable verdure. Une Colonie de Clazomène, conduite par le jeune Nifus, vint s'établir sur les bords de cette fontaine, bâtit la ville de Nisa, & la mit sous la protection de la Nymphé. Une conque de nacre reçut les eaux qui s'échappoient d'un rocher; on éleva à l'entour une enceinte de colonnes de marbre blanc, environnées de faules & de peupliers. Nifus voulut consacrer ce monument, par un sacrifice qui fût agréable à la Nymphé; il lui offrit ses beaux cheveux, & alloit les couper pour les plonger dans ses eaux, lorsque la Nymphé touchée de sa beauté parut aussi-tôt à ses yeux, la tête couronnée de roseaux. Les flots bondissans autour d'elle firent jaillir dans les airs une abondante rosée, & formèrent au-dessus de sa tête, un nuage léger qui tempéroit l'éclat du jour, & réfléchissoit toutes les couleurs. L'arc d'Iris aux images riantes & passagères se dessina dans les Cieux, & couronna la Nymphé, qui parla ainsi: « Jeune homme, je suis contente de vos vœux, & je refuse votre hommage; conservez ces cheveux qui parent votre beauté & votre jeunesse. Je veux

qu'ils soient le gage de la sûreté de vos murailles, & que la destinée de Nisa soit attachée à leur durée. Si jamais ils tombent sous le ciseau, je jure par le Styx que j'abandonnerai cette ville, & que j'en ferai sortir tous les Dieux qui la protègent avec moi ». Elle disparut en disant ces mots, & Nisus ne vit plus à la place de la Nympe, qu'un nuage brillant & humide qui se dispersa dans les airs.

Bientôt la ville de Nisa devint célèbre parmi les peuples de la Grèce & de l'Asie. Minos même en observa les progrès, & y fit un assez long séjour, lorsqu'il parcouroit les Empires pour étudier les mœurs & les loix. Scylla, fille de Nisus, conçut un amour violent pour le Roi de Crète, & conserva dans son cœur des feux qui ne devoient plus s'éteindre.

Cependant les peuples de la Crète firent revivre d'anciennes prétentions sur le territoire de Mégare, & forcèrent Minos de les conduire au siège de Nisa. A l'approche d'une armée formidable, toute la ville fut en allarmes. Scylla se réjouissoit seule au fond de son cœur, d'une guerre qui rapprochoit de sa patrie l'objet d'un malheureux amour. Elle monte sur les tours pour contempler le héros qu'elle aime, & fait des vœux pour être sa prisonnière. Elle ne peut supporter plus long-

tems la longueur d'un siège qui la sépare de Minos, & forme le projet d'avancer par un crime la destinée de Nisa. Tandis que son père, fatigué des soins de sa défense, s'abandonne au sommeil, elle arme ses mains de ciseaux, & coupe la chevelure fatale. Au même instant les portes tombent sous les coups du bélier, & Scylla se hâte d'aller au-devant du vainqueur, pour demander le prix de son crime. Elle montre à Minos ces beaux cheveux tombés sous une main parricide, elle étale son amour & ses coupables transports. Le héros indigné jette sur elle des regards de mépris & d'horreur, & poursuit sa conquête. Scylla pousse des cris de rage & de désespoir. Elle veut suivre le héros qui l'a dédaignée; mais elle fuit à l'aspect de son père que le danger a réveillé, & qui vient punir le crime de sa fille. Accablé de traits, il expire aux yeux de Scylla en la nommant parricide. Sa coupable fille épouvantée fait retentir les airs de hurlemens affreux. Elle accuse Vénus de tant de fureurs, & cependant elle l'implore, elle la conjure de venir à son secours. Sa voix touchante & terrible retentit jusques à Paphos, & trouble le calme de la Déesse.

Aussi-tôt Vénus attèle son char d'yvoire. Elle prend l'Amour sur ses genoux, s'élance dans les airs, & dirige vers Nisa le vol de ses colombes.

immortelles. A peine la terre de Mégare se découvre à ses yeux, qu'elle éprouve un trouble inconnu ; ses rênes échappent de ses mains, elle voit le crime qui vient d'être consommé, elle entend des cris plaintifs & lugubres qui blessent son oreille & son cœur. Les Graces épouvantées lancent des regards indignés sur l'Amour qui s'amuse de leur colère, & ressent une joie perfide à l'aspect des attentats qu'il a dictés. Les colombes effrayées ne reconnoissent plus la voix de la Déesse ; elles s'égarent dans les airs, & transportent le char agité sous un Ciel qu'elles n'ont jamais vu. Elles se reposent enfin sur cette montagne dont les glaces & les rochers étonnèrent Vénus & les Graces. L'Amour seul n'en fut point effrayé ; il fait qu'en quelques climats qu'il fixe son empire, il y portera ses prestiges, & que tout s'embellira des charmes qu'il aura fait naître.

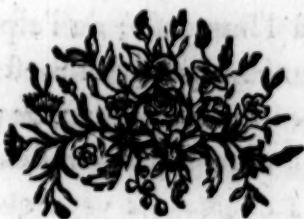
A peine le char de la Déesse eut touché la terre de ce désert sauvage, qu'elle s'embellit de toutes les richesses du printems. Une odeur d'ambrosie embauma les airs ; on accourut de toutes parts. Les peuples errans dans les forêts, ou cachés dans les antres, se rendirent en ces lieux, & reconnurent la Divinité qui en avoit changé l'aspect. Ils lui élevèrent ce Temple où l'encens

n'a cessé de brûler , & dont ils me confièrent le sacerdoce.

Cependant Scylla s'éloigna de sa patrie , elle voulut se dérober au théâtre de sa honte & de ses forfaits. Elle se précipita dans la mer , où elle espérait de terminer ses horribles jours. Des pêcheurs la sauvèrent malgré elle , pour prolonger son tourment & la livrer à la persécution du remord. Ils l'abandonnèrent dans une isle déserte qu'elle arrosa long-tems des pleurs du désespoir. Enfin pressée par une faim dévorante , elle voulut chercher quelque nourriture sur le rivage. Les flots lui apportèrent le corps de son père ; elle recule avec effroi , & va sur la rive opposée tenter de nouvelles recherches ; mais le corps de son père se présente encore à ses yeux. Dans quelque partie de la côte qu'elle porte ses pas , les flots poussent toujours devant elle le cadavre livide & ensanglanté , dont la tête chauve semble s'élever sur les flots , & menacer encore sa fille. Elle court comme une insensée , pour secouer les furies qui sont dans son cœur , & qui ne quittent point leur proie. Ses cris furieux & plaintifs se firent entendre de Minos , qui ramenoit dans la Crète sa flotte victorieuse. Il la fit enlever de cette isle fatale , & conduire à Eleusis , où elle erra long-tems dans le bois sacré , en attendant que les Dieux lui per-

missent d'entrer dans le Temple, & d'être admise aux expiations.

A ce récit, Iphinoë sentit dans son cœur une tristesse profonde. Elle fit des efforts impuissans pour y faire entrer l'espérance. Son agitation se prolongea dans la nuit; elle se repentit d'être venue de si loin, implorer une Déesse dont les faveurs étoient empoisonnées par tant d'amertumes, & lorsque l'heure du sacrifice fut arrivée, & qu'elle entra dans le Temple, à peine osa-t-elle former des vœux, & porter ses regards sur l'image de la Divinité qui la remplissoit de terreur.





LIVRE DIXIÈME.

TÉLEPHE est déjà loin du pays des Agathyrses. Il a laissé derrière lui le Rhodope & le Pangée dont l'aspect a réveillé des souvenirs qui plaisent à ses douleurs & qui les nourrissent. Il découvre la mer, & s'arrête enfin sur ses rivages solitaires. C'est-là qu'environné du silence & des grandes images qui agissent malgré lui sur sa pensée, il cherche à se retracer les évènements d'une vie agitée & tumultueuse. Elle ne lui paroît remplie que de songes fugitifs & douloureux; on diroit que la Nature n'a eu d'autre objet, en le faisant naître, que de préparer ce moment pour lui présenter l'inutile tableau de mille évènements qui ne peuvent se lier dans son esprit ni à l'immensité du tems, ni à l'immensité de l'espace. Il se demande à lui-même pourquoi il est venu ajouter par sa naissance un malheureux de plus à la multitude d'êtres souffrans qui gémissent sur la terre. Si l'espérance a offert à ses yeux quelques lueurs passagères, il va les sacrifier à de pénibles devoirs, il va suivre les loix de la vertu; mais il n'en attend point de récompense, & il ignore lui-même ce qui le porte à des efforts qui ne feront qu'occuper les momens d'une vaine existence, sans en adoucir le fardeau.

Dans cette tristesse profonde, il n'a point remarqué sur la mer un vaisseau qui côtoyoit le rivage où il est assis. Le bruit des rameurs le réveille, & il leur tend les mains pour les appeler vers lui. C'étoit un vaisseau de Tyr qui revenoit du Bosphore Cimmérien, & qui dirigeoit sa route vers Athènes. On y reçut Téléphe, & on le débarqua dans l'Attique. Aussi-tôt il se hâte de se rendre à Eleusis, comme il l'avoit promis à Cléomède.

En approchant de cette ville sacrée, il aperçoit un tombeau sur lequel il lit ces mots : » Sophosène » ami de Téléphe n'a point voulu qu'on gravât » d'autre titre sur son tombeau «. Aussi-tôt il se prosterne au pied du monument, & retrouve enfin des larmes ! O mon père ! O le plus grand des humains ! vos dernières pensées étoient donc pour un ingrat qui n'auroit jamais dû vous oublier un moment. Ah ! j'ai commis un crime affreux en laissant entrer dans mon cœur une autre image que la vôtre, & en cessant de m'occuper de vos vertus. Hélas ! pardonnez au malheureux Téléphe. Les Dieux vous ont assez vengé. Votre souvenir auroit mis un doux repos dans mon ame que d'autres objets ont déchirée. C'en est fait, je ne penserai plus qu'à vous ; ma vie entière s'écoulera en votre présence. Vous ferez à

jamais mon ami , mon consolateur & mon guide ; & lorsque je serai délivré des soins & du malheur de vivre , mes cendres se mêleront pour jamais avec les vôtres. Oh ! si vous pouviez sortir un instant du sein des morts pour jouir de mes regrets & de ma tendresse , pour apprendre que j'ai enfin trouvé un père parmi les Dieux , je mourrois du moins consolé. Mais vous n'avez emporté dans le tombeau que l'idée de mon infortune qui aura troublé vos derniers jours. Généreux vieillard ! vous méritiez une plus douce destinée ; & je pleurerai toute ma vie , en songeant que Sophosène ne fut pas heureux en mourant.

Télephe vient d'éprouver une nouvelle peine ; mais ses larmes l'ont soulagé , & son ame est moins oppressée lorsqu'il arrive à Eleusis , & qu'il se présente devant le Grand-Prêtre. Ophiroës reconnoît l'anneau de Cléomède qu'il avoit autrefois initié à ses mystères. Il introduit dans sa demeure le fils d'Hercule qui lui raconte l'histoire de sa vie , & lui expose toutes les blessures de son cœur.

Fils d'Hercule , lui dit Ophiroës , venez dans le Temple rendre grâces aux Dieux qui vous ont donné l'amitié de Cléomède. C'est elle qui vous a ouvert cet asyle sacré , & c'est ici que doivent se préparer les moyens qui perfectionneront votre

sageſſe , & vous feront remplir vos ſermens. En diſant ces mots il conduit Téléphe au pied des Autels. Un édifice vaſte & ſombre s'élève dans les airs. L'homme qui en meſure des yeux l'étendue , ſe compare involontairement avec elle ; alors étonné du peu d'eſpace qu'il occupe , il ſ'attriſte de ſa foibleſſe , & ſ'anéantit devant les Dieux. S'il abbaïſſe ſes regards autour de lui , il ſe voit environné d'un obſcurité impoſante. Ce n'eſt qu'au-deſſus de ſa tête qu'il apperçoit la lumière. Elle ſemble ſe jouer dans les voûtes ondoyantes qu'on a ſuspendues loin de la terre , & ſe réunit dans le ſanctuaire qui brille d'un éclat éblouiſſant. Le méchant qui cherche dans tous les objets l'uſage que ſon intérêt en peut faire , qui les dédaigne quand ils lui ſont inutiles , ne peut ſe défendre d'un ſentiment redoutable & tendre au milieu de ces effets inconnus qui maîtriſent à la fois & ſes coupables penchans & ſa rebelle indifférence.

Tandis que l'ame ſenſible de Téléphe ſe pénètre de la préſence des Dieux , Ophiroës lui parle ainſi : vous venez de reſſentir une émotion profonde au pied des Autels. Vous avez cru entrer dans la demeure des Dieux. La Divinité anime dans tous les momens avec une égale puiſſance toutes les parties de l'étendue ; mais dans le ſilence

des Temples, elle agit avec plus d'empire sur le cœur de l'homme & le dérobe aux passions. Aussi le sage se plaît-il sur-tout à les habiter. Hélas! mon fils! c'est le seul asyle que l'égalité se soit réservée sur la terre. Oui, c'est ici seulement que les hommes prosternés devant les Dieux sont égaux par le sentiment de leur néant. Devant cette plénitude de grandeur & de puissance disparaissent toutes ces distinctions frivoles que les Loix ont accordées aux réclamations importunes de la vanité & de l'orgueil. Ici l'infortuné se console, parce qu'il est sous les yeux de ses Protecteurs, & l'homme puissant devient modeste, parce qu'il y trouve des Maîtres.

Il faut à l'orgueil des images terribles pour le ramener à la justice; & ces images se renouvellent sans cesse dans les Temples. Celui-ci dans les jours de fête étoit rempli, il y a trente ans, d'une génération qui n'existe plus. C'est la même enceinte, le même Autel, la même Divinité; mais les adorateurs ont disparu pour être remplacés par d'autres. Dans trente ans aucun de nous peut-être n'assistera aux sacrifices qui seront offerts ici. Une génération nouvelle prendra notre place, & sera bientôt suivie d'une autre qui viendra fouler ses tombeaux. Ah! lorsque les solemnités nous rassemblent dans les Temples, regardons-nous

comme des victimes destinées au même sacrifice. Unis par le même sort , par la même foiblesse , par les mêmes craintes ; jurons sur ces Autels de nous consoler , de nous aimer , & de tromper par des secours mutuels & constans la cruauté de la nature.

Téléphe écoutoit Ophiroës avec cette docilité touchante qui semble dire à la sagesse : je vous abandonne ma pensée & ma volonté ; daignez en régler l'usage. Il avoit déjà changé d'espérances & de desirs , & il formoit des vœux pour hâter la délivrance de Caridée , afin de passer le reste de sa vie dans la demeure d'un sage. Il parcourut l'enceinte qu'habitoient les élèves qui aspireroient à l'initiation , & qui s'y préparoient par le travail , la méditation & le silence.

Vous voyez ici , dit Ophiroës , des hommes de tous les pays de la Grèce & de l'Asie. Quelques-uns y ont été conduits par l'amour de la sagesse ; le plus grand nombre par l'ambition & des desirs insensés.

Lorsque Cérès parcourant la terre pour chercher sa fille qu'on avoit ravie à sa tendresse , traversa cette contrée encore sauvage , Eumolpe mon père lui donna l'hospitalité ; elle fut frappée de sa sagesse , & voulut lui enseigner l'agriculture. Mon père qui étoit honoré de sa nombreuse

famille comme un ami des Dieux , nous instruisit de ces travaux ; & le territoire d'Eleusis se couvrit de riches moissons. Les peuples voisins avides du nouvel aliment que nos travaux avoient fait naître accouroient en foule à Eleusis & nous apportoit ce qu'ils avoient de plus précieux pour l'échanger contre le froment. Après avoir versé tous leurs trésors dans notre maison , ils furent réduits à nous offrir le travail de leurs mains qui multiplia encore nos richesses. La sobriété & le travail prolongèrent les jours de mon père qui conserva sa vigueur & sa sagesse dans un âge très-avancé. Il employa les bras qui venoient s'offrir à élever ce temple en l'honneur de la Déesse qui lui avoit appris les secrets de son art.

Les nations voisines imitèrent nos travaux ; mais elles négligèrent la sagesse & la tempérance qui doivent y présider , & n'en retirèrent pas le même fruit que mon père. Alors le bruit se répandit qu'Eumolpe ne leur avoit communiqué qu'une partie des mystères de la Déesse , & qu'il s'étoit réservé le secret de prolonger la vie , & de transformer en or les matières les plus viles. Cette opinion s'accrédita & circula dans la Grèce & dans l'Asie. Loin de la détruire , mon père en favorisa les progrès. Il crut voir dans cette
erreur

erreur universelle un moyen de ramener les hommes à la vérité & à la vertu. Il disoit qu'en effet Cérès lui avoit confié des mystères plus importans que l'art de faire naître les moissons ; mais qu'elle ne lui avoit permis de les révéler qu'à ceux qui auroient le courage de subir de longues & pénibles épreuves dont elle avoit prescrit les Loix & la durée. Aussi-tôt les Disciples accoururent dans notre maison , & il fallut agrandir l'enceinte qui devoit les recevoir.

Pendant trois ans ils s'occupent des travaux de Cérès. Ils préparent la semence & les champs qui la recevront : ils rassemblent les engrais , recueillent les moissons , construisent des granges , des fours , des moulins , & ne se nourrissent que du pain qu'ils ont paitri. Ces trois années se passent dans le silence. Il est défendu de faire une question ; & celui qui a trois fois enfreint cette Loi est exclu de nos mystères. Ainsi tandis que le corps acquiert la promptitude & la souplesse , l'ame contracte l'habitude de réprimer les mouvemens de la curiosité & de la confiance , & prend ce caractère de force qui se peint dans tous les traits du visage , & lui donne enfin l'autorité qui convient à la sagesse.

Ah ! je sens , dit Téléphe , combien il importe à l'homme d'acquérir de l'empire sur lui-même

pour sa gloire & pour son bonheur ; mais je ne vois pas pourquoi vous défendez à des Disciples qu'on instruit dans des arts utiles d'interroger leurs Maîtres : n'est-ce pas mettre un obstacle à l'instruction & aux progrès ? Les progrès, répondit Ophiroës , sont peut-être moins rapides , mais ils sont plus sûrs. Il faut que les hommes aient des idées avant d'y attacher des noms qui ne servent jamais qu'à les rappeler , mais qui ne sauroient les faire naître. Je vous demande quel est le meilleur bois pour faire le mât du vaisseau qui doit me conduire : menez-moi dans une forêt , montrez-moi du doigt l'arbre qui m'est nécessaire , que j'en observe les feuilles , l'écorce , l'ensemble : que je me pénétre de cette image pour ne jamais la confondre avec une autre. Si vous vous contentez de me le nommer avant que je le connoisse il est évident que vous ne m'avez rien appris : il est vraisemblable que vous m'avez donné une erreur , par l'habitude que je me suis faite d'attacher à chaque nom une image qui ne peut être qu'infidèle. Ainsi une tige élevée d'un bois blanc suffira à mon esprit impatient , & le peuplier tombera sous ma coignée pour aller chercher avec moi sur les mers les tempêtes & les naufrages.

Eh ! qui pourroit désigner par des noms ces

mouvemens délicats , innombrables que l'artiste essaye & parcourt rapidement pour s'arrêter enfin à celui qui ménage le mieux son tems & ses forces ? Non Téléphe , l'homme ne sait jamais parfaitement que ce qu'il n'a point appris d'un Maître , que ce qu'il doit à son attention & à ses découvertes.

Ainsi le silence est nécessaire pour la perfection des arts. Ils ont une langue particulière ; mais elle ne peut être parlée que par l'homme qui les a déjà pratiqués ; & l'expérience me démontre tous les jours la sagesse de cette Loi que mon père établit dans son Ecole comme la plus importante de toutes. Il en tempéra la sévérité pour les Disciples , qui après les trois premières années passoient à l'étude de la morale.

Le tems consacré à cette étude est plus ou moins long suivant les progrès que les Disciples font dans la sagesse. Ils viennent tous les mois se présenter à l'assemblée des Prêtres de Cérès : ils rendent compte de leurs méditations , exposent leurs doutes & les motifs qui les ont conduits dans cet asyle : ils disent l'usage qu'ils veulent faire des mystères dont ils attendent la révélation ; par quels moyens ils se proposent de remplir la carrière d'une longue vie ; quelle sera la dispensation des trésors qu'ils feront naître.

Ainsi toutes les chimères de la puissance & du bonheur, tous les projets de bienfaisance, tous les grands intérêts de l'homme sont discutés devant nous, & toutes les raisons que la sagesse peut opposer, soit à l'ambition du vice, soit aux illusions de la vertu, sont proposées à nos Disciples comme de nouveaux sujets de méditation. Ils ne sortent de nos assemblées que pour aller se préparer par le silence à des discussions nouvelles.

On prolonge le tems de ces épreuves jusqu'à ce que les Disciples aient acquis l'habitude de la précision & de la clarté. L'homme ne parle bien que lorsqu'il a profondément médité. La nécessité d'employer un discours précis nous force d'envisager son objet sous toutes ses faces & à nous le rendre propre. Ainsi ce sont les pensées profondes qui enrichissent les langues que le vulgaire regarde comme une source inépuisable de vérités, quoiqu'elles soient stériles par leur nature, & ne puissent être fécondées que par la pensée qui les fit naître.

Il faut pour la connoissance de la morale, comme pour celle des arts que les idées précèdent la science des noms. Les vieillards sont toujours étonnés du peu de succès des leçons qu'ils donnent à la jeunesse. Ils voudroient par leurs discours

lui donner toutes les sensations qu'ils ont éprouvées , lui en faire parcourir à l'aide des mots toute l'orageuse carrière , & hâter ainsi la sagesse qui est le produit du tems. Ils s'exaltaient en lisant les livres des sages , parce qu'ils y retrouvent l'histoire de leurs pensées , tandis que le jeune homme n'y trouve que des mots inanimés , & ignore les objets qu'ils désignent. Ainsi les livres ne sont utiles qu'à l'homme qui a déjà vécu. Ils fortifient son courage , fixent par des expressions ses idées fugitives , & flattent son cœur en l'associant , par la conformité des sentimens , à la gloire des hommes les plus honorés sur la terre.

L'homme qui a beaucoup observé & senti se rappelle par des mots tout le système de ses idées. Son esprit déjà maître d'une infinité d'objets les appelle par leur nom , les fait comparer devant lui à sa volonté pour les interroger & les comparer. Il leur commande , pour ainsi dire , & leur fait exécuter des mouvemens utiles & réguliers ; tandis que celui qui commence à savoir des mots avant que de produire des idées ressemble à l'insensé qui , dans sa cabane déserte , appelle par leur nom des esclaves qu'il n'eut jamais , & leur donne des ordres qui ne seront point exécutés.

A peine Ophiroës avoit fini ces mots que deux jeunes Prêtres de Cérès parcourent l'enceinte sacrée en frappant à coups redoublés sur des vases d'airain. A ce signal les Disciples dispersés sous les portiques & dans les jardins s'empressent de toutes parts , & vont s'enfermer dans leurs retraites solitaires. Suivez - moi Téléphe , dit Ophiroës , nous allons nous assembler dans le sanctuaire pour initier à nos mystères Phonoüs de la ville de Colophon. Il est de votre âge , son cœur est pur , son esprit est pénétrant. Il a montré tant de sagesse depuis qu'il a commencé l'étude de la morale , que ses épreuves seront terminées aujourd'hui.

Vous êtes étonné sans doute qu'on vous permette l'entrée du sanctuaire , avant d'être initié aux mystères de la Déesse. Mais les héros que la fortune a persécutés & que de longs revers ont rendus sages , peuvent être admis à l'initiation sans passer par de longues épreuves. C'est ainsi que j'admis votre pere à nos mystères le jour même qu'il se présenta dans ce Temple couvert des dépouilles de cent tyrans que sa justice avoit immolés. Oréfus , Mirène & Cléophis qui habitent sur les rives du Pénée eurent le même avantage : ils avoient déjà acquis la sagesse avant d'arriver à Eleusis. Vos malheurs ,

& la société de Sophosène & de Cléomède vous donnent les mêmes droits, & nos mystères vous seront révélés aujourd'hui.

C'est alors que vous pourrez travailler avec succès à satisfaire les mânes de Théoclès. Les Initiés épars dans les différentes contrées de la terre vous reconnoîtront à l'anneau que vous allez recevoir, & à la tunique dont vous serez revêtu. En sortant de cet asyle ils s'unissent par les liens de la fraternité & par les sermens les plus redoutables. Ainsi vous trouverez par-tout des conseils salutaires & des bras prêts à vous servir ; & Cléomède, en vous ouvrant ce Temple a voulu tout-à-la-fois consommer votre sagesse, & vous donner les moyens les plus sûrs de briser les fers de Caridée.

En disant ces mots il conduit Téléphe dans le sanctuaire. Les Prêtres sont assemblés : l'airain a cessé de faire retentir l'enceinte sacrée & Phonoüs parle ainsi :

Le desir de prolonger ma vie & de multiplier mes richesses par la transformation des métaux me fit quitter ma patrie, & supporter de longues épreuves pour être initié aux mystères qui devoient me faire parvenir à ce double but. Aujourd'hui je viens vous rendre graces en présence de la Déesse de m'avoir fait connoître

des trésors préférables à ceux que mon ambition venoit chercher auprès de vous. J'ai réfléchi dans le silence sur mes desirs insensés. J'ai vu que l'homme se trompoit en croyant aimer la vie. Il n'en est pas un seul sur la terre qui pût se borner un jour entier à s'occuper uniquement du sentiment de son existence. Ce jour lui paroîtroit un siècle ; & son ame fatiguée de la durée & de l'insipidité d'une pareille jouissance formeroit des vœux ardens pour en être délivrée par une mort prompte. Les hommes ne supportent la vie que par le soin continuel qu'ils prennent de s'en distraire. Il leur faut des passions, des dangers & sur-tout des malheurs qui troublent ce calme qu'ils cherchent sans cesse, mais qu'ils ne peuvent supporter. La vie ne nous est chère que parce que c'est la place des affections qui nous plaisent ; & ces affections ont un période borné, au-delà duquel on les voit expirer pour ne plus renaître. Malheur donc à l'homme qui survit à la faculté d'être ému. Il ne lui reste plus que la vie, & le supplice invariable de ses ennuis.

D'aveugles regrets nous ramènent sans cesse vers la jeunesse qui ne doit ses charmes qu'à la brièveté de sa durée. C'est pour elle que la nouveauté répand sur tous les objets ses attraits

fragiles & fugitifs, mais l'habitude & la raison la suivent d'un pas égal & rapide, & flétrissent de leur souffle odieux toutes les fleurs qu'elle a fait éclore. L'âge mûr goûte quelque plaisir à comparer ses découvertes à ses anciennes erreurs. La vieillesse se hâte d'interdire ces réflexions qui seront bientôt inutiles. Elle ne reçoit plus de sensations nouvelles & n'en espère plus. Il faut que les douleurs & les infirmités viennent à son secours, & retardent pour quelque tems le dégoût de la vie mille fois plus pénible que la douleur.

Ainsi l'homme à qui vous auriez appris le secret de prolonger sa vie après avoir perdu les sentimens qui la rendent chère, maudiroit à jamais vos mystères, si vous ne lui donniez en même-tems le courage de terminer des jours odieux. Et sans doute le plus malheureux de tous les êtres feroit l'homme qui se déroberoit sans retour à la proscription sanglante de la nature.

Prêtres de Cérès, me préservent les Dieux d'avoir la fatale puissance de créer l'or à ma volonté ! Vous me donneriez sur les hommes une puissance illimitée. Ils m'apporteroient, au premier signal, leurs fruits & le produit de leur industrie, & je me trouverois tout-à-coup sans

desirs & sans espérance , les seuls vrais biens de la vie. Je craindrois encore de me voir arracher ce funeste secret par des tortures ou par la perte de ma liberté. Ainsi la crainte & l'ennui viendroient seuls mesurer le reste infortuné de mes jours. Après n'avoir cueilli pour moi qu'un poison dévorant & sans remède , quel bien aurois-je fait aux hommes ? En les assujettissant à mes caprices , je n'aurois pas multiplié leurs biens : ils ne se nourrissent point de métaux : ils ne les opposent point aux frimats. Que leur importe que ces signes de la valeur des vrais biens soient plus ou moins pesans par leur rareté ou leur abondance ? Je suis assuré de faire du bien aux hommes lorsque je multiplierai les fruits de la terre , & que j'en consommerai peu. Il n'est point d'autre bienfaisance que le travail & la sobriété. L'homme qui n'exerce point ses bras , ne peut s'enrichir qu'en dépouillant ses frères. Il peut bien être justifié par les Loix , mais il ne sauroit l'être par la sagesse. J'ai connu un Citoyen de Colophon qui rougissant des soins qu'il se donnoit pour augmenter ses trésors , se justifioit par le prétexte d'avoir plus de bien à faire aux hommes ; & il commençoit par leur nuire. Occupé dans son commerce à établir sa fortune sur leurs besoins , il ne dormoit point : il observoit avec inquiétude

ceux de ses Concitoyens qui avoient essuyé des revers pour acheter à vil prix leurs maisons & leurs héritages qu'il distribuoit ensuite à des flatteurs oisifs sous des conditions humiliantes. Ainsi il dépouilloit des malheureux pour en revêtir d'autres, mais il n'en diminuoit pas le nombre. Il ne faisoit que satisfaire la passion qu'il avoit de dominer sur des hommes dégradés par ses bienfaits. Que ne laissoit-il la Société dans l'ordre où il l'avoit trouvée, sans la troubler par ses stériles travaux ?

Je fais qu'il est des momens douloureux où frappés par le spectacle de l'infortune nous voudrions avoir la puissance de forcer nos Concitoyens à de légers sacrifices, pour composer un bonheur à l'homme fier & indigent dont la confiance nous attendrit & nous honore. C'est alors que la vertu ambitionne des trésors pour se soulager du sentiment d'une pitié pénible ; comme si le sage sans fortune n'avoit plus rien à faire pour le malheur, comme si les trésors étoient nécessaires pour pratiquer la bienfaisance. Ah ! l'on ne jouit de ses charmes qu'en lui faisant des sacrifices. Qui m'empêche de faire tressaillir mon cœur en offrant l'appui de mon bras au vieillard fatigué qui chancelle, en partageant mon pain avec l'indigent, en retranchant sur mon sommeil pour

veiller avec la douleur qui gémit ? Non , ce n'est pas le riche qui laisse échapper de ses mains l'excès inutile de ses trésors , ce n'est pas lui qui trouve du plaisir à faire le bien ; c'est le pauvre qui se prive & qui s'attendrit , & qui se dit en versant des larmes : si j'étois riche , les malheureux me confieroiient-ils leurs peines ? Les cœurs affligés par des besoins s'ouvrent-ils à l'opulence ? Ils cherchent à déposer dans le sein de l'égalité leurs touchantes infortunes ; & le Ciel n'aime point assez le riche pour lui accorder la gloire & la douceur de consoler l'indigence.

Il ne faut donc point de richesses pour soulager des besoins réels. Il en faudroit sans mesure pour satisfaire ceux de l'opinion. C'est ici le triomphe de la bienfaisance du sage. Il n'affouvira point les passions de l'insensé qui s'afflige ; mais il s'efforcera de les éteindre , & il fera plus bienfaisant par ses conseils que le riche par la profusion de ses trésors.

Prêtres de Cérès , mes bras se sont fortifiés par le travail. Votre exemple éclaira mon industrie sur tous les besoins de la vie. Je vais rejoindre mon père , & couvrir son champ d'une abondante moisson. Je ne crains plus l'essor fougueux de mes desirs , & je rendrai aux Dieux un hommage qui leur est rarement offert : un cœur content

de sa destinée. Mon encens ne brûlera point sur leurs Autels ; mes bœufs ne tomberont point en sacrifice. Je pense que les Dieux sont satisfaits , lorsque l'homme s'est rendu sage.

Ils le sont en effet , dit Ophiroës , de l'usage que vous avez fait de votre raison. Elle vous a fait pénétrer sous nos mystères. Nous ignorons comme vous ces secrets dont les Peuples nous supposent , & nous envient la connoissance. On ne trouve point parmi nous l'art de prolonger la vie & de faire de l'or ; mais on y trouve la sagesse. Souvenez-vous , Phonoüs , que si vous n'aviez pas été trompé , jamais vous ne seriez venu vous soumettre à des épreuves si salutaires , & que votre erreur sur l'objet de nos mystères vous a conduit dans ce Temple. Ainsi pour être utile aux hommes , pour les encourager à entrer dans la carrière que vous venez de parcourir , & qui vous a conduit au bonheur , ne leur dites jamais qu'on n'apprend ici qu'à devenir sage. Ce Temple seroit abandonné ; vous priveriez la terre d'hommes heureux & justes , & vous retarderiez les progrès de la raison qui peut seule un jour faire la félicité des Peuples.

Phonoüs jura de ne jamais révéler le mystère qu'on venoit de lui confier. Téléphe fit le même serment , & se retournant vers Phonoüs : jurons

encore , lui dit-il , de nous aimer toujours , & de consacrer notre vie à éclairer les hommes sur les intérêts de leur bonheur. Les deux Initiés s'embrassèrent en versant de douces larmes , & se promirent une amitié éternelle.

Fils d'Hercule , dit Ophiroës , le meurtre de Théoclès est expié par votre initiation. Allez au secours de Caridée. Sur les rives du Mœano qui se jette dans le Penée , vous trouverez Cléophis & Mirène qui ont été admis à nos mystères , & qui les font respecter par leurs vertus. Recevez l'anneau & la tunique qui sont le symbole de l'initiation , & qui vous feront reconnoître par ces deux sages. L'amitié les a réunis dans la même demeure. Ils vous conduiront auprès des Celtes. Leurs conseils & leur courage vous rendront Caridée , & vos malheurs seront terminés.





LIVRE ONZIÈME.

TÉLEPHE s'avance vers la vallée de Mœano. Il ne jette point les yeux sur les campagnes qu'il traverse, il n'est occupé que de ce qu'il vient de voir & d'entendre. Il compare la sagesse d'Ophiroës aux préceptes d'Erichthon, qui éleva son enfance à la Cour de Theutras, lorsqu'environné d'un faste importun, exercé à l'usage des armes, il pensoit que les Rois n'étoient nés que pour dominer & pour combattre. Ah! ce sont les Peuples eux-mêmes, disoit Téléphe, qui nourrissent dans les Rois l'amour d'une gloire meurtrière. Toutes les nations ont célébré de concert les destructeurs des Empires & les peuples opprimés par des vainqueurs barbares, leur prodiguent encore une admiration aveugle & des hommages insensés, semblables à ces victimes d'un fanatisme sangui-naire qui bénissent les Dieux en expirant sur leurs Autels.

Mirène avoit quitté sa retraite, pour aller vers le Pénée observer les progrès des Celtes. Cléophis l'attendoit à la porte de sa demeure, lorsque Téléphe s'approcha de lui en lui montrant la tunique & l'anneau qu'il tenoit d'Ophiroës. Cléophis le reçut comme un ami & comme un frère;

il lui rendit les premiers devoirs de l'hospitalité ; il écouta avec attendrissement l'histoire de ses malheurs, & lui parla ainsi : Ma destinée a été plus obscure , mais plus agitée que la vôtre. L'indigence , plus difficile à supporter que des revers éclatans, entoura mon berceau & poursuivit ma jeunesse. Mais l'amitié est venue me faire oublier tous mes maux. Je connus Mirène dans mon enfance , mon cœur se portoit vers lui ; mais son ame déjà fière & indépendante , sembloit se suffire à elle-même , & n'avoir pas besoin d'un ami. Mon orgueil mécontent me retint long-tems loin de Mirène. Enfin, la différence de nos caractères, & la conformité de nos opinions formèrent entre nous un lien éternel que le tems a fortifié sans cesse. Nous aimions la sagesse, & nous y fîmes des progrès rapides en nous communiquant nos pensées. Avides de toutes les connoissances, nous allâmes ensemble dans l'école d'Ophiroës. Il nous dispensa des épreuves après nous avoir entendus, & nous confia ses mystères. Notre raison nous avoit conduits à penser comme Phonoüs, & nous quittâmes Ophiroës, pleins de vénération & de reconnoissance.

Mirène se sépara de moi pour aller chercher Sophosène , qui parcouroit la terre comme un Dieu bienfaisant, en guérissant les maladies les plus

plus cruelles. Il pensoit qu'après la sagesse, il n'est rien de plus intéressant sur la terre que l'art d'écarter ou d'abrèger la douleur & que, si la mort n'est point un mal, il est doux du moins de conserver aux hommes vivans les objets de leur amour & de leur reconnoissance. Il surpassa bientôt Sophosène qui se plaçoit à rendre hommage au génie & à la vertu de Mirène. Et moi qui avois un père tendre que l'indigence & la vieillesse accabloient également, résolu de vendre mes talens & ma liberté pour lui assurer des jours heureux, je me séparai avec courage de Mirène. Nous nous promîmes de nous réunir, pour vivre à jamais ensemble. J'allai l'attendre à Topiris, ville opulente où Térée exerçoit son cruel empire, tandis que son orgueil vouloit y faire régner les arts qui adoucissent la vie.

Je m'annonçai comme un Statuaire de la Thesalie, & je fus chargé de faire l'image de ce tyran couronné par la Justice. Je ne tardai pas à rougir de l'usage que je venois de faire de mon art; je regrettai le tems que j'avais employé à le cultiver. Né avec une ame sensible, enchanté de tout ce qui frappoit mes regards sur les bords qui m'avoient vu naître, tous les objets avoient été pour moi dans ma jeunesse, une source d'émotions & de délices qui me faisoient oublier mes

malheurs J'aurois voulu fixer pour toujours les tableaux inconstans de la Nature, les formes des feuilles naissantes, l'émail des fleurs, l'incarnat des fruits. Ainsi la palette & le ciseau, qui donnoient à la toile & au marbre des contours & des aspects permanens, me paroissoient des présens des Dieux mille fois plus dignes de leur sagesse que les beautés passagères qu'ils ont répandues sur la nature. Je passai mes premières années dans les ateliers des Peintres & des Statuaires. Insensé! je ne voyois pas que les objets de nos plaisirs ne fauroient être trop fragiles pour l'inconstance de nos passions, que la pensée fatiguée des mêmes images a besoin de se reposer sur des images nouvelles, que les scènes variées du ciel, de la terre & des mers peuvent seules contenter notre curiosité renaissante, & qu'enfin l'homme qui veut donner de la perpétuité à ses jouissances ne fait qu'éterniser ses dégoûts.

J'abandonnai les arts pour me livrer tout entier à la sagesse, & pour l'inspirer aux Citoyens de Topiris. On écouta peu mes leçons, & j'éprouvai bientôt ce que peut la haine des méchans contre le sage. Dans la nuit qui suivit le supplice de Céraftés, on brisa l'image de la Justice que j'avois représentée couronnant le tyran. On m'accusa de cette audace, & je fus arrêté & chargé de fers.

En entrant dans mon cachot , je perdis tout mon courage. J'avois déjà pourvu, pendant mon séjour à Topiris , à la fortune de mon père. J'attendois Mirène qui devoit se réunir à moi; nous devions choisir une retraite pour y passer des jours innocens & tranquilles ; je n'avois pas cessé de vivre avec l'espérance de ce bonheur , & il étoit sans cesse devant mes yeux. Les Dieux me sont témoins que la douleur de Mirène , lorsqu'il apprendroit ma mort , étoit le plus cruel supplice de mon cœur. Je connoissois la cruauté de Térée ; je m'attendois à être condamné sans être jugé ; c'étoient les jeux ordinaires du tyran.

Tout-à-coup Mirène entre dans mon cachot. Je crus voir un Dieu qui venoit me consoler ou me défendre , & j'allois tomber à ses pieds. Cléophis, me dit-il d'un ton ferme & sévère, rassemblez toutes vos forces , & songez à ne pas faire rougir votre ami. Vous allez mourir aujourd'hui ; le tyran l'ordonne. Ne faites rien qui soit indigne de vous & de moi.

Ne craignez rien , lui dis-je , mon cher Mirène ; je suis trop heureux de rendre en mourant hommage à votre sagesse , & à l'ascendant de votre vertu. Nous avons apprécié la vie depuis longtemps ; j'aurois voulu la perdre pour vous , & c'est la seule grace que j'aie jamais demandée aux

Dieux : ils ne m'ont point honoré de cette faveur. J'adore leur bonté qui m'a permis de vous voir avant de mourir ; je me soumets à ma destinée : elle eût été trop heureuse auprès de vous, dans la retraite où nous devions terminer nos jours agités. Non, jamais les hommes n'ont vu le spectacle d'une union aussi douce qu'eût été la nôtre. J'aurois travaillé sans cesse à votre bonheur, & je me contente aujourd'hui de vous voir persuadé de ma tendresse. Nous sommes ici sans témoins ; ce n'est pas à vous que je cacherais ce qui me reste de foiblesse. J'avois acheté, du produit de mes travaux, un héritage sur les rives du Mœano, pour que mon père y coulât une vieillesse tranquille. Avant de mourir, j'aurois voulu voir sa demeure, & jouir un moment du bonheur que j'ai assuré à ses derniers jours. J'emporte ce regret dans le tombeau, c'est le seul qui ébranle mon courage ; je voudrois y accoutumer ma pensée, avant de me rendre au supplice.

Mirène sortit sans me répondre. Je craignis de l'avoir offensé en lui montrant mes regrets ; & ce doute m'agita si cruellement, que je ne songeai plus à mon père. Mirène rentra dans ma prison. Vous mourrez content, me dit-il ; j'ai fléchi le tyran, ou pour mieux dire, j'ai excité sa curiosité par une épreuve qui l'étonne. Il vous permet d'al-

ler voir votre père. J'ai promis que vous seriez ici dans huit jours pour vous offrir au supplice. Partez , je vous attends. Dans ce cachot , m'écriai-je ? Oui , répondit Mirène , ma tête répond de votre fidélité. Ce n'est pas mon danger qui me fait desirer votre retour ; c'est votre gloire , c'est votre bonheur. Que feriez-vous de la vie , si vous ne l'aviez sauvée qu'au dépend de la mienne ?

A ces mots , je tombai à ses pieds. Généreux ami , lui dis-je , que de délices vous me faites trouver à mourir ! Mais aussi , dites que mon courage vous rendra désormais la vie chère. Il m'ordonna de partir , & je pris la route de la vallée de Mœano.

Je trouvai mon père qui promenoit des regards satisfaits sur les prairies qui environnoient sa demeure. Je volai dans ses bras. Ah ! mon fils ! s'écria-t-il , c'est mon fils. Hélas ! je te bénissois en ce moment , & je déplorais ton absence. Ne me quitte plus , & jouis d'un bonheur qui est ton ouvrage. Je vais te faire parcourir les limites de cet héritage ; tu y trouveras tout ce qui est nécessaire à l'homme sage , des moissons , des bois , des fruits , & tous les animaux utiles. Je ne le puis , mon père , lui dis-je , j'ai dérobé ce moment à des devoirs sacrés , il faut que je parte à l'instant. Les Dieux puissent prolonger vos jours , & soutenir vos forces. Tu ne partiras point , s'écria le vieil-

lard d'une voix tremblante, & il s'évanouit à mes yeux. Je cherchai à le ranimer dans mes bras; je l'appellai plusieurs fois d'une voix forte & attendrie. Mon père, lui dis-je, les Dieux m'ordonnent de vous quitter; nous nous réunirons bientôt. Je m'échappai malgré ses cris, & je précipitai mes pas pour me rendre à Topiris.

La terreur me suivit dans tout le chemin. Je craignois de mourir de l'excès de ma fatigue avant de revoir Mirène. Enfin j'arrivai le huitième jour. Le soleil étoit encore sur l'horizon, la place publique étoit remplie d'une foule innombrable, & le tyran contemploit de son Palais l'échaffaud qu'on m'avoit préparé. Déjà Mirène s'avançoit pour subir mon supplice. Je criai de toutes mes forces : Sauvez Mirène, & je me précipitai dans ses bras. Je vous attendois, me dit-il d'un visage tranquille, rassurez vos sens agités, & n'allons point, par des transports immodérés, mendier l'admiration du tyran, & lui persuader que ces efforts ont coûté à notre courage. Dans ce moment, je me crus en présence d'une Divinité qui m'avoit honoré sur la terre de ses inspirations & de sa bonté. Je lui offris le seul hommage digne de lui être offert : une ame tranquille & ferme sur le bord du tombeau; on détacha ses fers, & je montai sur l'échaffaud. Déjà les bourreaux prépa-

roient mon supplice que j'envisageois d'un œil ferein & content, lorsque Térée étonné du sacrifice de Mirène & de ma fidélité, peut-être même dégoûté de la cruauté & de l'uniformité de ses effets, voulut connoître le plaisir de la clémence, & nous donna la liberté.

Nous nous hâtames de sortir de Topiris. Nous étions environnés d'un peuple nombreux qui nous admiroit, & qui nous suivit long-tems. Enfin nous nous trouvâmes seuls. Jusques-là je n'avois point osé lever les yeux sur Mirène. Je le regardai avec attendrissement. Ami, lui dis-je, vous m'avez fait connoître tous les charmes de la mort, & nous allons jouir enfin de ceux de la vie. Vous savez si mon cœur est sensible à vos bienfaits. Mais lorsque votre amitié veilloit sur mes derniers momens & me couvroit de sa providence, pour quoi vos yeux me montraient-ils toute leur sévérité, & me cachoient-ils votre héroïque tendresse? Pour vous occuper fortement de moi, me répondit-il, & vous distraire d'une image qui pouvoit ébranler votre constance. Je vous reconnois, Mirène, lui dis-je en pleurant; vous avez pensé que je mourrois plus dignement, occupé par des soupçons, que flétri par des regrets. Pardonnez à votre ami; je ne fais point aimer ainsi; ma vie est à vous, mais je ne puis vous l'offrir

qu'avec des foiblesses. Si j'avois tenu votre place, je frémis en songeant que je vous aurois perdu par mes pleurs. Les pleurs fatiguent les tyrans accoumés à les voir répandre, & les miens ne vous auroient point sauvé. Les Dieux nous promettent un bonheur pur dans la vallée de Mœano. Je ne les importunerai point par des vœux. C'est à vous seul, Mirène, que j'ose les adresser; c'est à vous à m'accorder une grace qui me fera plus chère que tous leurs bienfaits. Permettez-moi de m'occuper de votre bonheur, d'écarter tous les obstacles qui s'opposeront à votre repos, & de me charger des soins qui pourront vous donner une vie douce & commode. Je ne prétends point m'acquitter jamais envers Mirène, & je suis bien éloigné de le desirer; mais mon cœur opprimé par la reconnoissance & par la tendresse a besoin de se soulager. Vous êtes généreux, Mirène, encore ce trait de bonté.

J'y consens, me dit-il; & depuis ce moment j'ai joui d'une félicité constante & pure. Content de moi, content de Mirène, quelquefois en jetant les yeux sur la destinée des hommes, je cherche à rapprocher tous leurs plaisirs, & je ne puis leur composer une année entière de bonheur; & moi, depuis trois ans que je vis avec Mirène, j'éprouve sans cesse un intérêt tendre & renaissant.

Cette faveur particulière de la Nature me fait accuser sa justice ; il me semble que je ne suis heureux , qu'en blessant l'ordre éternel de ses loix : une mort prématurée me paroîtroit juste , & je suis étonné de vivre encore. La mort de mon père , que je perdis en arrivant , ne m'a point laissé de regrets pénibles. J'avois rempli mes devoirs , il avoit rempli sa carrière , & Mirène me console de tout.

Vous êtes donc parfaitement heureux , dit Téléphe. Non , répondit Cléophis , le bonheur ne sauroit entrer sans mélange dans le cœur de l'homme. Mirène m'aime , il se repose délicieusement sur ma tendresse , mais il craint trop de l'allarmer. S'il y a des nuages dans son esprit , ou quelque altération dans sa santé , il cherche à me tromper , dans la crainte d'altérer mon repos. Hélas ! il se trompe lui-même. Il est impossible que son cœur dérobe à mes regards pénétrans le moindre de ses mouvemens. Tout ce que peut son ingénieuse amitié , c'est de me laisser ignorer les causes qui troublent son repos , & alors mon imagination les aggrave. Je ne suppose pas facilement le bonheur , & tout ce que j'ignore prend toujours dans mon esprit une couleur sombre & des apparences funestes. Je pourrois exiger de Mirène l'aveu des causes de sa tristesse , mais je

me suis accoutumé à respecter son secret & sa volonté. Je dissimule mes allarmes, & je dévore dans le silence les inquiétudes qui m'agitent. Alors des images sinistres viennent fatiguer mon esprit ; je crains qu'une maladie ne vienne porter la douleur dans cette ame si pure, & si digne de jouir du calme qu'elle procure. Je crains peut-être encore plus qu'elle ne me surprenne moi-même, ne m'arrache aux soins que je dois à Mirène, & qu'après avoir contribué à son bonheur, je ne l'empoisonne par des allarmes. Je ne fais si j'aime à flatter mon courage, mais je pense quelquefois que je supporterois plus facilement la douleur de voir souffrir Mirène que celle de l'affliger de mes maux. C'est par le même sentiment que je désire de lui survivre. Quelle affreuse mort, que celle qui abandonne son ami sans consolation, & qui le paye par des regrets éternels de tous les biens qu'il nous a faits ! Je n'ai pas le courage de mourir ainsi, & je désire de voir mourir Mirène dans mes bras, & de rester seul le maître de la durée de ma douleur : elle ne m'épouvante point.

Ainsi, vous voyez que des agitations cruelles se mêlent souvent à mes plaisirs. Mais aussi, quand la sérénité règne sur le visage & dans le cœur de Mirène, je m'abandonne aux charmes de ma des-

tinée, & je me dis souvent : pourquoi les hommes ne cherchent-ils pas dans l'amitié le bonheur qu'ils poursuivent sans cesse ? Pourquoi des réunions comme la nôtre sont-elles si rares ? Seroit-il vrai que la multitude n'est pas faite pour aimer, ou qu'en cherchant un ami, l'homme ne trouve presque jamais celui dont son imagination s'étoit formé le modèle ?

J'ai vu que le besoin d'aimer étoit le partage de tous les hommes ; mais qu'ils ne favoient point aimer, faute de connoître & d'étudier la Nature. On ne pense pas que c'est un art qui a son apprentissage & ses mystères ; que la vertu ne suffit pas pour prolonger les liens qui unissent deux cœurs, & que pour jouir long-tems de sa tendresse, il faut en régler tous les mouvemens.

Si l'amour pouvoit être chaste, il seroit plus heureux que l'amitié, parce que la Nature prodigue autour de lui toutes les richesses de ses prestiges, toute l'extase de ses plaisirs ; mais aussi aveugle dans son ivresse qu'impétueux dans ses transports, il se hâte de se consumer, & dévore en un moment le bonheur d'une vie entière. Il va dégradant sans cesse l'objet de ses adorations ; il veut se l'approprier, & il le flétrit ; il déchire le voile qui couvroit ses mystères, & il ne trouve

plus rien qui étonne son imagination & nourrisse son délire. Chaque nouveau plaisir arrache à l'objet aimé une partie de ses charmes. Bientôt la familiarité, les dégoûts pénibles viennent dénaturer les images, & répandre des couleurs sombres sur l'éclat dont elles brilloient.

Ah ! dit Téléphe, vous ne connoissez point l'amour, puisque vous l'outragez par vos maximes ; il n'est pas tel que vous le pensez, lorsque la vertu le fait naître. Le respect veille sans cesse à côté de lui, & entretient ses flammes sacrées. Pour sa durée, croyez-moi, vous n'avez connu que des amans vulgaires. Je pardonne à la multitude de juger ainsi, sans autre examen, des suites & des effets de l'amour, mais cette opinion m'étonne dans un sage. Au reste, qu'importent à l'homme qui fait aimer des prédictions funestes sur la brièveté de ses feux ? Il faudroit avoir eu mon amour, pour en contester la durée, & je sens que personne n'a jamais aimé, comme moi.

Je respecte votre erreur, dit Cléophis, puisqu'elle vous est chère. Je n'ignore point ce qu'un sentiment profond oppose dans le cœur aux maximes de la raison ; le tems seul peut vous éclairer sur la durée de votre amour : il faut que vous parcouriez la vie avant de la juger sainement.

Mais, fils d'Hercule, puisque vous aimez la sagesse, n'oubliez pas, lorsque la triste expérience vous aura frappé de sa tardive lumière, de vous rappeler avec soin la chaîne de vos erreurs, pour les comparer à vos connoissances. C'est alors que, lisant dans les actions des hommes l'histoire de vos passions, ils ne vous inspireront qu'une compassion douce, & une indulgence facile. Vous pratiquerez la bonté, & ce sentiment vous dédommagera, par ses progrès & par ses charmes, des biens que vous aurez perdus.

J'admire avec respect, dit Téléphe, l'union de deux sages, & je ne doute point de votre bonheur. Mais quelques progrès qu'on ait fait dans la sagesse, peut-on parvenir à se commander constamment à soi-même, à réprimer les mouvemens défordonnés de l'impatience, du dépit & du blâme qui précèdent la pensée & la volonté, & qui partent de l'altération de nos organes ?

Non sans doute, répondit Cléophis, Mirène n'est pas toujours le maître de ses mouvemens, comme il est le maître des miens. Esclave des devoirs qu'il s'impose, jusqu'à sacrifier sa vie pour les remplir, sa bonté inaltérable les multiplie sans cesse. Il épuise souvent les forces de son ame & de ses organes. Elles cessent de lui obéir, c'est alors que son cœur mécontent s'abandonne à des

altérations pénibles; le reproche échappe de sa bouche malgré lui. Tout ce que j'ai demandé à Mirène, c'est d'en être le seul objet. Eh! quel autre que moi est digne d'avoir le secret de son caractère? Je connois son cœur, & l'inflexible sévérité de ses repentirs, & je me dis; Mirène fait à quel point je l'aime, & je suis le seul homme sur la terre qu'il puisse se pardonner d'avoir offensé; je suis le seul qui puisse abrégér ses regrets, & rétablir promptement le calme dans son ame, qui ne sauroit blesser la mienne. Autrefois Mirène avoit moins de confiance dans mon amitié; il me demandoit l'oubli de ses fautes; je l'ai prié de s'en abstenir. La vertu & la bonté qui demandent grace sont un spectacle que mon cœur ne sauroit envisager ni souffrir.

Pardonnez, dit Téléphe, si j'interroge encore votre sagesse. L'art de vivre avec l'amitié, le seul, après celui de vivre avec l'amour, qui puisse faire le bonheur des hommes, m'occupe trop en ce moment pour consentir à ignorer ses mystères. A force d'être l'objet des reproches & de l'impatience d'un ami, ne s'accoutumera-t-il pas à vous en croire la cause, & alors ne perdrez-vous rien dans son cœur?

Je ne crains point ce malheur avec Mirène; ces nuages sont rares dans une ame aussi forte que

la sienne. S'ils venoient à se multiplier dans la vieillesse, j'éviterois plus souvent sa présence, & j'attendrois que le besoin de me voir eût rappelé sa bienveillance. Jamais ces altérations ne seront fréquentes dans un homme aussi sage. Nous sommes accoutumés de bonne heure à reconnoître dans nos caractères des différences sensibles. L'homme vulgaire qui ne fait point observer la Nature prend les différences pour des défauts. Il s'emporte contre ceux qui l'environnent; l'amertume coule de sa bouche; & perdant tout le respect qu'il doit à ses semblables, il ne voit plus en eux que des hommes dégradés par les injures qu'il a prodiguées; & loin d'éprouver de la reconnaissance pour des amis qui lui sacrifient leur ressentiment, il ne les voit plus qu'avec l'œil du dégoût & du mépris.

La première loi de l'amitié est donc le respect mutuel. Il adoucit toutes les amertumes, il réprime de trop libres épanchemens. La Nature avare de ses présens n'a point formé les hommes assez parfaits, pour qu'ils puissent conserver tous leurs avantages, lorsqu'une familiarité sans frein porte sur eux la licence de ses regards. Jamais ils ne doivent se voir qu'à travers un voile qui pare leur caractère sans le déguiser. Jamais la main de l'amitié ne doit déchirer ce voile mystérieux &

sacré qui peut seul répandre des charmes durables sur la vie. Peut-être faut-il que la sagesse même, qui est le fruit du travail & de la méditation, paroisse aux yeux d'un ami prévenu n'être que l'ouvrage de la Nature. Sans cela, l'image des passions qu'elle a réprimées, des efforts pénibles qu'elle a coûtés, détruiroit l'illusion qui fait partie de ses attraits.

Vous voyez, fils d'Hercule, que dans notre bonheur il entre plus de privations que de jouissances. C'est à ce prix que la Nature nous le donne; l'homme ne jouit long-tems que du sentiment de sa force & du souvenir de ses sacrifices.

Aussi nous n'attendons pas la vieillesse, pour nous priver souvent du plaisir d'être ensemble; séparés dans notre retraite, nous pensons l'un à l'autre avec l'intérêt le plus tendre. Si Mirène veille, je ne dors point; s'il souffre, je m'interdis la joie. C'est une injustice du sort que Mirène soit privé du calme & du sommeil, & je trouve quelque plaisir à me punir des torts de la Nature.

Ce qui m'étonne le plus, dit Téléphe, c'est qu'avec cet abandon à l'amitié, avec ce sentiment qui paroît tout envelopper dans ses délices, vous conserviez encore le courage & l'indépendance que demande la vertu. Comment votre amitié ten-

dre

dre & docile, vous a-t-elle laissé de l'énergie pour la sagesse?

Le goût que j'avois pour la vertu, répondit Cléophis, me livra tout entier à Mirène. J'abandonne aujourd'hui toute ma conduite à son ascendant. Je me sens disposé à toutes les vertus, parce qu'elles plaisent à Mirène. Peut-être l'austérité de la sagesse condamne-t-elle ce sacrifice entier de la volonté qui soumet l'homme à un autre empire que celui de sa propre raison. Mais assuré de ne pas m'égarer sur les traces de mon ami, qu'importe que je doive le bien que je fais à ma tendresse ou à mon courage?

Cependant Mirène arrive, & Téléphe se sent entraîné vers lui. Ses premières affections ont été pour Cléophis, & changent tout-à-coup d'objet. Cléophis triomphe dans son cœur de l'effet que produit la présence de Mirène; il jouit avec un espèce d'orgueil de voir préférer son ami, & justifier ainsi le premier choix de son cœur.

Mirène raconta ce qu'il avoit appris à Gonnès. Les Celtes, dit-il, sont entrés en vainqueurs dans cette ville qui protégeoit toute la Thessalie. Les habitans épouvantés de la chute de leurs murailles se sont réfugiés dans le vaste Temple d'Apollon, & en ont refermé les portes. Le vainqueur s'est présenté avec le redoutable bélier pour

forcer le Temple. Déjà les Theſſaliens attendoient la mort , & imploroient le Dieu avec des cris lamentables , lorsque le Grand-Prêtre Oréſus notre ami , l'ami d'Ophiroës a revêtu la robe de lin , & couronné ſa tête du laurier ſacré. Il a lui-même ouvert les portes du Temple , & ſe préſentant à l'ennemi avec une contenance ferme : Vous venez ſans doute , a-t-il dit , rendre graces aux Dieux immortels de la victoire qu'ils vous ont accordée ; allons commencer le ſacrifice. A ces mots , les Celtes étonnés ont dépoſé toute leur fureur ; ils ont ſuivi Oréſus , & ſe ſont mêlés avec les Theſſaliens qui ont fait retentir le Temple de Cantiques mélodieux. Tandis que la rage de l'ennemi étoit enchaînée par la préſence des Dieux , & par l'effet de l'harmonie , Oréſus a propoſé la paix entre les deux Peuples. On a donné aux Celtes la rive droite du Pénée , & il faut , Cléophis , que nous abandonnions notre retraite. Malheureux ami ! la deſtinée vous pourſuit dans mes bras , & vous arrache à des lieux que la piété filiale vous avoit rendus ſi chers.

Qu'importe , dit Cléophis , que ſont les lieux pour le bonheur de l'amitié ? En quelque climat que la fortune nous conduiſe , vous y porterez vos vertus , & j'y porterai ma tendreſſe ; elles ont fait notre félicité , elles la feront encore. Nous trou-

verons par-tout de la terre & de la verdure , & je fais ce qui manquoit à cette demeure pour satisfaire tous vos goûts. Nous en construirons une nouvelle où vous n'aurez rien à désirer ; ces soins vont répandre un nouveau charme sur ma vie. En disant ces mots , Cléophis prit la main de Mirène , qui l'embrassa avec une bonté touchante. Ami , lui dit-il , tu fais si j'espère dans la vie d'autre bonheur que celui de ton amitié. J'ai craint que tu ne quittasses avec regret les arbres que tu as plantés , & dont tu te plaisois à décorer mon asyle. Pardonne à ma tendresse inquiète , d'avoir pensé que tu aurois des regrets en suivant Mirène. Je dois mieux connoître ton cœur. La crainte de t'affliger est le seul chagrin que puisse me faire éprouver la fortune.

Cléophis ne répondit point. Son ame étoit satisfaite , mais les larmes étouffoient sa voix. Il s'éloigna un moment de Mirène , il n'osoit pleurer devant lui. Mirène avoit dans ses traits un caractère de grandeur & de force qui sembloit condamner les mouvemens trop libres de la sensibilité qui s'attendrit.



LIVRE DOUZIÈME.

TÉLEPHE attendri , étonné n'osoit interroger Mirène sur le grand intérêt qui le conduisoit dans la Thessalie. Vous savez supporter les revers , lui dit-il , mais ils ne sont pas mêlés de remords. J'avois fait le serment d'arracher aux Celtes l'infortunée Caridée , & je vois qu'il faut renoncer à satisfaire les Dieux. Mirène garda quelque tems le silence, comme un homme qui conçoit un vaste dessein , & qui en prépare les moyens. Il faut partir , dit-il à Téléphe & à Cléophis , & nous avancer vers le Pénée , pour y arriver dans la nuit.

Il ne parla point pendant la route. Cléophis & Téléphe le suivoient avec confiance & avec respect , & cherchoient vainement à pénétrer ses projets , lorsqu'il parla ainsi : En arrivant hier sur les bords du Pénée , j'ai trouvé les deux peuples déjà unis. L'image de Theutatés Dieu des Celtes étoit placée sur les Autels , à côté des Divinités de la Thessalie , & demain on immole des deux côtés des victimes. Les Thessaliens offrent des génisses à leurs Dieux , & les Celtes doivent immoler Caridée à Theutatés. Depuis deux jours , elle est l'objet de leurs barbares solemnités. Aussi-

TÉLEPHE LIVRE XII. 243

tôt que le soleil a jetté ses rayons sur les ondes du Pénée, ils la promènent le long du rivage, la tête couverte d'un voile & ornée de bandelettes. Les Prêtres l'environnent, en adressant au Ciel d'horribles cantiques. Cependant j'ai vu parmi les Celtes des mouvemens de terreur & de compassion. Ce peuple n'est point aussi féroce que semblent l'annoncer ses conquêtes. La crainte d'offenser les Dieux, en leur refusant une victime, le conduit au fatal sacrifice. Il craint sur-tout d'offenser ses Prêtres qui menacent sa pitié de tout le courroux du Ciel. Je les ai vus, ces Prêtres cruels, étaler l'orgueil du triomphe dans cette coupable fête, s'humiliant sans réserve devant l'image de leur Dieu, & promenant des regards impudens sur la multitude qui les nourrit & qui les encense. Il faut prévenir leur crime. Ils passent la nuit entière autour de Caridée, sous les chênes antiques de la forêt de Mimaonthe qui n'est pas éloignée d'ici. C'est-là qu'il faut pénétrer. Je m'avancerai avec Cléophis, tandis que Téléphe caché près de nous attendra le signal pour venir enlever la victime.

Ils errent quelque tems dans les ténèbres; mais bientôt des gémissemens les avertissent qu'ils sont près du lieu redoutable. Mirène hâte ses pas, & donnant à sa voix l'accent de la terreur : Prêtres

de Theutaté, s'écrie-t-il, on vous trahit. Déjà les Theffaliens, à la faveur des ténèbres, ont égorgé vos Chefs. Remontez vers la source du Pénée, & vous trouverez vos compagnons qui nagent dans le sang, & qui vont être écrasés par le nombre de leurs ennemis. Hâtez-vous d'aller ranimer leur courage prêt à s'éteindre. Ils parlent déjà de se rendre, & d'adorer les Dieux de la Theffalie. Aussi-tôt les Prêtres épouvantés se dispersent, & abandonnent la victime. Téléphe l'emporte dans ses bras, & marche sur les traces de Cléophis & de Mirène. Il arrive avec eux sur les bords du Pénée qu'ils traversent à la nage, en soutenant sur les flots la victime évanouie. Mirène les conduit enfin dans la demeure d'Orésus, qui les reçoit comme des amis & des disciples d'Ophirœs. Il leur donne des habits, & fait allumer un grand feu. Téléphe craint pour la vie de Caridée, il cherche à la ranimer; il lève son voile; il pousse un cri qui fait retentir la demeure d'Orésus. Il a vu Iphinoë: c'est elle-même, c'est son amante qu'il a portée dans ses bras, & dont il a sauvé la vie. Elle reprend le sentiment. Déjà ses yeux se sont ouverts; ils tombent sur Téléphe qui remercioit les Dieux, en la pressant dans ses bras.

Fils d'Hercule, lui dit-elle, les Dieux veulent

donc enfin mon bonheur , puisqu'ils ont préparé par tant d'évènemens le moment qui nous rassemble. Caridée est libre. Lorsque vous m'eûtes abandonnée , j'envoyai Cléomède vers les Celtes avec une forte rançon. Nous trouverons à Toraxène la fille de Théoclès. Des barbares m'enlevèrent au retour d'un sacrifice que j'avois fait à Vénus , pour lui demander votre retour & votre tendresse , & me vendirent aux Celtes. Je pris le nom de Caridée , dans l'espérance que le fils d'Hercule m'arracheroit de leurs bras. Votre sagesse vigilante a prévenu le sacrifice auquel j'étois destinée. Êtes-vous content, Téléphe ? Êtes-vous prêt à pardonner ? Ai-je expié par des dangers assez grands l'usage coupable de ma puissance , & les égaremens d'un amour au désespoir ? Vous êtes généreux , Téléphe. Venez vous montrer aux Agathyrses. L'histoire de vos nouveaux exploits ranimera leur admiration & leur amour , & votre amante heureuse & punie vous devra la vie & l'Empire.

Vous devez l'un & l'autre , dit Téléphe , à Mirène & à Cléophis. Dans le moment que les Celtes les arrachioient à leur plaisible retraite , ils se sont occupés de vos intérêts & des miens. Je leur dois la vie d'Iphinoë , je leur dois la mienne ; & en disant ces mots , il imprima un baiser brû-

lant sur la main de son amante. Oh ! si ces deux sages privés aujourd'hui d'asyle daignoient nous suivre, & honorer les Agathyrses de leur présence. O Mirène ! vous trouverez près de Toraxène des vallons rians & fertiles , & la Reine peut vous assurer le repos & l'abondance qui conviennent à des sages. Nous vous suivrons, répondit Mirène, mais arrachons-nous de ces lieux. Orésus rétablira le calme entre les Theffaliens & les Celtes, il va nous donner un vaisseau pour descendre le Pénée, & pour nous porter jusqu'aux frontières des Agathyrses. N'attendons pas que le jour naissant éclaire les Celtes sur l'absence de leur victime.

Ils partent aussi-tôt, ils passent entre les vaisseaux des Celtes qui couvroient le Pénée. Ils n'osent se parler ni se livrer à la joie. Enfin ils entrent dans la mer, & perdent de vue le rivage. C'est alors qu'Iphinoë & Téléphe commencent à respirer, & à sentir tout leur bonheur. Ils se rappellent à quel prix ils l'ont acheté, ils reprennent l'histoire de leurs longues infortunes qui les dispose à l'attendrissement & à une joie plus touchante & plus tranquille. On parla des guerres, des soins de l'Empire ; & on jugea que ces grands objets étoient des obstacles au bonheur, qu'on ne pouvoit le goûter que dans la retraite, & avec

des affections douces & constantes. Téléphe éclairé par son initiation sur les vrais intérêts de l'homme dit à Iphinoë : L'hymen va nous unir en présence de vos Sujets. Faudra-t-il leur sacrifier le reste de nos jours, & donner à l'Empire les soins que nous devons à notre bonheur ? Pourquoi ne pas laisser aux Agathyrses la liberté de veiller à leurs intérêts & à leur défense ? Faudra-t-il que nous mourions sans avoir connu le repos & les douceurs de la vie ? Demandez à Mirène si Cléophis sur le Trône auroit obtenu sa tendresse ; demandez à Cléophis, s'il voudroit perdre l'amitié de Mirène pour une couronne. Iphinoë, soyons heureux, ne régnons point.

Fils d'Hercule, répondit Iphinoë, je crains le Trône plus que vous. Je pensois qu'il tenteroit le cœur d'un héros, & qu'il pouvoit favoriser les intérêts de ma tendresse. En renonçant à l'Empire, je n'ai pas l'avantage de vous faire un sacrifice, & je n'ai besoin pour mon bonheur que de vivre sous les loix d'un héros qui me pardonne & qui m'aime.

Ensuite elle raconta par quels évènements elle avoit été conduite dans la Thessalie, & parla ainsi :

En revenant du Temple de Vénus à qui j'avois demandé votre retour, je ne sentis point ce

calme qu'on éprouve en sortant de la présence des Dieux. Occupée de pressentimens sinistres, l'avenir n'offroit point à mes yeux ces douces espérances qui font supporter les malheurs présens. Ma tristesse & ma terreur étoient à leur comble, lorsque j'apperçus dans la plaine trois hommes armés qui accouroient vers moi, & qui m'enchaînèrent sans me parler. Je baissai les yeux, je n'osois m'envisager moi-même; & plus occupée de ma honte que de mon amour, je crus que la mesure de mes douleurs avoit suffisamment rempli ma carrière, & que je touchois à son terme. Je cessai de m'occuper des suites de ma destinée qui ne pouvoit être longue, & je ne désirai ni de connoître mes ravisseurs, ni de savoir en quels lieux ils me conduisoient. Nous marchions la nuit, & le jour nous restions cachés dans des cavernes ou des forêts sombres, & j'ignore le tems qui s'est écoulé depuis que je fus enlevée jusqu'à notre arrivée dans la Thessalie.

L'aspect de cette vallée riante & fertile agit enfin sur mes sens, & je crus revenir à la vie. Votre image vint me consoler encore, & pour la première fois je regardai le chef de mes ravisseurs. Son visage étoit triste & abattu. Vous paroissez malheureux, lui dis-je, comment donc pouvez-vous être cruel? Je fus cruel, me répondit-il, je

ne le suis plus. Des crimes passés m'ont fait abhorrer des hommes, & ne me laissent d'autre ressource pour vivre que de commettre des crimes nouveaux. J'ai régné, j'ai révolté mes Sujets & mes voisins. Échappé à la vengeance, je crains de rencontrer par-tout des ennemis dans la Thrace & dans la Grèce, & je viens vous vendre aux Celtes, le seul peuple qui ne connoisse encore ni mon nom, ni mes cruautés. Je suis Térée. Ah ! Dieux, m'écriai-je, je dois à vos cruautés le bonheur d'aimer Téléphe, & l'espérance de lui devoir la liberté. Il doit venir enlever aux Celtes une captive, & c'est son amante dont il brisera les fers. Je vous pardonne un crime qui va faire le bonheur de ma vie.

En disant ces mots, nous vîmes un nuage d'encens qui s'élevoit de l'isle de Daphné que le Pénée environne de ses ondes. Déjà nous entendions le bruit des Cantiques dont les Vierges Thessaliennes faisoient retentir les airs. Ce spectacle intéressa ma curiosité, & je priai des bergers qui suivoient mon char de la satisfaire.

Les Thessaliens avoient obtenu une trêve des Celtes pour célébrer la fête de Daphné, fille du Pénée. Cette Nymphe poursuivie par Apollon, demanda d'être changée en laurier. Elle fut exaucée, & l'arbre sacré reçoit tous les ans le culte

des Vierges de la contrée. Elles viennent adorer le courage & la fierté de la Nymphe, & s'efforcent de s'associer à son triomphe, en jettant des regards de dédain sur les bergers qui s'empressent autour d'elles d'étaler leur soumission & leur amour. Elles se rassemblent par groupes, se livrent entre elles à la confiance & à la joie, se parlent avec l'air du mystère, & insultent par des ris moqueurs les amans qui les environnent. Il faut que leurs gestes, leurs regards, tous leurs mouvemens annoncent que l'amitié de leurs compagnes est le seul objet de leurs desirs, & suffit à leur bonheur. Si quelque amante découragée manque de force pour armer son front de sévérité à l'aspect de son amant, on la renferme dans la retraite des Prêtresses de Daphné, & on lui fait expier par une année entière de solitude l'injure qu'elle a faite à son sexe, en reconnoissant dans les hommes un empire qu'elle devoit désavouer. Elle sort de cette retraite pour épouser son Amant qui lui reste toujours fidèle. Heureux, disois-je, le peuple qui ne regarde point comme des jeux de l'enfance, les effers de l'amour & qui en consacre l'importance par des fêtes ! Oh ! combien les Agathyrses seroient plus heureux, s'ils pouvoient renoncer à l'ambition de dominer & de vaincre pour chercher dans

la nature des sources plus fécondes de leur bonheur.

Cependant on me conduit dans la forêt de Mimaonthe. C'est-là que sous des chênes anti-ques résident les Prêtres de Theutatés. Ils sont les dépositaires de tous les trésors des Celtes. Le farouche vieillard qui préside à leur culte m'acheta de Térée, & me demanda mon nom. Je dis que je m'appellois Caridée. Grand Dieu ! s'écria-t-il en se tournant vers l'image de Theu-tatés, ton courroux s'apaise, & ta bonté conduit ici cette captive pour réparer ma foiblesse. Les trésors de la Reine des Agathyrses m'ont séduit, & je t'ai dérobé la victime que je t'avois destinée. Oublie mon crime. C'est encore Caridée qui arrosera tes Autels d'un sang innocent & pur, nous rendra la victoire qui nous abandonne, & ramènera enfin sur le peuple qui t'adore ta bien-veillance égarée.

Ces mots me glacèrent le sang. Je perdis tout-à-coup l'espérance. Je disois dans ma douleur : Dieux de ma patrie ! vous m'abandonnez à une Divinité barbare. Je me console de mourir. Mais si dans des tems plus heureux je présentai à vos Autels un cœur pur & de riches offrandes, ne souffrez pas que mon amant ignore que c'est

l'amour qui m'a livrée à mes ravisseurs, & que c'est à lui que vous me sacrifiez.

La trêve expira, & le lendemain je fus destinée au sacrifice qui devoit consactet la paix. Pendant deux jours on me fit promener en pompe sur les rives du Penée. Je devois mourir aujourd'hui, lorsque j'ai reçu de mon amant le pardon & la vie. Et je n'ai plus qu'à bénir les Dieux de toutes mes infortunes.

Téléphe ne pouvoit parler. Ses yeux inondés de larmes exprimoient son ravissement. Cléophis & Mirène jouissoient de ce spectacle avec la sensibilité la plus tendre. Si le sage se défiant de son propre bonheur ne s'y livre qu'avec réserve, il jouit sans mesure du bonheur d'autrui. Les deux amis se tenoient par la main, & les yeux fixés sur Téléphe & sur Iphinoë se communiquoient leurs touchantes émotions. Qu'il est beau le partage de la vertu ! Le tableau de l'infortune lui prépare les douceurs de l'attendrissement & de la bienfaisance ; la vue de l'homme heureux la ravit & l'enchanté. Et il est encore des méchants sur la terre !

Déjà le vaisseau touche le rivage d'Enaphos. On aborde, & Mirène renvoie les rameurs pour instruire Orésus du succès de leur voyage. Iphinoë,

Télephe , les deux amis marchent long-tems dans des sentiers inconnus , sans voir aucune habitation. Les yeux perçans d'Iphinoë découvrent un Autel abandonné sous le lierre & les broussaillés qui le couvrent. Fils d'Hercule , dit-elle , comblez ma gloire & mon bonheur ; que je rentre dans Toraxène honorée du titre de votre épouse. Télephe prit sa main , & ils s'approchèrent de l'Autel , où ils se lièrent par les sermens de l'Hymen en présence de Cléophis & de Mirène.

Non loin de l'Autel ils voient une cabane couverte de feuillages. Ils pensent qu'elle est la retraite de quelqu'infortuné qui pourra leur montrer la route de Toraxène. A peine ils sont sur le seuil qu'ils sont frappés tous à la fois d'indignation & de pitié. Térée est étendu sur la terre. Des pleurs coulent de ses yeux ; & la douleur colore son visage animé par la fièvre & par la soif. Il reconnoît les quatre étrangers pour des victimes de sa cruauté. Il ne doute pas qu'ils ne viennent pour se venger. Il est juste que je meure , leur dit-il ; mais si mes douleurs peuvent vous inspirer quelque pitié , au nom des Dieux terminez ma vie sans toucher à la blessure de mon bras. Les brigands qui s'étoient associés à moi pour enlever cette jeune vierge m'en ont dérobé tout le prix , & m'ont cruellement blessé.

Je mérite mon sort ; mais je vous jure par tous les Dieux que mes douleurs sont sans bornes , & qu'une mort prompte doit suffire à votre vengeance.

Cléophis avoit déjà disparu pour aller chercher de l'eau autour de la cabane. Iphinoë détachoit son voile pour envelopper la blessure. Téléphe & Mirène rassembloient des feuillages pour que le malheureux fût couché plus mollement , & Térée fondeoit en larmes. Alors Mirène s'adresse à Téléphe : Voilà , dit-il , l'ennemi que vous avez désiré cent fois de tenir dans vos bras , pour lui arracher la vie , & remercier les Dieux qui vous auroient donné la vengeance. Ainsi vous l'auriez soustrait au plus affreux des supplices. Il ne pleurerait plus sa prospérité passée , il ne recevrait plus des secours de ses ennemis , il ne verroit plus dans l'avenir des regrets longs & amers , il ne ferait plus tourmenté par une cruauté impuissante. Songez-y bien , Téléphe : la force & l'indignation peuvent châtier le crime ; le tems s'est réservé le secret de le punir ; & pour se venger du méchant il ne faut que le laisser vivre. Pardonnez , dit-il ensuite à Térée , si je rappelle des souvenirs amers lorsqu'il faudroit vous consoler. Je plains vos maux ; mais je ne dois point sacrifier à la pitié les leçons de la sagesse.

Laisserons-nous

Laisserons-nous cet infortuné sans secours, dit Cléophis ? Je lui dois mon bonheur ; il a redoublé ma tendresse pour Mirène. Et moi , dit Iphinoë , je lui dois le bonheur d'aimer Téléphe. Qu'il vienne dans nos Etats ; il n'aura plus besoin de crimes. Il peut , sous un nom étranger , recevoir des Agathyrses des secours qui prolongeront sa vie ; & de longs remords peuvent encore le reconcilier avec les hommes : l'image de son désespoir troubleroit mon bonheur. Suivez-nous Térée ; & que votre cœur , avant de mourir , connoisse la paix. Je n'en attends point , répondit Térée ; mais j'aime encore la vie. Je puis marcher , graces à vos secours , je puis vous conduire à Toraxène , & me soumettre à votre pitié ou à votre vengeance.

Il se lève en disant ces mots , & marche appuyé sur le bras de Cléophis qui éprouvoit un attendrissement dont il rougissoit , & qu'il craignoit de laisser paroître. Mirène sentit à l'instant ce qui se passoit dans le cœur de son ami. Ce que vous faites est bien , lui dit-il , ce n'est pas le méchant qui vous intéresse ; c'est l'homme qui souffre & qui a besoin de vos secours. C'est enfin celui dont la cruelle puissance resserra les liens qui unissent mon cœur & le vôtre. Ainsi le fils d'un matelot échappé du naufrage conserve

avec tendresse la planche inanimée qui porta son père sur le rivage. Vous espérez que l'exemple de vos vertus rendra Térée meilleur : vous vous trompez Cléophis ; mais vous le deviendrez vous-même.

Ils arrivèrent ainsi à Toraxène. La lune les éclairait dans le silence de la nuit. Les portes du Palais ne s'ouvrent pas d'abord à la voix d'Iphinoë ; les gardes sont endormis ; mais Néocris veille dans l'agitation & dans les larmes. Les premiers accens d'Iphinoë ont frappé ses oreilles attentives ; elle se précipite de son lit , & dans un instant elle est dans les bras de la Reine. Elles pleurent long-tems ensemble. Le voilà , dit Iphinoë , voilà mon époux. Les Dieux m'ont rendu sa présence & sa tendresse. Je n'ai plus rien à leur demander. Cléomède ... il est à Toraxène ; il a fait conduire dans sa patrie Caridée , répond Néocris , & Téléphe est quitte envers les Dieux. Cléomas & Tophis délivrés de leurs fers par la puissance de Noerthès ont tenté de rétablir l'esclavage. Ils ont péri dans une sédition , & les ennemis de la liberté se sont enfin soumis aux Loix que vous aviez données. Tout est calme dans Toraxène. Tout cède à l'ascendant de la sagesse & de la vertu de Cléomède.

Téléphe avant de se livrer au sommeil desiré

d'embrasser ce sage qui arrive bientôt suivi de Néarfis & de Phidippe. Je dois à vos conseils, lui dit Téléphe, la sagesse & le bonheur. Sans vous je n'aurois point délivré mon amante, sans vous, mon cœur égaré par des prestiges qu'Ophiroës a fait disparaître chercheroit encore dans l'éclat de la puissance des plaisirs fugitifs & trompeurs. Demain Iphinoë descend avec moi du trône, pour aller goûter les douceurs de la retraite dans le riche domaine que le Limus arrose de ses flots. Non loin de là est un asyle agréable qu'Iphiroë destine à Cléophis & à Mirène. Que les Agathyrses soient libres. Cléomède les conduira mieux par l'exemple de ses vertus que nous ne l'eussions fait par l'autorité souveraine.

Fils d'Hercule, dit Cléomède, il n'est pas tems de vous livrer au repos. Un peuple sans lumières & sans mœurs n'est pas digne de la liberté. Il faut un Roi aux Agathyrses ; & vous êtes condamné à régner encore.

Cléophis s'apperçut que le discours de Cléomède affligeoit les espérances de Téléphe, & il parla ainsi.

Pardonnez, sage Cléomède, si un étranger ose vous éclairer sur les intérêts de votre patrie. Votre prévoyance allarmée cherche à retarder le bonheur d'Iphinoë & de Téléphe qui sont fari-

gués de leurs infortunes. Vous craignez qu'un Peuple sans lumières & sans mœurs ne fasse repentir de ses bienfaits le Souverain qui lui aura remis sa puissance. Vous vous trompez Cléomède ; le premier effet de la liberté sera de rendre les Agathyrses plus sages , si elle ne commence à régner qu'avec les Loix. Sous un Roi juste les hommes peuvent être assujettis au devoir , & forcés de concourir à l'ordre & à la splendeur de l'empire. La volonté du Souverain excite la paresse , réprime l'audace. Mais les hommes ne deviennent éclairés & justes que par leur propre volonté. Ainsi les rameurs obéissant à la voix d'un Pilote expérimenté , conduisent heureusement le vaisseau à travers les écueils & les tempêtes sans devenir plus habiles. Mais si vous leur faites manier tour - à - tour le gouvernail , les dangers réveillent leur industrie , leurs idées se multiplient , leur jugement s'éclaire , & bientôt ils concourent tous à la perfection de l'art , avertis par l'intérêt & par la crainte.

C'est un bien que la justice commande aux hommes ; c'est un plus grand bien que les hommes deviennent justes ; & l'objet le plus important des Polices humaines est de perfectionner les facultés que l'homme a reçues de la nature , en le mettant dans la nécessité de les exercer. Les

Agathyrſes ne ſeront pas plutôt chargés du ſoin de leur police & de leur déſenſe, qu'ils étudieront les droits & les devoirs de l'homme. Les ſages ſe multiplieront parmi eux, & par leurs conſeils & leurs vertus, adouciront les mœurs & perfectionneront les doctrines.

Avant de recevoir la liberté, l'Empire n'a beſoin que d'une Loi qui en enfantera de plus ſages. Les Loix de la Crète ne conviennent pas encore aux Agathyrſes. Il ne faut pas que le ſort nomme les juges chez des Peuples ignorans. Mais dans les pays les plus barbares, la multitude rend toujours hommage à la vertu. Renfermez dans l'urne ſacrée le nom de tous les Agathyrſes, & faites-en ſortir au haſard le nom de cent Citoyens qui nommeront les Magiſtrats, & ſoyez sûr que la ſageſſe obtiendra toujours les ſuffrages.

Ainſi dès demain Téléphe reconnu pour Souverain peut établir & conſacrer cette Loi par le ſerment de l'obéiſſance, & déposer enſuite ſans crainte l'autorité qui l'aura prononcée. Alors vous verrez que de toutes les libertés qu'un Roi peut accorder à ſon peuple, la plus précieuſe & la plus utile c'eſt de diſpenſer au gré de la juſtice & de la raiſon l'eſtime & la reconnoiſſance, & d'obéir ſans crainte à la vérité & à ſa penſée.

Cependant il faut aux Agathyrſes un Roi qui

donne le mouvement à la Loi , & qui l'anime sans cesse pour la faire agir sur la nation qui l'aura reçue ; & tandis que la nature admet tous les hommes aux douceurs de l'égalité & de la vie privée , il faut qu'il y en ait un qui renonce au partage de ces véritables biens & qui s'immole au bonheur de tous. Un état libre ne doit pas exiger qu'un homme consacre ainsi sa vie entière à l'intérêt public , & la justice ne peut condamner personne à un si grand sacrifice. Un Citoyen nommé pour régner , après une année employée à ce pénible devoir fera libre de reprendre ses occupations & de rentrer dans la route du bonheur. Téléphe peut donc quitter le Trône , & ne pratiquer désormais que les vertus d'un Citoyen heureux & sage.

Ainsi parla Cléophis : Cléomède & Mirène approuvèrent ses projets. Le lendemain ils furent exécutés par Téléphe. Lorsque la trompette guerrière eut fait retentir les murs de Toraxène pour annoncer l'hymen & l'arrivée de la Reine , & appelé tous les Citoyens au pied du Trône , un cri général décerna le sceptre au fils d'Hercule ; il reçoit les sermens de ses Sujets , proclame les nouvelles Loix , & ordonne qu'on tire de l'urne sacrée le nom de cent Citoyens qui doivent choisir le plus sage d'entre les Agathyrfes.

Tous les suffrages se réunissent sur Cléomède. Téléphe lui remet le sceptre & s'éloigne enfin de Toraxène avec Iphinoë. Il emmène Cléophis & Mirène, les établit dans la demeure qu'il leur a destinée, & va s'établir enfin dans la retraite où le bonheur l'attendoit.

Le soleil éclairait encore la terre, & ses derniers rayons paroissoient embraser les nuages de pourpre qui embellissent l'occident; & tandis que les ombres allongées répandoient un verd plus sombre sur les prairies, la lumière frappoit encore le sommet des arbres & des rochers. Les oiseaux faisoient retentir les bois de leurs cadences précipitées, & sembloient s'égarer dans les airs en voulant chercher un asyle contre les ténèbres. Iphinoë, dit Téléphe, l'aspect de ces fertiles campagnes porte dans mon cœur un calme que je ne connoissois point encore. Il y a longtemps que je vous aime, mais je ne vous ai pas encore aimée comme je vous aime aujourd'hui. Il me semble que mon amour commence avec le repos que nous allons goûter ensemble dans cette retraite. Nous y trouvons plus de bonheur que nous n'en avons apporté. Ah ! dit Iphinoë, que tout ce qui nous environne soit heureux comme nous ; que le sang des animaux ne souille jamais notre asyle ! Respectons tout ce qui vit &

264 TÉLEPHE. LIVRE XII.

qui aime. Oh ! que je voudrois que les oiseaux qui font retentir ces bois pussent connoître le sentiment qu'ils m'inspirent , & s'approcher avec confiance pour recevoir mes caresses ! Combien de fois dans mon enfance assise auprès de mon foyer , lorsque les vents & les frimats attristoient la nature & bouleversoient les airs , j'ai désiré de faire partager aux animaux souffrans les douceurs de mon asyle.

Iphinoë & Téléphe vécurent long-tems , heureux par leur amour & par la société des deux sages qui les avoient suivis chez les Agathyrses : Cléomède, Phidippe , Néarsis se réunirent souvent dans cette retraite. Et les deux époux ne regrettèrent jamais le Trône dont ils étoient descendus.

F I N.



